

RAPHAËL VIAU

---

261  
70

# VINGT ANS D'ANTISÉMITISME



1889-1909

---

PARIS  
BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER

EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR  
11, RUE DE GRENNELLE, 11

---

1910

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays.

a.

## DU MÊME AUTEUR

---

**Les Fils Malgoire** (*Épuisé*).

POUR PARAÎTRE PROCHAINEMENT

**La Foi qui meurt**, roman.

EN PRÉPARATION

**Les Mémoires d'un imbécile.**

**Sous les dalles du Temple.**

---

IL A ÉTÉ TIRÉ DU PRÉSENT OUVRAGE :

*10 exemplaires numérotés sur papier de Hollande.*



## A MARIUS GABION

*Mon bien cher ami,*

*Je te dédie ce livre parce que, en vérité, cela te revient de droit.*

*Ces Vingt ans d'Antisémitisme, ne les as-tu pas vécus comme moi, en effet, malgré la large barrière qui nous séparait, et qu'en dépit de sa largeur, nous franchissions si allégrement.*

*Je te revois comme aux premiers jours — étions-nous assez chevelus, assez romantiques! — déjà; cependant, ton bel idéal se muait en une philosophie souriante et avertie, alors que moi, ton aîné, je n'étais qu'une sorte de Don Quichotte, assurément un peu ridicule, puisque le Moulin Rouge, et même celui de la Galette, me semblaient des adversaires insuffisants.*

*Mais de l'un comme de l'autre côté de la barrière, en avons-nous assez vu !*

*Quand nous serons très vieux, nous évoquerons ce passé, en de longues soirées, n'ayant rien mieux à faire et, certainement, tout nous reviendra, puisque c'est, dit-on, le privilège des vieillards, de se*

souvenir des moindres détails, des plus puérils petits faits de leur existence.

En attendant, comme nous ne sommes pas des vieux — toi surtout — j'espère que cela te fera plaisir de te remémorer, en ma compagnie, la plupart des figures que nous avons rencontrées sur notre route; les très belles (si rares!), les très basses (si nombreuses!) et même celles qui s'estompent déjà de grisaille, les disparues, les posthumes, comme disent les Anglais, celles qui nous sont apparues sans raison, et qui se sont évanouies comme des fantômes, sans plus de raison.

En parcourant ces pages — toute ma jeunesse! — tu souriras peut-être, par moments, de ce sourire si indulgent que je voyais poindre sur tes lèvres, au moment de mes emballements; mais, tout de même, je ne la regrette pas, ma jeunesse, puisqu'elle me permet aujourd'hui de mettre, en tête de ce livre, le nom de l'ami très cher qui, aux heures bêtes de ma vie d'écrivain, ne m'a jamais sacrifié sur « l'autel de l'Amitié ».

R. V. ,



## AUX LECTEURS

*Vingt ans d'Antisémitisme* est une œuvre vécue ; on ne pourra donc pas, honnêtement, accuser l'auteur d'avoir parlé par *ouï dire*, d'avoir raconté sans *avoir vu*.

Ceci dit, un mot d'explication :

Ayant quitté l'Antisémitisme de mon plein gré, au déclin de ce mouvement — après douze duels et une demi-douzaine de condamnations — je suis arrivé à ce « tournant de la vie » où l'homme sourit, parfois, de ce qui jadis l'enfiévrerait d'ambition, d'amour ou de haine. Un matin, son miroir lui a montré près les tempes quelques cheveux gris qu'il ignorait la veille, et il s'est remémoré alors cette maxime du plus

grand philosophe du Céleste Empire, Confucius : *Le Sage est toujours sur le rivage, et l'Insensé sur les flots agités.*

En paix, toute passion bannie du cœur, j'ai écrit ce livre, qui n'est ni un reniement, ni une amende honorable — qu'on le sache bien — mais simplement une œuvre de recueillement et de vérité.

On ne trouvera donc, dans *Vingt ans d'Antisémitisme*, ni *flagornerie* ni *diffamation* et encore moins du *scandale*. Je me suis uniquement efforcé à peindre, sous leur jour véritable, les nombreux hommes politiques avec lesquels j'ai vécu si longtemps, *amis et ennemis*, tels qu'aujourd'hui je les vois, grâce au recul du Temps, et non plus avec mes yeux d'autrefois — *yeux d'admiration ou de haine de jeune partisan* — qui me montraient les uns *surhumainement sublimes*, les autres *abominablement odieux*, alors qu'assurément, ils n'étaient ni meilleurs, ni moins vertueux, que la plupart de leurs contemporains.

Pour me résumer, j'ai voulu évoquer, par l'anecdote, sous une forme sans prétention,

souriante, un brin malicieuse parfois aussi, je l'avoue — mais si peu ! — les principaux acteurs d'une agitation jadis formidable, maintenant sans grands échos, et les épisodes les plus marquants d'une époque où le tragique côtoyait souvent le comique, mais qui fut toujours, à tous les points de vue, incontestablement intéressante, pittoresque et vivante.

Rien de plus.



# VINGT ANS D'ANTISÉMITISME

---

## INTRODUCTION

### COMMENT JE DEVINS ANTISÉMITES

Vers la fin de l'année 1887, relevant d'une fluxion de poitrine, un ami, pour distraire ma convalescence, m'apporta un livre qui faisait alors grand bruit : *La France juive*. Je lus, en une semaine, les deux gros volumes que comporte cet ouvrage. Un peu de fièvre aidant, quand j'eus terminé cette lecture, *j'étais anti-sémite*.

Ne m'en demandez pas davantage. J'avais vingt-cinq ans.

Cela devait arriver. On ne fait pas sa Vie.

J'habitais Nantes, où je suis né. Je m'occupais de littérature et de journalisme. Comme conviction politique, je professais des idées ré-

publicaines teintées d'un vague socialisme idéaliste. Je n'étais ni religieux ni anticlérical, mais plutôt *areligieux*, pour me servir du mot de l'auteur de la « Loi de Séparation », M. Aristide Briand. En vérité, à aucun moment de ma vie, je n'avais éprouvé cette croyance fermement arrêtée, quant aux choses de l'Au-delà, que les fervents de tous les cultes appellent *la Foi*.

Voilà ce que j'étais à cette époque.

Évidemment, ce fut surtout la magie du Verbe de l'écrivain qui me prit, dans les œuvres d'Édouard Drumont. Jusqu'alors j'avais peu *vécu*, et le contact des hommes ne m'avait point encore amené à envisager l'Humanité avec la philosophie indulgente qui, depuis, m'est venue. Tant d'iniquités recueillies sur le seul Israël, et amoncelées contre lui, avec tant de véhémence, dans *La France juive*, me troublèrent. Pas une minute je ne me posais cette question : Combien de livres pourrait-on écrire, en reprenant une à une toutes les turpitudes des non-juifs ? Je crus tout en bloc, ayant tout avalé sans indigestion.

Toujours est-il que, deux ans après, j'étais devenu antijuif à ce point, que je n'hésitais pas à créer, à Nantes, un journal hebdomadaire

antisémite — le premier en Bretagne — intitulé fièrement *Le Peuple*, mais qui décédait non moins fièrement au bout d'un an et demi de lutte, après m'avoir rapporté une condamnation en correctionnelle, trois affaires d'honneur, dont une terminée par une balle à travers les côtes, que j'ai, du reste, conservée précieusement.

Ce furent mes débuts dans l'Antisémitisme.

Ceci dit, je vais retracer rapidement la genèse de l'Agitation antisémite, que l'on peut situer en 1889, date de l'apparition de *La France juive*.

## CHAPITRE PREMIER

DE 1889 A 1892

L'apparition de *La France juive*. — Première blessure, premier succès. — La *Ligue nationale antisémitique de France*. — Drumont, Jacques de Biez et Morès. — Les statuts de la ligue. — L'affiche de Willette. — Une réunion à Neuilly. — « Je suis catholique, Nom de Dieu ! » — Millot ou l'Ouvrier victime d'Israël. — Une lettre du grand-rabbin Zadoc Kahn.

C'est de l'apparition de *La France juive* que date l'Antisémitisme en France, car Toussenel était déjà fort oublié de la majorité du grand public.

A quel mobile a obéi M. Édouard Drumont, en ajoutant à l'œuvre de Toussenel sa docu-

mentation personnelle, son érudition remarquable et surtout son talent de polémiste hors pair? Dieu, qui sonde les reins et les consciences, seul le sait. Quoi qu'il en soit, *La France juive* eut un retentissement énorme, aussi bien en France qu'à l'étranger.

A dire vrai, ce succès du livre de M. Édouard Drumont ne fut pas immédiat. — Lui-même, en toute franchise, l'a avoué maintes fois. — Malgré un lancement admirablement organisé, l'œuvre restait en rayons, et, déjà, le front de M. Flammarion, l'éditeur de M. Drumont, se couvrait de nuages, lorsque la bonne étoile de ce dernier mit sur sa route... un israélite notoire : M. Arthur Meyer, directeur du *Gaulois* (1).

Ayant lu *La France juive*, dans laquelle de nombreuses grandes dames israélites se trouvaient quelque peu malmenées, M. Arthur Meyer, chevaleresquement, se constituait leur champion, et envoyait ses témoins à M. Édouard Drumont. Un duel à l'épée eut lieu, M. Drumont fut blessé ; mais, pendant que l'écrivain de *La France juive* gardait la chambre, les

(1) Depuis cinq ans, M. Arthur Meyer n'est plus israélite. Lors de son mariage avec Mlle de Turenne, il s'est converti à la religion catholique.



lecteurs sortaient de la leur, pour se ruer en foule chez M. Flammarion acheter son livre.

En vérité, l'un des principaux auteurs — pour ne pas dire le principal — de la célébrité et de la fortune naissante de M. Édouard Drumont, fut le distingué directeur du *Gaulois*.

M. Drumont rétabli de sa blessure, d'autres livres suivirent : *La fin d'un monde*, *Dernière bataille*, etc.

L'idée était lancée.

Quatre ans plus tard (1) l'agitation antisémitique ayant pris en France une importance réelle, M. Édouard Drumont fondait avec M. Amadis Jacques de Biez, une ligue, la *Ligue nationale antisémitique de France*, dont voici quelques extraits, à titre documentaire :

#### *But de la Ligue.*

ART. 3. — La Ligue nationale antisémitique de France a pour but de défendre, par tous les moyens appropriés aux circonstances, les intérêts moraux, économiques, industriels et commerciaux de notre pays.

Elle est une œuvre de relèvement national, de protection pour la conscience de chacun, d'assistance réciproque et fraternelle.

(1) Septembre 1889.

ART. 4. — Les aspirations sont ouvertement patriotiques et sociales.

ART. 5. — Elle laisse à ses membres toute liberté politique ou religieuse.

ART. 6. — Elle combattrà par la propagande de la vérité, au grand jour et à l'aide des moyens légaux, les influences pernicieuses de l'Oligarchie judéo-financière, dont le complot occulte et impitoyable compromet chaque jour davantage la Prospérité, l'Honneur et la Sécurité de la France.

#### *Comité exécutif.*

ART. 7. — Les membres fondateurs de la Ligue ont délégué leurs pouvoirs exécutifs à un comité qui prend le nom de comité exécutif.

ART. 8. — Ce comité est composé de quatre membres, savoir :

Président... M. Édouard Drumont.

Vice-président... N.

Délégué général... M. Jacques de Biez.

Secrétaire... M. J.-E. Millot.

ART. 9. — Les membres de ce comité, choisis pour 9 ans, sont indéfiniment rééligibles.

ART. 10. — Le comité exécutif est chargé de la direction des travaux de la Ligue.

#### *Recrutement.*

ART. 32. — Ne peuvent faire partie de la Ligue :

1° Les Juifs;

2° Les renégats juifs;

3° Quiconque aura perdu ses droits de citoyen à la suite d'une condamnation infamante.

ART. 33. — Exception est faite pour tout membre de la Ligue, ayant encouru une condamnation infamante, lorsque cette condamnation aura été prononcée par des tribunaux présidés par des Juifs ou des magistrats compromis avec les Juifs, contre des membres militants de la Ligue, et surtout lorsque cette condamnation aura eu pour but de punir des délits d'action, de paroles ou d'écrits, exercés contre les Juifs, pour le bien de la Ligue.

Le montant de la cotisation annuelle est *facultatif*, avec un minimum *obligatoire* de 3 francs.

Ce fut au 48 de la rue Lepic, au rez-de-chaussée, que le bureau de la ligue fut installé. C'est de là, désormais, qu'on allait tenir au doigt et à l'œil tous les israélites de France et d'Algérie. Dans *La République Française* du 19 octobre 1889, nous en trouvons cette description curieuse :

Les bureaux de la Ligue antisémitique se composent de deux petites pièces d'une simplicité engageante et loyale. On sait tout de suite chez qui l'on entre. Si les murs ici n'ont pas d'oreilles, à coup sûr ils sont éloquents. C'est partout la proclamation signée : Drumont, de Biez, Millot, placardée sur les murs de Paris dans la nuit du 4 au 5 septembre. Puis voici l'affiche illustrée du dessinateur Willette, candidat antisémitique du neuvième arrondissement, beaucoup contre la finance internationale, un peu contre M. Paul Strauss.

Il est tout de même très crâne, ce *Gaulois* de Willette qui enlève à bras tendu le *Veau d'Or* décapité et coiffé, sur l'oreille, d'un symbolique tortil de baron.

Deux ou trois petites tables peintes en noir, des Bottins, des circulaires, des journaux, un cartonnier, et puis c'est tout. Au demeurant, c'est moins luxueux que dans la galerie de M. Spitzer ou chez le baron Alphonse à Ferrières.

La première (1) manifestation sérieuse de la ligue eut lieu lors de la réélection de M. Francis Laur (2), député revisionniste de Neuilly, qui avait été invalidé par la Chambre. Francis Laur s'était d'ailleurs déclaré énergiquement antisémite.

Ouvrons ici une large parenthèse, pour donner un rapide mais très exact portrait des trois individualités qui se groupaient autour de l'auteur de *La France juive*, au moment de la fondation de la *Ligue antisémitique de France*. Ces trois hommes étaient : Amadis Jacques de Biez, Morès et Millot.

De Jacques de Biez, voici ce qu'en disait, dans

(1) Le dessinateur A. Willette s'était en effet porté candidat antisémite dans le IX<sup>e</sup> arrondissement, avec une affiche... en musique.

(2) 16 février 1890.

*Le Figaro* du 7 novembre, sous la signature de : *Un badaud*, M. Hugues Leroux :

Trente-cinq ans, une encolure de lutteur, des yeux clairs, couleur des mers de Normandie, un peu inquiétants par la flamme fauve qu'on y voit sautiller comme un feu follet, les cheveux drus et droits sur la tête, la barbe et les moustaches à la Guise, Jacques de Biez ressemble à son aïeul, *le connétable*, qui fut décapité, puis réhabilité solennellement.

C'est de naissance qu'il a dans les veines le goût de bataille et de controverse, *un sang qui demande à couler dans une guerre de religion*.

Toutefois, aux prêtres qu'il rencontrait, Jacques de Biez disait, un peu inquiet : *Êtes-vous bien sûr que Jésus-Christ fût Juif ? Drumont s'en accommode, mais moi, cela me gêne*.

A l'apparition de *La France juive*, ce fut Jacques de Biez qui fit la première conférence antisémitique, rue des Capucines. Cela lui valut aussitôt la perte d'une foule de chroniques dans la presse parisienne.

Passons à Morès :

Voici une biographie que nous retrouvons dans un journal de l'époque, et que nous transcrivons fidèlement :

Antoine Manca de Vallombrosa, marquis de Morès, fils de M. le duc de Vallombrosa et de Mlle Des Cars, passa par Saint-Cyr, Saumur, fut sous-lieutenant au 1<sup>er</sup> cuirassiers et donna sa démission en 1884.

Ayant épousé en 1882 Mlle Médora de Hoffmann, fille d'un banquier américain, il se rendit aux États-Unis où il s'occupa en grand de l'élevage du bétail. Il dut abandonner son entreprise par suite de la concurrence.

M. de Morès revint en France en 1887, puis repartit pour un long voyage aux Indes et au Thibet avec le duc d'Orléans. Puis nous le voyons étudiant au Tonkin le tracé d'un chemin de fer de la mer à Tien-Yen et suivant toute la frontière de Chine jusqu'à Lang-Son et à Bin-Hi, porte de Chine.

Ce projet abandonné, Morès revint en France, se rencontra avec l'auteur de *La France juive* et, à partir de ce jour, s'occupa uniquement de propagande antisémitique.

C'était un merveilleux type de gentilhomme, mais de gentilhomme du temps des croisades ou des dragonades. Très séduisant, très sympathique avec une culture intellectuelle véritable, il en imposait aux foules. Sa force musculaire était considérable d'ailleurs, et sa science de l'épée en faisait un adversaire redoutable. Mondain raffiné, Morès devenait, aussitôt qu'il prenait contact avec le monde ouvrier,

d'une faconde gaillarde extraordinaire — pour ne pas dire plus — et cela surprenait quelque peu, d'entendre tant de : *Nom de D... !* et de : *Sacrés coch... !* sortir d'une bouche si aristocratique. Je crois bien que Morès, pour accroître sa popularité auprès du peuple, exagérerait à plaisir ce rôle de prince Rodolphe, des *Mystères de Paris*.

Quant au troisième lieutenant de Drumont, le *père Millot*, comme l'appelait ce dernier, c'était le type du vieux gamin parisien, goguenard et chauvin.

Ouvrier bijoutier de son état, Millot affirmait avoir vu son travail diminuer, à partir du jour où la fabrication des « bijoux fourrés » avait concurrencé les bijoux massifs, et il accusait les israélites d'être les artisans de cette innovation désastreuse à ses intérêts. Quoi qu'il en fût, Millot fit connaissance avec Drumont, un soir d'une réunion de Morès, et ses cris d'indignation furent si violents ce soir-là, qu'à la sortie de la salle, Drumont et Morès le prirent sur-le-champ sous leur protection.

Plus tard, lorsque la *Ligue nationale antisémique de France* naquit, ce fut à Millot qu'incomba le rôle de figurer à la tribune, dans les meetings, *l'Ouvrier de France dépouillé*

*par Israël.* Millot faisait la joie de tous, et retirait d'appréciables petits bénéfices en fabriquant, pour les membres de la ligue, de menus bijoux antijuifs, épingles de cravates, boutons de manchettes et, surtout, un insigne-breloque représentant Drumont terrassant un dragon à long nez, copié du reste sur une vieille médaille de Saint-Michel. Il jurait comme un Templier, et racontait des histoires de la Commune, sans expliquer clairement quel rôle il y avait joué. Il devait devenir plus tard, jusqu'à sa mort, le gérant de *La Libre Parole*.

Ce fut à l'occasion de cette réélection de Francis Laur, dont nous parlons plus haut, qu'eut lieu la première grande réunion publique antijuive. Elle eut lieu à Neuilly, salle Gallice, sous la présidence de M. de Susini.

Parmi les assistants, on remarquait de nombreux membres du Jokey-club et de l'aristocratie, beaucoup d'anciens boulangistes, quelques socialistes, et même des anarchistes. Aux côtés d'Édouard Drumont et du marquis de Morès, on se montrait : MM. Millevoye, Déroulède, Gabriel, Mermeix, Jourde, députés ; le marquis de Meyronnet, le duc d'Uzès, le duc de Luynes, le prince Poniatowski, le vicomte de Breteuil,



le comte de Dion, le prince de Tarente, le marquis de Saulty, le vicomte de Kervéguen, comte de Selly, M. Feuillant, l'anarchiste Soudey, le peintre Castellani.

Après deux courts discours de MM. de Susini et de Laisant, qui se terminèrent par le cri de : *Guerre aux Juifs !* le marquis de Morès, dans le langage imagé qui lui était familier en réunion publique, prit la parole pour expliquer qu'il venait défendre Francis Laur, simplement parce qu'il avait été le premier à dénoncer, à la Chambre, le Péril juif. Il ajouta :

Du reste je m'en f... ! *Soldat et catholique*, je suis prêt à mourir pour ma patrie et pour ma foi. Au surplus, je n'ai aucun parti politique, mais je veux travailler à débarrasser la France de tous les misérables qui la pillent et la déshonorent. Nom de Dieu !

On dit que le Parlement ne fait rien. Qui arrête au passage les réformes ? Les Juifs. Parce qu'il n'est pas une réforme qui ne lèse leurs intérêts, qui n'entame leur monopole. Les Juifs se sont placés eux-mêmes hors la loi. En Amérique, il y a beau temps qu'on les aurait lynchés, nom de Dieu !

Le discours de Drumont, d'une forme plus académique, ne fut pas moins violent. Bien que très peu orateur, Drumont fut très applaudi.

Il attaqua tout particulièrement M. Alphonse de Rothschild, et termina par ces mots :

Comme toujours, c'est le peuple qui sauvera la France. Vous hâterez ce moment par votre vote. Laur ne sera pas seulement élu à Neuilly, il sera acclamé, parce que vous savez ce que cette élection signifie.

Le soir de cette élection, on ne dansera pas rue Saint-Florentin, on n'allumera pas le lustre des grands bals, on n'entendra pas les orchestres de fête. Le banquier de la Triple-Alliance, le chef des Juifs allemands baissera la tête, car il aura entendu la voix de Paris.

Le soir de cette élection, les ouvriers de tous les quartiers lèveront leur verre à votre santé en disant : « Bravo les électeurs de Neuilly ! Vive le citoyen Laur ! »

Le jour de la justice est proche...

Dans *La France juive*, Drumont avait, à propos du boulangisme, quelque peu pris à partie Déroulède. Celui-ci était venu cependant à Neuilly pour faire plaisir à Francis Laur, et parla seulement comme président de la *Ligue des Patriotes* en se déclarant *l'ennemi des Juifs*.

Cette réunion, qui se termina par d'autres discours de MM. Gabriel, député de Nancy, Millevoye, Terrail-Mermeix, eut un retentisse-

ment tel, que M. le grand-rabbin de France crut devoir, le lendemain, adresser au *Temps* une lettre de protestation, au nom de la communauté israélite. Voici sa lettre, d'ailleurs très digne :

Paris, le 20 janvier 1890.

Monsieur le directeur,

Je considère comme un devoir de protester avec la dernière énergie contre ce qui s'est dit samedi dernier dans la réunion électorale de Neuilly. Sans prendre parti dans une lutte politique qui échappe à mon appréciation, il me paraît impossible de ne pas repousser, au nom de mon culte, des attaques aussi violentes que peu justifiées qui sont un appel direct à toutes les mauvaises passions.

Comme Juif, je m'en afflige, comme Français, j'en rougis. La France ne serait plus la France, c'est-à-dire le pays des traditions libérales, des idées de justice et d'équité, si des paroles comme celles qu'ont été prononcées l'autre jour pouvaient y éveiller le moindre écho. C'est déjà trop que cent ans après la Révolution de 89, il puisse se produire dans des réunions publiques de telles excitations contre toute une catégorie de citoyens qui sont d'aussi bons Français que qui que ce soit, qui, depuis un siècle, ont servi la France avec un dévouement passionné et versé leur sang pour sa défense sur tous les champs de bataille, notamment au cours de la guerre néfaste de 1870.

J'en appelle, pour faire justice de ces prédications haineuses, aux gens honnêtes et de bonne foi de tous les cultes et de tous les partis. C'est chez moi une conviction absolue que pas un des membres du clergé catholique et du clergé protestant, dont j'admire les vertus, l'élévation de cœur et d'esprit, le patriotisme éclairé, ne voudrait souscrire à un langage qui n'est ni français, ni chrétien, ni humain.

Veuillez agréer, monsieur le directeur, l'assurance de ma haute considération.

ZADOC KAHN,  
grand-rabbin du Consistoire central  
des Israélites de France.

L'élection de Francis Laur fut l'épilogue de cette première manifestation de l'idée antisémite, mais ce triomphe n'eut aucune répercussion sur les élections municipales qui suivirent deux mois plus tard. A la suite de l'élection de Laur, M. Drumont en effet, ayant eu l'idée de susciter des candidatures dans plusieurs quartiers de Paris, vit tous ses candidats battus déplorablement. Il en accusa les conservateurs (1).

Durant une année, l'antisémitisme ne progressa pas. Quelques petites conférences

(1) « Les conservateurs n'ont pas eu le courage de s'unir à nous. Ils ont préféré unir leur cause à celle de la Juiverie moribonde ; ils s'effondreront avec elle. »  
DRUMONT, *Testament d'un Antisémite*, préface, p. 22.

eurent lieu il est vrai dans différents quartiers populeux, notamment à la Villette, dans le monde des bouchers, que travaillait le marquis de Morès, aidé d'un fougueux adhérent à la cause, M. Jules Guérin; mais, visiblement, ces efforts partiels ne donnaient aucun résultat, au point de vue agitation profitable pour la cause.

C'est alors que M. Édouard Drumont songea à fonder un organe quotidien.

## CHAPITRE II

### LES DÉBUTS DE LA « LIBRE PAROLE »

Apparition de *La Libre Parole*. — Le procès Burdeau-Drumont. — Trois mois de prison. — Campagne contre les officiers juifs. — Le duel Crémieux Foa-Drumont. — Rencontre mortelle entre Morès et le capitaine Mayer. — Ce qu'on voit dans une salle d'attente de journal. — Comment un jeune écrivain breton imaginait l'auteur de *La France juive*. — La voix du Maître ! — « Ah ! ces Juifs ! ces Juifs ! » — « Les vaincus seront les vainqueurs de demain ! » — Le front dans les étoiles. — « C'en est un ? » — Colères d'antisémite. — Les bouchers de la Villette. — Enseigne féroce. — Le désespoir d'un concierge. — « Mon ami, je vous aime beaucoup, mais... » — Georges Duval nous quitte et Jacques de Biez est parti. — Drumont entre à Sainte-Pélagie. — Panama.

Le 20 avril 1892, parut le premier numéro de *La Libre Parole*.

Le journal annoncé à Paris et dans tous les départements — à grand renfort d'affiches où s'étalait son programme politique — eut, tout de suite, un succès considérable. Le nom de M. Drumont, imprimé chaque jour depuis des années dans les feuilles de tous les partis, ses procès, son duel avec M. Arthur Meyer surtout, tout cela avait fait de l'auteur de *La France juive*, une célébrité qui reléguait un peu dans l'ombre, momentanément, les noms des autres grands leaders de l'opposition, et expliquait largement ce succès. En plus, M. Édouard Drumont apportait dans ce journal sa fougue très spéciale de polémiste, de la véritable littérature dans ses moindres articles, et une érudition impeccable.

Il n'en fallait pas tant pour réussir.

Au bout de deux mois, toute l'Opposition de France — royalistes, bonapartistes, plébiscitaires, simples conservateurs, cléricaux et ecclésiastiques — lisait *La Libre Parole*. Les républicains et les... israélites aussi, *pour savoir* ce qu'on y disait d'eux.

L'idée du journal de M. Édouard Drumont avait pris corps dans les conditions suivantes.

Tout d'abord, M. Drumont refusa — dit-on

de M. Engerand, député du Calvados — une somme de trois cent mille francs dans ce but. Ce qui est certain, c'est qu'il accepta, quelques mois plus tard, de M. J.-B. Gérin, directeur de *La Semaine financière*, les propositions suivantes :

M. J.-B. Gérin s'engageait à fournir une commandite de 300.000 francs; une société serait fondée pour douze années, dont le capital serait représenté par 800 parts d'intérêts auxquelles il n'était pas attribué de valeur fixe.

M. Drumont apportait de son côté son titre : *La Libre Parole* qu'il louait à la société pour les douze années de sa constitution; il avait la direction politique, sociale, littéraire du journal, recevait deux cents parts d'intérêts, vingt-quatre mille francs de traitement annuel, 10 p. 100 sur les bénéfices, et une voiture au mois.

M. Gérin réservait le fermage exclusif des annonces du journal, à l'*Office de publicité*, qui lui appartenait, et conservait la plus grande partie des parts d'intérêts.

Aussitôt le traité signé, M. Gérin formait une société en commandite sous la raison sociale : GASTON WIALARD ET C<sup>ie</sup>.



Ainsi fut fondée *La Libre Parole*.

\*  
\* \*

Plus loin, je parlerai longuement des collaborateurs que Drumont amena à ses côtés, pour l'aider dans la tâche qu'il venait d'entreprendre avec ses amis, le marquis de Morès et Jules Guérin, collaborateurs, ceux-là, non rétribués. Il me faut dire d'abord les campagnes violentes qui assurèrent, dès les débuts, le succès du journal.

La première fut entreprise spécialement par Drumont, contre le projet de loi sur le renouvellement du *Privilège de la Banque de France*, dont le ministre Burdeau avait été nommé rapporteur. Dans un long article, publié le 13 mai, le directeur de *La Libre Parole* déclarait formellement ce projet de loi compromettant pour notre sécurité, puisqu'il mettait — disait-il — toutes les ressources de la France entre les mains d'un Juif (*M. Alphonse de Rothschild*) et qu'il n'avait été rédigé par le ministre Burdeau, que dans le but de mettre la vieillesse de ce dernier à l'abri de la misère.

Le parquet poursuivit d'office, et Drumont fut traduit en Cour d'assises. Ce fut M. Mariage,

conseiller à la Cour d'appel, qui dirigea les débats. M. Cruppi, avocat général — qui devait plus tard devenir ministre — assumait la charge du réquisitoire. Drumont fut condamné à trois mois d'emprisonnement, à l'insertion de l'arrêt pendant neuf jours de suite dans *La Libre Parole*, et à l'insertion du même arrêt dans quatre-vingts journaux, sans que chacune de ces insertions puisse dépasser mille francs. Drumont fut condamné à tous les dépens.

Cela se monta à *cent mille francs* en chiffres ronds.

Tout en maudissant MM. de Rothschild, Burdeau, le président Mariage et M. Cruppi dans *La Libre Parole*, M. Édouard Drumont, à n'en point douter, bénit, ce jour-là, ces Messieurs, dans le fond du cœur. Ils venaient en effet, avec ce jugement, de lui poser sur la tête *l'aurole du martyr*. Quelques semaines plus tard, le nombre des abonnés du journal avait doublé.

Concurremment à la campagne contre le *Privilège de la Banque de France*, M. de Morès (1)

(1) Entre temps, à la suite d'entrefilets violents, M. de Morès envoyait des témoins à M. Camille Dreyfus, directeur de *La Nation*, et à M. Isaac, l'ancien préfet de Fourmies. M. Dreyfus fut blessé au bras dans une rencontre au pistolet, et M. Isaac reçut trois coups d'épée successifs dans la poitrine.

chargeait à fond de train contre *les officiers juifs dans l'armée*, campagne féroce que vinrent aggraver deux articles d'un de ses amis, M. Pradel de Lamase, publiés les 23 et 24 mai. Vingt-quatre heures après la publication de ces deux articles, M. Crémieux-Foa, capitaine au 8<sup>e</sup> dragons, en garnison à Meaux, ayant pris fait et cause pour ses coreligionnaires en masse, sommait M. Drumont de cesser cette campagne, sous menace d'avoir à lui donner une réparation par les armes.

On devine la réponse de M. Drumont. Une rencontre eut lieu à l'épée, à quelques jours de là ; les deux adversaires s'atteignirent simultanément (1), mais ce duel eût pour conséquence deux autres rencontres dont la dernière causa mort d'homme.

Pour une question d'amour-propre, relativement au duel Drumont-Crémieux, M. de Lamase échangea avec M. Crémieux deux balles sans résultat ; pour un communiqué à la presse intem-

(1) Un des témoins du duel Drumont-Crémieux Foa — je crois bien que c'est M. de Morès — nous racontait plus tard, qu'en se battant, le capitaine Crémieux poussait des jurons effrayants entre ses dents, et que Drumont et lui fondaient comme de véritables sauvages. J'ai été un peu surpris, ajoutait Morès, en voyant le torse de Drumont ; *jamais je n'avais vu tant de poils sur une poitrine ! il est velu comme un ours.*

pestif, une autre rencontre à l'épée fut décidée entre le marquis de Morès et le capitaine israélite Armand Mayer. Le 23 juin, M. de Morès traversait de part en part, d'un coup d'épée de *parade-riposte*, le capitaine Mayer, qui mourut quelques heures après.

Traduits en Cour d'assises, Morès et les quatre témoins du duel : MM. de Lamase, Jules Guérin, le capitaine Poujade et le capitaine Delorme, furent acquittés.

Ce duel tragique causa une émotion considérable en France et à l'étranger, on s'en souvient.

\*  
\* \*

Lorsqu'en avril, parurent à Nantes les affiches annonçant le premier numéro de *La Libre Parole*, ma résolution fut vite prise. Je vendis tout chez moi, et, mes affaires réglées, quatre mois plus tard, je débarquais à Paris, dans le but d'offrir au Maître ma modeste collaboration.

L'avant-veille de l'acquittement de Morès, je débutais à *La Libre Parole*, mais, je l'ai dit dans l'Introduction de ce livre, je militais à outrance, depuis cinq ans, pour l'Antisémitisme,

en province, et j'étais en correspondance avec Drumont et le marquis de Morès.

Le 11 août, j'arrivais devant *La Libre Parole*.

Je me souviens qu'en route, je me demandais, avec angoisse, si Drumont allait se remémorer le petit confrère nantais, à qui cependant il écrivait deux ans auparavant : *Cher Monsieur Viau, vous avez été le premier à planter le drapeau de l'Antisémitisme en Bretagne, je ne l'oublierai jamais. A vous de cœur :* ÉDOUARD DRUMONT.

Mais des amis de Paris, m'ayant affermi dans ma résolution, en m'affirmant qu'ils m'avaient rappelé à son souvenir, cela me reconfortait un peu. Tout de même, je n'en menais pas large, comme on dit vulgairement. En fait, comment allait se passer cette entrevue ?

« J'allais voir Drumont ! »

Je venais de franchir le seuil de ce bienheureux n° 14 du boulevard Montmartre, qui m'apparaissait, de Nantes, un peu comme la Mecque aux Musulmans.

Immobilisé devant la porte du premier étage, les yeux troublés, rajustant mon lorgnon, je lisais, sur deux plaques en émail blanc, que :  
1° les bureaux de l'administration étaient ou-

verts de neuf heures du matin à six heures du soir ; 2° ceux de la rédaction l'étaient seulement de sept heures du soir à minuit. Je regardais ma montre, elle marquait sept heures. Je tournais un bouton, *sans frapper*, ainsi que le recommandait une troisième plaque en long, plus petite, et j'entrais, en tremblant. Qui sait si par hasard, derrière cette porte, le Maître n'allait pas surgir ?

J'entrai, et tout de suite, je me heurtai au ventre énorme d'un garçon vêtu de bleu, gaulonné et imposant, qui, après avoir tourné et retourné ma carte de visite, m'invita d'un ton froid et condescendant à prendre place dans une antichambre peinte en brun dans laquelle attendaient, autour d'une table recouverte d'un tapis vert, quatre personnes.

Aussitôt assis, une sourde anxiété me tourmenta : pourvu qu'il ne me reçoive pas tout de suite ! Une porte à tambour s'ouvrit, le garçon bleu et gros cria : « Monsieur Larosoire ! », et un monsieur pâle et grisonnant m'écrasa longuement les pieds en se précipitant vers le tambour. Brave homme, comme je lui en voulais peu de m'avoir molesté si rudement dans sa précipitation, puisqu'il me débarrassait de mon anxiété « d'être appelé le premier », puisqu'il me

permettait, sans s'en douter, de reprendre mes esprits en désordre. Avec quel plaisir même, si j'avais osé, j'aurais dit aux autres visiteurs qui attendaient comme moi : « Vous savez, ne vous gênez pas ; si par hasard je suis appelé avant vous, passez tout de même, j'ai tout le temps, allez-y ! »

Mais je n'osais, et, du reste, ils paraissaient bien tous trop préoccupés, pour engager avec moi la moindre conversation. Courbé sur la table verte, un prêtre rubicond et agité compulsait fièvreusement des papiers, les relisait plusieurs fois, imperceptiblement, les lèvres à peine remuantes, comme s'il voulait, une bonne fois pour toutes, les apprendre par cœur. Deux vieilles dames lui faisaient face, serrées l'une contre l'autre, chuchotantes, avec de menus gestes de mains frêles, recouvertes de mitaines en dentelles. J'entendais par instants des bribes de leur conversation : « On le dit très accueillant, chère madame... Figurez-vous que... Ah ! Dieu ! est-ce possible ?... Imaginez, chère madame... » Elles s'arrêtèrent subitement à l'arrivée d'un gros monsieur moustachu, sévère et décoré, qui, après nous avoir regardé tous avec des yeux sans bienveillance, affirma au garçon qu'il ne pouvait attendre : « Comprenez, je n'ai

pas le temps ! » Il nous fixa d'un air qui signifiait clairement que notre présence dérangeait tous ses plans et, finalement, il sortit, en déclarant qu'il reviendrait peut-être dans la soirée, s'il avait le temps.

— Monsieur l'abbé Bourliac !

Le monsieur pâle et grisonnant repassa et partit, et le curé aux papiers s'introduisit à son tour dans le cabinet du directeur de *La Libre Parole* ; puis, au bout d'un quart d'heure, ce fut celui des deux vieilles dames. Pendant ce temps, j'essayai de rassembler mes idées, mais cela s'embrouillait toujours quant aux débuts de la conversation. Qu'allais-je dire en entrant ? Comment allais-je l'appeler ?... Maître ? cher Maître ?... ou tout simplement Monsieur Drumont ? ... ou encore : cher Monsieur Drumont ?... Je flottais, la langue collée au palais. La voix du garçon de bureau me tira d'embarras :

— Monsieur Viau !

C'était mon tour !

J'entrais avec cette résolution imbécile que, successivement, je lui donnerais du *Maître*, du *cher Maître*, du *Monsieur*, et du *cher Monsieur*, au petit bonheur ; et je me trouvai, le tambour retombé derrière moi, dans une vaste pièce tendue de papier rouge, avec des ri-



deaux grenat et un tapis de même teinte à dessins bleuâtres. Devant moi, sur un large bureau plat, surélevé d'un pupitre d'enfant, j'aperçus une masse de cheveux noirs remuants au-dessus d'un tas de papiers, d'épreuves d'imprimerie et de journaux.

— Monsieur Raphaël Viau, n'est-ce pas ?

La voix du Maître !

Un homme à lunettes était devant moi et me fixait, souriant, doux et ironique un peu à la fois. Ai-je répondu : « Oui, Monsieur » ou : « Oui, Maître » ? Je n'en sais ma foi rien ! Ce que je sais bien, c'est qu'avec l'audace des timides qu'on ne peut plus arrêter quand ils sont lancés, je fus d'une loquacité extraordinaire sur l'objet de ma visite. En moins de cinq minutes j'appris à Drumont tout ce que j'avais intérêt à lui apprendre. Ceci fait — mon paquet déballé — j'osai alors l'examiner.

Est-on assez bête lorsqu'on est jeune ! Évidemment je ne m'étais pas imaginé que le Directeur de *La Libre Parole* allait m'apparaître casqué, bardé d'acier, et soulevant d'un poing redoutable la dépouille sanglante du Veau d'Or ; mais tout de même, dans cet

immense et sévère cabinet de travail, il m'eût semblé très naturel de voir Drumont s'avancer majestueusement au devant de moi, drapé dans les plis d'une robe de chambre un brin moyen-âgeuse. Cette tête d'Apôtre guerrier, barbue, chevelue, ardente et grave, que m'avaient représenté tant de fois les photographies, m'apparut, en vérité, déplacée, anachronique, si je puis dire, surgissant d'un veston de rapin en velours fauve, qu'aggravaient encore un col rabattu et une cravate à pois bleus nouée négligemment à la Colin. Ah ! petit Breton, frais débarqué de ton pays de légendes, étais-tu assez désorienté !

A dire vrai, cette impression idiote dura peu, car, tout de suite, je fus sous l'empire de la parole du Maître. Toute ma vie, je crois, je me rappellerai cette première entrevue. Drumont n'est point un grand orateur, c'est entendu, mais dans la conversation, je ne sais pas de causeur plus persuasif, plus véhément. Tout parle en lui, son nez frémit de colère ou de malice, sa barbe remue, ses yeux derrière ses lunettes de myope, aiguissent le trait que la bouche narquoise ou violente vient de lancer, et les mains, pendant ce temps, vont, viennent, détaillent la phrase en tranches,

avec de grands gestes violents qui fendent l'espace comme des coups de hache, et tout à coup disparaissent dans un enfouissement au plus profond des poches du pantalon, comme lasses d'avoir tant cogné.

A vingt ans de distance, je le vois encore, les deux bras levés au ciel, clamant son indignation contre les forfaits d'Israël, innombrables, à son avis, comme les grains de sable de tous les déserts réunis de la Judée : « Ah ! ces Juifs ! ces Juifs ! » Il prononçait : *ces Juëfs ! ces Juëfs*, les lèvres projetées violemment, comme pour prendre un contact fougueux, immédiat et féroce avec la race israélite tout entière, et l'avaler net, d'une seule et puissante aspiration. Et je trouvais très beau, beau comme l'antique, cette haine irréductible et farouche, qui allait jusqu'à l'engloutissement...

Longuement nous conversâmes ainsi en toute confraternité. Drumont me parla de ses collaborateurs, de ses amis, de Morès surtout, cet *enfant terrible* qui, chaque jour, le faisait trembler avec ses imprudences, et qu'il aimait malgré tout, de tout son cœur, malgré tous ses défauts *d'enfant terrible*.

Adossé à la cheminée, Drumont continuait :

— Ah ! mon cher ami, si vous saviez !

Il me narra le procès Burdeau qui allait lui coûter trois mois de prison, et faire déboursier à *La Libre Parole*, pour ses débuts, une centaine de mille francs d'insertions dans les journaux :

— Tout cela pour qui, mon cher Viau : pour qui ? Pour mon pays, pour avoir dit la vérité, pour avoir dénoncé le Péril *juéf* !

Il leva les épaules dans un geste d'infini renoncement. N'était-il point là lui, le Chef, et n'était-ce point son rôle, après tout, de se sacrifier pour tous ?

— Qu'importe la persécution, si je délivre mon cher pays, ma belle France... mon bon Viau !

Il me prit les mains, les serra, et nous demeurâmes ainsi, une longue minute, dans une communion d'âme intense qui me faisait positivement défaillir, dans une joie profonde de catéchumène, enfin initié, sans qu'il me fût possible de dire autre chose, tant j'avais la gorge contractée que :

— Ah ! Maître ! cher Maître !...

Huit heures sonnèrent à une pendule, Drumont relâcha soudain son étreinte :

— Sapristi, huit heures déjà ! fit-il.

Il consulta une montre en or, retenue à son gilet par une chaîne à laquelle pendait une petite médaille également en or ; et un large sourire éclaira sa figure tout en barbe :

— Mon cher Viau, me dit-il, l'homme ne se nourrit pas seulement de la parole de Dieu, c'est d'heure de mon dîner, ma voiture est en bas, et j'ai la moitié des épreuves de mon article à corriger ; écoutez-moi.

Il me reprit les mains, les tapota, et me reconduisit jusqu'à la porte de son cabinet, en ajoutant ces paroles qui m'émurent jusqu'aux moelles :

— A partir de ce jour vous êtes de la maison, vous voilà mon collaborateur ; mais comme je suis pauvre, et que *La Libre Parole* n'est pas riche, vous ne toucherez que cent cinquante francs par mois ; ne craignez rien toutefois, ayez confiance, les vaincus d'aujourd'hui seront les vainqueurs de demain. Je réponds de votre avenir, allez ! allez !

Je partis avec toutes les étoiles du firmament devant les yeux.

Il m'aurait offert vingt-cinq francs par mois, que j'aurais accepté avec autant d'enthousiasme.

. . . . .

Le soir même, vers les dix heures, je débute à *La Libre Parole*. Ce fut le spirituel vaudevilliste Georges Duval — que M. Drumont avait chargé de remplir les fonctions de secrétaire de rédaction du journal — qui me présenta aux camarades. Nous bûmes quelques bocks. Vers onze heures arriva un monsieur grand, gros, brun et aimable.

— M. Wiallard, je vous présente monsieur Raphaël Viau, notre nouveau collaborateur, lui dit Georges Duval.

Le monsieur me serra la main, but avec nous un bock, et sortit.

— Ah çà! dis-je, quand il fut parti, mais *c'est un Juif?*

Quel rire, Dieu bon, j'ai déchainé ce soir-là, à *La Libre Parole*!

— Ce sacré Viau, comme on voit bien qu'il vient de Nantes !... Mais tout le boulevard sait ça !

Ils voulurent bien tout de même, les bons camarades, prendre en pitié mon ignorance grande :

— Seulement voilà, mon vieux, M. Wiallard (1) est un juif converti, baptisé, sans ça vous pen-

(1) De son véritable nom : Crémieux-Wiallard.

sez bien que Drumont n'aurait pas consenti à le prendre, vous comprenez ?

Non, vraiment, je ne comprenais pas ; je fis néanmoins un *oui*, qui pouvait à la rigueur faire croire que je comprenais un peu. Quand on débarque de province dans une rédaction parisienne, il est parfois prudent de ne pas avoir trop l'air d'arriver de Nantes...

Je dois le dire tout de suite, je tombais parmi d'excellents confrères, et je fus traité aussitôt en vieux camarade.

Il y avait une salle de rédaction avec des petites tables dans une pièce du fond, mais on écrivait généralement tous ensemble, en famille, petits et grands rédacteurs — à moins d'article spécial à « figner » — dans la salle du secrétariat, aux côtés de Georges Duval qui faisait fonctions, comme je l'ai dit plus haut, de secrétaire, avec de Boisandré pour secrétaire adjoint. Ils écrivaient, eux, l'un en face de l'autre au milieu de la table, et voilà toute la distinction hiérarchique qui existait alors. À gauche, s'ouvrait une porte de communication donnant sur le bureau d'Édouard Drumont. Par les fenêtres on apercevait le boulevard.

Je fus affecté, pour mes débuts, aux « faits

divers » dont Gaston Méry était le chef. Mais notre *cuisine* finie, nous nous précipitions vers cette bienheureuse salle du secrétariat, où Georges Duval, le monocle dans l'œil, la joue droite relevée à chaque instant par un tic qui ajoutait encore à son air railleur, nous faisait passer des quarts d'heure délicieux.

Il avait été autrefois à l'*Événement* avec Aurélien Scholl et toute la pléiade de journalistes du second Empire, et c'était avec lui un feu d'artifice d'anecdotes amusantes et spirituelles au possible. Il ne nous en imposait pas comme Drumont — qu'il tutoyait — et nous l'adorions.

Sceptique, aussi bien en antisémitisme qu'autrement, Duval faisait un contraste complet avec de Boisandré, lequel, froid, réservé, et de politesse raffinée, cachait cependant sous cet aspect le meilleur cœur du monde. Boisandré était de nous tous le plus érudit, ayant passé par l'École des Chartes. Soudain, au beau milieu d'une histoire juive, on voyait Boisandré se lever de son fauteuil, les yeux étincelants, et appliquer de toutes ses forces un coup de poing sur la table en s'écriant, rouge de colère :

— Ah ! N. de D... ! on les fera rendre gorge plus tôt qu'ils ne pensent, ces cochons de Juifs !



Puis il se rasseyait, souriant lui-même de sa brusque fureur, et il se remettait à achever son article le plus froidement du monde.

Le dos à la cheminée, mordillant sans trêve ses courtes moustaches, Jean Drault, qui était chargé des comptes rendus de la Chambre et du Sénat, semblait pendant ce temps toujours perdu dans un rêve. La pensée ailleurs, à la recherche d'une cocasserie pour un prochain livre, Jean Drault sursautait chaque fois au coup de poing de Boisandré et invariablement s'écriait :

— Ah ! vous croyez, Boisandré ?... c'est bien possible après tout, c'est bien possible.

Il n'avait rien entendu, et il répondait cela dans le seul but d'avoir l'air d'être à la conversation (1).

Vers dix heures du soir, on entendait, venant de l'antichambre, un long éclat de rire strident, et on voyait entrer un homme de taille moyenne, brun, barbu et sarcastique, qui s'écriait neuf fois sur dix :

— Ah ! par exemple, celle-là est raide !

C'était Adrien Papillaud, l'informateur de la

(1) On doit à Jean Drault une foule d'ouvrages humoristiques, dont la série du *Soldat Chapuzot*, et une dizaine de pièces à succès jouées dans les principaux théâtres de Paris.

Chambre. Il racontait, sans plus tarder, une histoire, ou une discussion qu'il venait d'avoir avec un parlementaire quelconque, et il se mettait sur-le-champ à couvrir d'une écriture saccadée et quasi illisible des tas de feuillets de papier. Ses articles étaient plus violents que littéraires, et ils se terminaient en général par des aménités de ce genre : *Quant à ce sinistre drôle, s'il m'arrivait un jour de lui envoyer des témoins, avec mon mépris, je prendrais ces témoins dans la gendarmerie !* Il relisait à haute voix ces articles dénués de courtoisie, poussait deux ou trois rires qui se prolongeaient comme des fanfares, et il nous quittait en coup de vent, aussi méphistophélesque qu'à l'arrivée.

Aux échos et informations, il y avait Vergoz, qui signait *Hervé Breton* des entrefilets pondérés, graves et documentés. C'était un excellent garçon d'une instruction sortant de l'ordinaire, mais qui aurait été certainement mieux au *Temps* qu'à *La Libre Parole* ; d'ailleurs Hervé Breton répugnait aux violences de plume, au grand désespoir de Drumont.

Le chef des « faits divers » — je l'ai dit — était Gaston Méry. C'était, à cette époque, un grand blond, toujours souriant. Il avait été du *Chat Noir*, au temps du facétieux Salis, mais il n'en

paraissait rien. Son bagage littéraire comportait déjà deux livres : *L'École où l'on s'ennuie*, pamphlet contre l'École Monge, où il avait été jadis surveillant, et *Jean Révolte*, autre pamphlet contre l'envahissement des fonctions publiques et de la politique par les Méridionaux. Méry se plaignait souvent, d'une voix douce, d'affreuses migraines. Pour écrire, il se couvrait parfois la tête d'un mouchoir de poche, sans expliquer pourquoi. A ses moments perdus, il dévorait les œuvres de Papus et des quantités incroyables de brochures sur le Spiritisme et l'Occultisme.

Un lettré doublé d'un artiste, c'était assurément Félicien Pascal qui, aujourd'hui, s'est fait une place enviable dans la littérature. Ce rêveur égaré dans ce milieu violent en souffrait un peu, je crois ; il devait, du reste, ne point s'y éterniser. Il donnait la critique dramatique.

Imaginez un petit vieillard, souriant, coquet et pimpant, avec des cheveux blancs et longs, toujours en redingote surannée, pincée à la taille, portant jabot en dentelles, et vous aurez M. de Lorbac, homme aimable, causeur charmant, qui, ayant fréquenté les salons d'autrefois, en avait rapporté un parfum discret de bonne compagnie. Nos facéties, généralement

salées, cessaient net dès qu'il franchissait le seuil de la rédaction, tant nous le tenions en respectueuse estime. Il était chargé de l'*Étranger* et des choses de l'Armée, rubriques alors un peu sacrifiées (1).

Ajoutez Benjamin Gadobert, bon gros et brave confrère, auteur malheureux d'une quantité de drames historiques en cinq ou six actes toujours refusés, à qui incombait le *Courrier des théâtres et concerts*, — et vous aurez la rédaction ordinaire du 14 du boulevard Montmartre.

Je dis ordinaire intentionnellement, car, à côté de nous, il y avait les leaders : Jules Delahaye, l'ancien député boulangiste, et M. Émile de Saint-Auban, le déjà célèbre avocat qui avait défendu Drumont lors du procès Burdeau, et qui signait *Cælio* les articles de tête, *O Divy*, la critique musicale, et *App*, les comptes rendus des tribunaux. M. Odelin, conseiller municipal alors, fabricant de poêles mobiles et membre du Conseil d'administration de la société du journal, signait *Valsenard* ou *Testis*. C'était encore Demachy, un financier écrivain qui avait écrit deux livres — sans grand succès — contre la famille Rothschild. Deux amis personnels de M. Drumont : M. Paquelin, le savant

(1) M. de Lorbac est mort il y a déjà quelques années.

chirurgien, inventeur du thermocautère, et le docteur Dupouy d'Auch, un praticien éminent, doublé d'un parfait lettré, assuraient la chronique médicale et scientifique.

Enfin il y avait, après Drumont, Morès — un chef pas officiel celui-là, mais non moins aimé — le vaillant et intrépide Morès, signait ses articles, toujours conçus en termes lapidaires d'une froide violence, *Morès et ses amis*.

Après avoir entrevu Jacques de Biez deux ou trois fois au journal, nous ne le vîmes plus ! Le bruit courut qu'il s'était brouillé avec Drumont, et qu'il était ensuite parti en voyage.

En revanche, il ne se passait pas de semaines sans que nous ayons deux ou trois visites de Morès. Il venait à *La Libre Parole* généralement escorté de Jules Guérin, de M. Pradel de Lamase et d'un nommé de Coesti, une sorte d'individu à face d'oiseau de proie qui, par la suite, eut des malheurs judiciaires. Derrière eux, suivait toujours un grand diable du nom de Vallée, costumé en charpentier, dont le métier consistait surtout à figurer le *Peuple victime des Juifs*, derrière Morès, comme Millot le figurait derrière Drumont. Ce Vallée, entre autres gauloiseries faubouriennes, préten-

dait être le fameux inventeur du *fil à couper le Youpin quotidien*. A certains jours, Morès arrivait suivi, en outre, d'une douzaine de bouchers de la Villette, braves gens d'un antisémitisme à faire frémir.

Dans ce monde de bouchers — patrons pour la plupart — Morès jouissait d'une énorme popularité. Les plus ardents de ces bouchers étaient Gaston Dumay, Bernard et les frères Violet. A leurs frais, ils suivaient Morès même dans ses conférences en province. A la porte de son échaudoir de la Villette, Dumay avait fait placer une immense peinture le représentant en tenue de *tueur*, écrasant un Juif, avec en dessous, ces mots : *Mort aux Juifs !* Chaque jour, les malheureux bouchers israélites étaient, de la part de ces antisémites un peu excessifs, en butte aux vexations et aux quolibets les plus féroces. Quelques semaines après la mort du capitaine Mayer, tué en duel par Morès, Gaston Dumay, à la tête d'une cinquantaine de ses amis, vint à *La Libre parole* offrir un *sabre d'honneur* à Morès et le féliciter de son acquittement. Au fond, ces hommes, qui dans la vie privée étaient les plus honnêtes gens du monde, se seraient livrés — par passion politique — aux pires excès, sur un seul signe de Drumont

et de Morès, de Morès surtout, dont ils appréciaient beaucoup plus la force redoutable que l'intelligence, et qui apparaissait, à leurs yeux d'êtres un peu frustes, comme un héros de légende, un sorte de d'Artagnan, dont il avait d'ailleurs l'allure et l'indiscutable bravoure. Parfois, ils arrivaient le soir, à *La Libre parole*, avec des cors de chasse, et ils faisaient trembler l'immeuble entier, en sonnant à pleins poumons des fanfares sauvages qu'ils baptisaient *l'Hallali du Juif*, et qui faisaient évanouir de terreur le concierge, dans sa loge, à la pensée de ce que les autres locataires de la maison *lui diraient le lendemain*.

Tout cela était nouveau pour moi et m'enchantait. Mais ce qui ne m'enchantait guère, c'était de ne pouvoir me distinguer par un article sensationnel ; le côté pratique du métier m'échappait et, d'ailleurs, dernier venu à la rédaction, je devais me contenter de glaner mes sujets après tous les autres. Tous les grands Israélites, tous les gros bonnets de la politique étaient, de par droit d'ainesse, la propriété des camarades ; et ils poussaient avec juste raison des cris de paon, à mes moindres tentatives d'incursion sur leurs plates-bandes.

Une fois, Gaston Méry faillit m'avaler, pour m'être approprié, subrepticement, un malheureux petit chemisier juif qui, dans un simple fait divers, jouait un rôle pénible.

L'angoissant pour moi, dans ces conditions, c'est qu'en tant que directeur de journal, Édouard Drumont était intraitable, et nul ne saurait l'en blâmer. Peut-être, certains jours, dépassait-il la mesure. Ce qu'il lui fallait en temps ordinaire, c'était de la nouveauté, et on s'y efforçait tous, mais, ces jours-là, tout le monde y passait, sauf Duval et de Boisandré qui le connaissaient depuis trop longtemps, et auprès desquels cela aurait mal pris. L'un après l'autre, il nous faisait prier de passer à son cabinet ; et voici, régulièrement, comme cela commençait. Debout devant son bureau, un numéro d'un journal de Paris, autre que *La Libre Parole*, à la main, il nous recevait avec un visage empreint de la plus profonde tristesse. (Ah ! qu'elle était loin l'effusion paternelle du 12 août !)

— Mon cher ami, commençait-il d'une voix sourde, je vous aime de tout mon cœur, vous le savez ; mais, à mon grand regret, il va falloir nous séparer.

Il lisait un instant la stupeur qui se dessinait



dans nos yeux et, soudain, d'un doigt irrité, il désignait, sur ce journal autre que *La Libre Parole*, un écho, une information, un entrefilet, ou un simple fait divers, et il ajoutait, en nous fixant :

— Seule, vous entendez bien, seule dans toute la presse, *La Libre Parole* n'a pas donné ça ! Vous seriez payé pour faire tomber mon journal, mon ami, que vous n'agiriez pas autrement !

Cela durait un quart d'heure, après quoi, les nerfs suffisamment détendus, il nous laissait partir avec cette impression qu'à la fin du mois nous serions tous renvoyés. Nous l'aimions bien, malgré cela, en dépit de ces *engueulades* féroces, mais nous eûmes, tous, autant les uns que les autres, un léger soupir de satisfaction lorsqu'il nous apprit, le 2 novembre 1892, qu'il allait entrer à Sainte-Pélagie, pour y purger sa condamnation à trois mois de prison, du procès Burdeau.

A quelques jours de là, Georges Duval nous quitta de son plein gré, à la suite d'une discussion avec le Maître ; je l'ai regretté, et je crois que je lui étais sympathique. Avec Jacques de Biez, cela faisait le deuxième qui secouait ses sandales au seuil de la maison, sans espoir de retour, et peut-être non sans amertume. Avant

son départ, il me serra la main affectueusement, avec un sourire un peu triste :

— Mon pauvre ami, je vous souhaite bonne chance de tout mon cœur, me dit-il.

Cette phrase me trotta longtemps dans l'esprit.

Drumont entra à Sainte-Pélagie, en pleine période de l'affaire du Panama. Le baron Jacques de Reinach venait de se suicider, et des dépêches annonçaient qu'Arton venait de mourir du choléra à Buda-Pesth, ce qui était faux.

Cette période de l'Antisémitisme nous fit voir l'Humanité sous un jour particulièrement odieux.

A chaque instant, le soir, nous voyions arriver des gens à figure louche, qui venaient mystérieusement nous apporter les *derniers tuyaux*. C'étaient, en général, d'anciennes créatures, d'ex-amis intimes de Floquet, de Rouvier, d'Antonin Proust, de Jacques de Reinach, de Freycinet ou d'Henry Maret. Ah ! les honnêtes gens ! les purs ! étaient-ils assez répugnants ! Ils fournirent ainsi au journal, la plupart de ses articles, sensationnels, et cela, même pas pour trente deniers... pour le seul plaisir de frapper dans le dos, lâchement et surtout impunément, des désarmés.

## CHAPITRE III

1893

Le Panama lance définitivement *La Libre Parole*. — Une idée du charpentier Vallée. — L'enlèvement de M. Alphonse de Rothschild. — « Un morceau de pain?... Vingt mille francs. » — Dans le tombeau de Mausole. — Dans le même seau. — Boisandré rêve. — La traîtresse province. — « Ah ! ce Mourlon, quel turpide ! » — Drumont candidat à Amiens. — Quelques duels. — Saint Ildefonse. — Une bibliothèque garde-manger. — Le coup du téléphone de minuit. — « Cet homme empoisonnera ma vie ! » — L'affaire Morès. — Cornélius Herz. — Arton le dernier des amis. — Brouillés. — La bombe du Palais-Bourbon. — Séverine à *La Libre Parole*. — Pauvre Monsieur l'abbé Lemire. — Un portrait graphologique.

Ce fut sur une recrudescence d'agitation de l'affaire du Panama, que s'ouvrit l'année 1893.

Dans les premiers jours de janvier, on arrêta

et on perquisitionna chez tous les hommes politiques soupçonnés d'avoir été en relations, même d'amitié simple, avec Arton ou Jacques de Reinach, et, naturellement, le tirage de *La Libre Parole* atteignit, grâce à ce scandale, des chiffres inespérés. Vers février, il s'élevait à 200.000 exemplaires et, plus tard, il dépassa ce chiffre. A Sainte-Pélagie, le Maître exultait. C'était pour lui le triomphe, et nous partagions aussi cette joie, il faut bien l'avouer, car tous, autant les uns que les autres, nous étions fort peu rétribués, et nous tirions bon espoir de cette hausse formidable du journal. Quant à moi, j'avais encore toutes fraîches dans les oreilles, malgré les mois écoulés, ces paroles de Drumont lors de mon arrivée :

« — Les vaincus d'aujourd'hui seront les vainqueurs de demain ; je réponds de votre avenir, allez ! mon ami, allez ! »

Plus que jamais Morès multipliait ses visites à la rédaction, accompagné de Jules Guérin, un grand et bel homme, taillé en hercule, souriant et sympathique, autant que Coesti l'était peu.

Morès posait son chapeau sur la table, y déposait également une lourde canne, dont il avait lancé la mode chez les antisémites et

dont la boule pesait trois kilos, puis, ceci fait, il se mettait à écrire un entrefilet farouche d'une trentaine de lignes au plus, le signait : *Morès et ses amis*, et, suivi de Guérin, en coup de vent repartait.

Un soir, nous vîmes arriver Morès dans un état de surexcitation que nous ne lui connaissions pas encore. En plus de Jules Guérin et de Coesti, l'ouvrier charpentier Vallée l'accompagnait.

Quand la porte du secrétariat fut close, de peur de l'indiscrétion des garçons de bureau, Morès nous entretint d'un plan qu'il avait formé avec ses amis. *Celui d'enlever M. Alphonse de Rothschild, en pleine rue de Paris, et de le faire ensuite prisonnier.* C'était Vallée qui avait eu cette idée et, tout de suite, Vallée nous expliqua *la manière*, en bonimentant selon son habitude :

— Voilà de quoi il retourne, les *copains*. On sait à quelle heure le baron sort le soir, et où il va exactement. Alors, c'est pas plus difficile que d'attraper une poule la nuit. Avec cinq ou six *copains* on se trouve sur sa route, dans une rue déserte. Voilà un de nous qui se f... par terre, devant le cheval, comme par accident.

Juste au même moment, les autres *copains* se jettent à la tête du *canard*, comme pour éviter un malheur, mais sans gueuler par exemple, pour ne pas donner l'éveil. Le baron sort alors de sa boîte pour voir ce que c'est, et, alors, tandis que deux d'entre nous immobilisent le ou les larbins, on cueille délicatement le bonhomme, on le colle dans une voiture à nous qui attend. Dans la voiture il y a deux amis solides et masqués qui le reçoivent en douceur, et, pendant qu'on maintient encore quelques minutes le *canard* du baron, fouette cocher ! Rothschild est déjà loin ; et voilà !

Nous écoutions bouche bée. Morès souriait en effilant ses fines moustaches et cela lui paraissait être la chose la plus naturelle et surtout la plus praticable du monde. Jules Guérin faisait tâter ses biceps qu'il avait énormes, par Coesti, lequel Coesti ricanait.

Boisandré dit :

— Et après ?

Visiblement, en homme sage, Boisandré avait de la méfiance.

Morès croisa négligemment les jambes :

— Oh ! après, mon Dieu, c'est bien simple. On ferait *restituer* M. de Rothschild au profit des ouvriers et des pauvres et en cinq secs !

C'était simple, en effet. On enfermerait M. de Rothschild, dans un endroit sûr, aux environs de Paris. On lui donnerait une chambre convenable avec un bon lit et on l'y laisserait seul sans lui dire un mot. Au bout de vingt-quatre heures au plus, le baron aurait faim et soif et frapperait pour demander à manger. Alors, un homme masqué entrerait dans sa chambre et lui dirait : « A vos ordres, Monsieur ; seulement voilà nos prix : Un morceau de pain ? Entendu, c'est *vingt mille francs*. Une côtelette, peut-être ? Vous l'aurez, c'est *cinquante mille*. Une bouteille de Pomard ? Ne vous gênez pas, vous en aurez d'exquis, c'est *cent mille* ! Si vous désirez ensuite du fromage, un dessert, le café et les liqueurs, ça ne vous coûtera en bloc que *dix mille francs*. » On le garderait ainsi jusqu'à concurrence de *dix millions*, payables à vue rue Laffitte, sur sa signature, et *en espèces*. Quarante-huit heures après, le baron serait reconduit poliment, les yeux bandés, dans un terrain vague des environs de Paris. En cas d'arrestation du porteur du « bon à toucher », c'est-à-dire passé un délai de vingt-quatre heures, c'était la mort sans phrase, pour M. de Rothschild. Cinq balles bien placées, ni plus ni moins. Au cas contraire, les dix millions

seraient distribués anonymement aux pauvres de Paris, les plus méritants; et voilà !

Nous regardions Morès avec stupeur. En vérité, il ne plaisantait pas, et, l'œil goguenard, Vallée — qui, en attendant sans doute sa part des dix millions, puisait à même dans les paquets de tabac de nous tous — paraissait déjà considérer la chose comme aux trois quarts faite.

Comme beaucoup d'autres projets du même genre, celui-là ne fut pas mis à exécution. Mais, pendant des mois, Vallée en eut un réel chagrin. Assurément Morès vivait dans un perpétuel roman du moyen âge.

En attendant, Drumont continuait à purger ses trois mois de prison. Aussi convaincu que Morès, je le crois, mais infiniment plus pratique, il s'était arrangé, à Sainte-Pélagie, une existence très supportable, étant donnés ses goûts de penseur et ses habitudes de tranquillité vraiment extraordinaires, chez un homme dont les écrits, depuis des années, faisaient se ruer des hommes sur des hommes, l'injure à la bouche et les poings serrés. Dans un de ses derniers livres intitulé : *De l'or, de la boue et du sang*, le directeur de *La Libre Parole* a noté ses impressions d'alors :



Mon habitation — écrivit-il — n'a rien de positivement élégant. C'est le *Grand Tombeau*, une chambre de structure singulière, qui ne reçoit la lumière que par des carreaux longitudinaux, placés à hauteur du plafond un peu comme les hublots de navire. Il faut monter sur une table pour apercevoir quelques toits. Rien n'est curieux comme de voir des morceaux de ciel bleuse découpant ainsi en petits carrés longs... C'est le Tombeau de Mausole lui-même, mais un tombeau avec un poêle, des cigares et tout ce qu'il faut pour écrire.

L'ennuyeux pour Drumont, ce qui lui portait le plus sur les nerfs durant sa captivité, fut le manque de cabinets d'aisances. Dans le livre cité plus haut, nous retrouvons cette pensée qui le consolait de cette privation radicale de *buen-retiro* : *Dans quelques années, c'est peut-être Rothschild qui fera, comme moi, dans un seau !*

Ainsi que tant d'espoirs, celui-là n'est point devenu une réalité. M. Alphonse de Rothschild est mort, sans avoir eu besoin du seau de son ennemi Drumont.

« Je jouis d'avance — écrivait encore Drumont — du châtimement qui va atteindre tous ces hommes, Monsieur Floquet, etc... *Et ce vieux c..... de Freycinet*, membre de l'Académie française. »

Le directeur de *La Libre Parole* écrivait cela à la date du 3 novembre 1892.

En 1909, seize ans après, on inaugurerait à Paris, en grande pompe, un monument à la mémoire de Floquet, et, à cette même date, M. Édouard Drumont, candidat à l'Académie française, faisait une visite à M. de Freycinet... pour lui demander sa voix.

C'est le Temps qui veut ça. *Tempus edax*, le Temps qui use tout... Il faut sourire doucement; rien de plus.

Chaque jour, l'un de nous — mais c'était le plus souvent de Boisandré — allait chercher à Sainte-Pélagie l'article que, durant toute sa captivité, Drumont signa *Silvio Pellico*, encore, tout de même, que Sainte-Pélagie n'avait qu'un très lointain rapport avec les horribles Plombs de Venise et qu'il n'y était point torturé.

*Avez-vous entendu ? Il revient de la torture et il a les membres brisés... Il n'a eu que les pieds chauffés, comme Carmagnola.*

A Sainte-Pélagie, Drumont se chauffait lui-même les pieds, à un excellent feu de bois.

Je retrouve un article ému de Boisandré, écrit au sortir d'une de ses visites au prisonnier.

« En retournant au journal, par la nuit

trouée de mille points lumineux, je réfléchis et je rêve... Où en serons-nous dans dix ans, dans vingt ans?... Dans vingt ans, ceux d'entre nous qui survivront auront de beaux souvenirs, de belles choses à raconter... » disait Boisandré.

Oui, mon cher Boisandré... et aussi un brin de mélancolie.

Le premier février, Drumont sortit de Sainte-Pélagie.

A part nous, quelques amis personnels et les typographes du journal, il n'y avait personne devant la prison. Paris n'était pas encore conquis à l'Antisémitisme. En revanche la captivité du Maître avait fait monter encore le tirage en province; chaque jour le nombre des abonnements grossissait, et cela le consolait un peu.

Toutefois, elle nous joua un tour, la province. Sur la foi d'un correspondant, Drumont fit passer, un matin, un entrefilet sur un rabbin de Vesoul qui avait, paraît-il, refusé de recevoir des soldats du 5<sup>e</sup> chasseurs de passage dans cette ville. L'information était fausse, et *La Libre Parole* fut condamnée à quatre cents francs de dommages-intérêts, cent francs

d'amende et diverses insertions dans les journaux locaux. Quinze jours plus tard, toujours sur la foi d'un correspondant, *La Libre Parole* était à nouveau poursuivie pour un article de Morès, accusant deux bouchers israélites d'avoir fourni, aux troupes de Saint-Mihiel, des viandes avariées. La nouvelle était encore fausse, et Morès et notre gérant Millot furent condamnés chacun à cent francs d'amende, à mille francs de dommages-intérêts et quatre insertions. M. Saint-Auban plaida les deux procès.

En la circonstance, ce fut Mourlon qui paya un peu les pots cassés.

Un grand garçon à tournure de sous-officier, avec de gros yeux effarés, ce Mourlon, qui était le fils du fameux jurisconsulte Frédéric Mourlon. Les travaux de son père ne lui avaient sans doute point donné des rentes, puisqu'il avait été obligé de devenir le secrétaire particulier du directeur de *La Libre Parole*.

Or, en sa qualité de secrétaire particulier, Mourlon était chargé de lire à fond toutes les correspondances de province que Drumont lui passait, après les avoir parcourues rapidement. Cette besogne faite, Mourlon devait signaler à M. Drumont les informations qui

pouvaient lui sembler exagérées ou suspectes. Par malheur, Mourlon avait donné l'histoire de Saint-Mihiel à Morès, sans y attacher grande importance, et Morès, naturellement, sans plus tarder, en avait fait l'article violent que l'on sait.

Quelle scène, Dieu bon ! le soir où une dépêche nous apprit la condamnation de Morès.

Je vois encore Drumont arrivant dans le secrétariat :

— Ah ! ce Mourlon ! ce Mourlon ! il empoisonne ma vie !

Il fixa le coupable qui arrondissait le dos sous l'orage :

— Comment, mon ami, vous lisez une lettre pareille, une lettre que j'ai eu la confiance imbécile de vous communiquer, et, au lieu de me la signaler, de m'en montrer le danger, que faites-vous ? Vous la donnez tout tranquillement à Morès, à Morès ! à celui qui vit dans l'imprudence, comme l'oiseau dans l'air, et qui ferait chaque jour condamner le journal à des milliers de francs de dommages-intérêts, si j'avais la folie de lui en laisser, une seule minute, la direction !

Ses longs cheveux voltigeaient comme des sabres autour de sa tête.

Il continua, tenant Mourlon sous son regard, comme l'aigle fascinant le tendre agnelet :

— Non, mon ami, non, ça ne peut pas durer. Ne mentez pas; vous n'avez point lu cette lettre, parce que votre paresse incurable vous l'interdisait, comme elle vous interdit d'en lire aucune; vous n'en lisez pas une, vous n'en lirez jamais ! jamais ! jamais !

Il lui prit la main, eut l'air d'en examiner le creux avec une vive attention, et, finalement, s'écria :

— Je m'en doutais ! Vous avez une main de *turpide*; vous êtes *turpide de paresse* !

Chaque semaine, Mourlon *écopait* ainsi, à propos de tout.

En mai, Drumont se présenta à la députation à Amiens, contre M. Fiquet, candidat radical-socialiste, mais il n'obtint qu'une infime minorité. Il nous revint un peu aigri. C'était la première fois qu'il tâtait du suffrage universel.

Par cet échec, on voit que si, à cette époque, l'Antisémitisme avait été adopté en province, comme une arme de combat excellente, par les groupements conservateurs, royalistes, bonapartistes et cléricaux, il n'avait point entamé encore les couches populaires, la masse électorale.

Le premier des rédacteurs ordinaires de *La Libre Parole* qui eut un duel, fut Papillaud. Le 7 août, Papillaud se rencontra avec M. Paschal Grousset, qui avait pris à partie Mgr Cazet, évêque de Madagascar... Les deux adversaires se battirent à l'épée, et se touchèrent l'un et l'autre légèrement à la poitrine.

Le 29 août, ce fut le tour de Boisandré, dans un duel au pistolet, avec M. Laffon, à propos d'un article sur le Krach des Cuivres. Par un hasard providentiel, Boisandré, touché au ventre, en fut quitte pour une éraflure douloureuse, la balle de M. Laffon n'ayant fait que fouetter l'abdomen.

Le 29, le même jour, Drumont s'alignait à l'épée avec M. Camille Dreyfus (1), directeur de *La Nation*, pour un article injurieux publié par ce dernier contre Drumont. Au premier engagement, Drumont toucha deux fois son adversaire, au-dessous du sein droit et à l'aisselle (2).

En les voyant tous revenir je me disais : « Quand sera-ce donc mon tour ? »

J'avais pourtant fait mes débuts à Nantes. Oui, mais ce n'était pas à Paris.

(1) Le même qui s'était déjà battu avec Morès.

(2) Le 30 octobre, Gaston Méry eut également un duel à l'épée avec M. Émile Laffon alors gouverneur de la Nouvelle-Calédonie. Méry fut blessé au bras.

Ah ! jeunesse !

La première manifestation antisémite un peu sérieuse en province, nous la dûmes à F.-I. Mouthon qui, plus tard, devait entrer au *Matin*. Mouthon était un antisémite des débuts. Il dirigeait à Lyon un petit journal catholique fort agressif pour les Israélites (1). C'était un grand jeune homme frisé, blond et solide, avec des yeux doux et ironiques ; il parlait doucement, d'une voix sacerdotale, et écrivait admirablement.

Mouthon mit un peu de baume sur le cœur ulcéré de Drumont, par l'échec d'Amiens, en organisant à Lyon un banquet en son honneur. Quelques années plus tard, lors de la disparition de *La France libre*, le directeur de *La Libre Parole* devait se brouiller avec lui, et je crois bien que ce fut un peu cette brouille qui décida Mouthon à écrire au *Matin*, et à renoncer à l'Antisémitisme.

En août, Mourlon, le secrétaire particulier de Drumont ayant démissionné, Drumont me proposa de le remplacer (2). Je ne pouvais refuser,

(1) *La France libre*.

(2) Mourlon, poussé par la misère, s'est suicidé en 1909.



on le comprendra. J'acceptai, mais un peu à contre-cœur, car je préférais de beaucoup faire du journalisme que sa correspondance. Drumont m'affirma que je pourrais continuer à donner des articles.

A cette époque, le directeur de *La Libre Parole* habitait encore cette petite maison du 157 de la rue de l'Université, tant de fois décrite; une maison, d'apparence bourgeoise. La porte cochère s'ouvrait sur une allée d'arbres malingres. A droite, cinq pavillons ornementés de briquetage rouge, avec de minuscules jardinets enclos de grilles à hauteur d'homme. Le pavillon du fond était celui de l'auteur de *La France juive*.

Je devais chaque matin, à neuf heures, prendre à *La Libre Parole* le courrier de Drumont et le lui apporter rue de l'Université. Je me revois, comme si c'était d'hier, le premier jour de ma prise d'emploi.

Derrière la petite grille, dans l'étroit jardinet, Drumont, plastronné, casqué et une épée mouche-tée à la main, fonçait avec fureur contre un adversaire, mince et petit, plastronné et casqué comme lui, mais qui se bornait simplement à parer les coups, et à les annoncer d'une voix faible :

— Touché ! tou, tou, tou, touché !

A mon arrivée, Drumont me serra la main, prit les journaux et les lettres que je lui apportais, et disparut dans une cage d'escalier plutôt sombre, en me laissant seul dans le vestibule avec son adversaire, qui, décoiffé du masque, m'apparut sous les traits d'un être émacié, en sueur et essoufflé.

Cet anémique me regarda en souriant, et me dit :

— Co, co, comment allez...

Il n'acheva pas. Une voix de femme lui coupa rudement la parole :

— Ildefonse, descendez vivement chercher du bois à la cave ; je n'ai plus de bois ; c'est une dérision !

Sans enlever son plastron, Ildefonse disparut soudain, et je me trouvais nez à nez avec une dame d'âge canonique, qui m'apprit fort aimablement qu'elle était Mme Alliaud, la gouvernante de M. Drumont. Elle me prit à témoin, sur l'heure, de l'insouciance inconcevable du dénommé Ildefonse :

— Un maître d'armes de quatre sous, monsieur, renvoyé pour sa paresse de partout, et que M. Drumont, par pure bonté d'âme, emploie deux heures chaque jour, pour tirer

avec lui; les trois quarts du temps, monsieur ne l'occupe même pas une heure, et il reste là, les bras croisés, alors qu'il y a toujours quelque chose à remonter de la cave !

J'allais affirmer à Mme Alliaud que le sieur Ildefonse était, à n'en point douter, un *turpide de paresse*; mais la voix de M. Drumont, m'invitant à le rejoindre, m'évita ce jugement sans indulgence; et je gravis à mon tour l'escalier.

Dès lors, chaque matin, je revins rue de l'Université, où, jusqu'à onze heures, au premier, dans une salle à manger contiguë à une pièce encombrée de livres, qui servait de bureau à Drumont, j'annotais des lettres et les ordres à transmettre à la rédaction.

J'ai occupé ces fonctions pendant six mois environ.

Ce n'est point qu'au fond M. Édouard Drumont fût désagréable, de parti pris, pour ses collaborateurs, je mentirais; seulement il était, à cette époque, terriblement nerveux et par conséquent irritable au possible. La moindre défaillance d'un de nous le jetait dans des colères épouvantables, qui le rendaient parfaitement injuste. Il en convenait lui-même à certains moments (1).

(1) Ainsi, parlant de nos visites lorsqu'il était à Sainte-

Quand par hasard, je m'attardais plus d'un quart d'heure à retrouver dans sa grande bibliothèque sombre, du rez-de-chaussée, une dizaine d'ouvrages dont parfois il ne se rappelait que vaguement le titre, il apparaissait aussitôt avec un visage décomposé :

— Mon cher ami, s'écriait-il invariablement, je vous aime beaucoup, mais il faudra nous séparer. Je préfère être mon propre secrétaire, ça me fera au moins une économie de cent cinquante francs par mois !

Il repartait en pestant, les cheveux en tourbillon :

— C'est curieux, je n'ai jamais pu trouver un bon secrétaire, jamais ! jamais ! jamais ! Mais qu'ai-je bien pu faire au bon Dieu ?

Dans cette bibliothèque presque en sous-sol, il y avait là, assurément, plus de vingt mille livres non catalogués, que mon prédécesseur Mourlon, le turpide Mourlon, avait empilés, pour la plupart, les uns par-dessus les autres, comme des briques. C'était dans ces murs croulants qu'il fallait chercher, et surtout

Pélagie, il écrivit dans un de ses livres : « J'ai vu à la tristesse des visages, que ceux qui étaient autour de moi m'aimaient véritablement, qu'ils me pardonnaient mes nervosités passagères, mes injustices peut-être... »  
(*De l'or, de la boue et du sang*, page 37.)

trouver ! Un éternel relent de poires, de pommes ou de gibier, flottait dans l'air, car, en raison de la fraîcheur constante qui régnait dans l'endroit, la gouvernante en faisait son garde-manger-réserve. Au moment de l'ouverture de la chasse, j'y trouvais un matin six lapereaux et une douzaine de perdrix, que des curés de Seine-et-Oise avaient envoyés au Maître !

Pendant des semaines, le gibier afflua de tous les points des départements voisins et rendit impossible mon travail déjà pénible ; chaque jour, en entrant, je me trouvais face à face avec des cadavres d'animaux qui ne sentaient pas toujours très bon.

Ses journaux lus, sa correspondance dépouillée, Drumont, régulièrement, s'en allait faire un tour au Champ de Mars, revenait déjeuner à onze heures, et se mettait à écrire son article quotidien à une heure, sauf le samedi. L'article de tête, ce jour-là, était réservé à Saint-Auban qui le signait, je l'ai dit plus haut : *Coelio*.

A six heures du soir, Drumont arrivait au journal, son article en poche. Il y restait jusqu'à sept heures et demie, et rentrait rue de l'Université. A minuit, il nous téléphonait de chez lui pour s'enquérir des derniers faits politiques ou autres de la soirée.

Cet appel téléphonique quotidien avait d'ailleurs presque toujours pour résultat de mettre Drumont hors de lui. Quand, par hasard, la communication était défectueuse, ou qu'on le *coupait*, il râlait positivement, à la reprise du courant, en accusant M. Puibaraud, de la Sûreté générale, de passer toutes ses nuits à le faire espionner par téléphone :

— Ah ! ce Puibaraud, il empoisonne ma vie ; quel coquin !

Boisandré, qui le plus souvent était à l'appareil, n'hésitait pas alors un instant à affirmer que, non seulement M. Puibaraud était un coquin, mais encore une « sombre brute ». Cela calmait le Maître, et la conversation se terminait toujours par cette question :

— Avez-vous bien relu mon article, Boisandré ?

Ce qui amenait non moins invariablement cette réponse, même si Boisandré n'avait pas eu le temps de relire l'article :

— Parfaitement, monsieur Drumont, parfaitement, il est admirable.

Parfois Boisandré se retournait vers nous, et, à voix basse, soufflait :

— De qui parle-t-il, aujourd'hui ?

Renseigné en hâte, il criait alors sur la plaque :

— La fin surtout, vous savez... quand vous empoignez cette fripouille de X... Ah ! là là ! c'est tout bonnement foudroyant !

C'était une des petites faiblesses de Drumont, d'entendre chaque soir ses rédacteurs lui affirmer sa maîtrise, d'ailleurs indéniable.

Qui en est exempt ?

Un événement, à cette époque, nous fit à tous un réel chagrin. Si deux hommes nous semblaient liés par une indissoluble amitié, c'étaient bien Drumont et Morès. L'un complétait l'autre. L'homme d'action doublait le penseur, le semeur d'idées. Drumont brouillé à mort avec Morès ! Le mois d'août nous réservait cette chose incroyable et navrante à nos yeux de véritables antisémites convaincus, que nous étions tous alors.

Cette brouille eut lieu à propos d'une plaidoirie de M. Georges Clemenceau, dans le procès Ducret-Norton. En plein tribunal, M. Clemenceau accusa Morès d'avoir emprunté de l'argent à un israélite, M. Cornélius Herz. Le lendemain de cette accusation, Morès répondait ceci pour sa défense dans *Le Figaro* (1). Voici cette réponse :

(1) *Le Figaro*, 7 août 1893.

Au printemps de 1891 je fus obligé de payer, dans un court délai, une somme de 20.000 francs; je m'adressai à quelques amis; j'étais un vaincu, je trouvai partout porte close. Finalement je me rendis chez M. Andrieux avec lequel j'étais en bons termes et je je lui fis part de ma situation. Il me répondit : « Je vais m'en occuper, revenez demain. » Le lendemain il me dit : « Un seul homme à Paris vous prêterait cet argent, c'est *Cornélius Herz*; mais, par exemple, *il veut que Drumont lui en fasse la demande.* »

Je me rendis chez ce dernier que je n'avais pas vu depuis longtemps. Drumont savait les sacrifices que j'avais fait pour sa cause; *il se déclara ne pas pouvoir m'aider, mais accepta de rendre visite à Cornélius Herz.*

Une première entrevue eut lieu, avenue Henri-Martin. MM. Herz, Drumont, Andrieux et moi y assistions. La conversation entre Drumont et Herz dura plus d'une heure. *Je n'ai jamais senti pareillement la puissance effroyable de l'argent.*

Finalement, Cornélius Herz avait prêté à Morès les 20.000 francs.

Quand Drumont lut cette déclaration de Morès dans *Le Figaro*, il entra dans une colère indescriptible. Du secrétariat nous l'entendions vociférer, et, quand il entra à la rédaction, il était livide. Le lendemain, il fit paraître dans *La Libre Parole*, sous ce titre : *L'Autel de l'Amitié*, un chef-d'œuvre de violence raisonnée, et de sous-



entendus perfides. Sur l'Autel de l'Amitié, c'était lui, Édouard Drumont, offert en holocauste et immolé par Morès. En deux cent cinquante lignes, Morès, exécuté comme faux ami et déloyal gentilhomme, se voyait traité de « joueur » par-dessus le marché. Bref, l'article, que je ne veux pas citer *in extenso*, par respect pour la mémoire de celui qui fut plus tard l'héroïque mort d'Él-Outia, se terminait par cette phrase : *Il n'y a qu'un homme qui n'a jamais voulu livrer le nom de personne, c'est Arton ou le dernier des amis.*

Pourquoi, à la suite de cet article, ces deux hommes qui avaient tant de fois affronté la mort en duel, ne se rencontrèrent-ils pas l'épée au poing ? C'est un secret que Drumont ne confiera sans doute jamais, et que Morès emporta peut-être dans la tombe.

Toujours est-il que Morès ne parut plus au journal. Quelques mois après, il partait pour l'Afrique, d'où il ne devait revenir qu'à l'état de cadavre. Entre temps, s'était-il réconcilié avec son ancien frère d'armes, je ne le sais ! Quoi qu'il en soit, cela faisait le troisième grand ami qui nous quittait depuis la fondation de *La Libre Parole* ; au bout d'un an à peine...

En décembre, pour finir l'année, éclata la

bombe du Palais-Bourbon; l'Anarchie grondait un peu partout. Pour la cause antisémitique, cela complétait *heureusement* les scandales du Panama, et nous vivions au journal dans une trépidation continuelle. Ce fut à cette époque que Séverine entra comme collaboratrice chez nous. Elle y apportait une réputation d'écrivain célèbre, qui ne pouvait que profiter à *La Libre Parole*, en lui amenant la clientèle populaire. Elle nous amena un jour, la petite Sidonie, la fille de Vaillant, l'anarchiste qui avait lancé la bombe du Palais-Bourbon.

Quels articles véhéments cette bombe et cette malheureuse fillette fournirent à Édouard Drumont durant deux mois !

Tout le monde politique en prit pour son grade, ministres, députés, sénateurs, journalistes, gouvernementaux. A citer, surtout cet article, plaidoyer ironique en faveur de Vaillant :

Il s'est trouvé encore un scélérat de plus — écrivait Drumont, le 10 décembre — qui n'a rien compris aux enseignements que la Société nouvelle lui avait prodigués. On lui avait enseigné qu'il n'y a pas de Dieu, qu'il n'y a rien au delà de cette vie éphémère de la terre, que l'homme est comme un chien, un assemblage de matières chimiques qui se désagrègent à un moment donné...

Toutes ces notions un peu bizarres se sont embrouillées dans la cervelle de cet être rudimentaire. Un choc s'est fait dans le chaos de cette tête et, hier, il jetait une bombe du haut d'une tribune.

Même M. l'abbé Lemire, qui fut, je crois, un peu contusionné par un éclat de la bombe, eut sa petite part d'ironie :

Il ne nous déplait pas, quant à nous — écrivait encore Drumont — que ce soit l'abbé Lemire qui ait été le premier frappé. C'eût été une belle mort, pour l'humble prêtre. Une telle mort n'aurait peut-être pas été inutile. Tombée au banc d'un apôtre, cette bombe frappait une de ces victimes noblement expiatoires, dont le sang généreux et pur apaise parfois la colère de Dieu.

Le soir même de l'entrée de Séverine à *La Libre Parole*, Gaston Méry qui s'occupait toujours de spiritisme, et même de graphologie, examina devant nous l'écriture de son premier article. Il y trouva ceci : *Majuscules tracées lentement et larges — imagination merveilleuse, délicatesse d'idées, goûts artistiques poussés à une intensité suraiguë, simplicité, culte du souvenir, générosité sans bornes.* Dans les virgules et le point final, il lut ceci : *Franchise naturelle, naïveté même, impénétrabilité et mysticisme; audace et sensibilité...*

Je ne sais s'il montra ce portrait graphologique à Séverine. Si cela est, Séverine dut rire un bon coup, ce jour-là.

Comme nous étions en fin décembre, notre nouvelle collaboratrice considéra sans doute ce portrait graphologique comme un cadeau de premier de l'an anticipé.

## CHAPITRE IV

1894

La petite Sidonie. — Exécution de Vaillant. — Vos, le peintre de ruines. — Toujours l'Anarchie. — « Un Rothschild évidemment ! » — Une pièce politique de Barrès au Théâtre-Antoine. — « Ce garçon respectait les personnes d'âge et du sexe ». — Une idée de gouvernante. — Le portrait Drumont-Viau. — Je pose comme un ange. — Le plébiscite de *La Libre Parole*. — L'assassinat de Carnot. — Élection de Casimir-Perier. — Bruits inquiétants. — Vers la frontière. — Drumont à Bruxelles. — Un exploit de M<sup>e</sup> Saint-Éloi. — En Cour d'assises. — Arrestation du capitaine Dreyfus. — Un vieux soldat qui s'attendrit devant un petit ballon rouge d'enfant.

Le 5 janvier 1894, la Cour d'assises de la Seine prononça contre l'anarchiste Vaillant la peine de mort, et on arrêtait préventivement, un peu partout, des anarchistes.

Une pauvre martyre, c'était assurément la fille du condamné, la petite Sidonie. Après la condamnation de son père, on l'exhiba partout et Méry la conduisit chez les abonnés parisiens qui désiraient la voir. Les uns lui donnaient dix francs, cent sous, et Drumont, des boîtes de dragées. Pendant une semaine, *La Libre Parole* connut des tirages extraordinaires, grâce au malheur qui frappait cette innocente. C'était une fillette d'une dizaine d'années, insignifiante et chétive (1), qui répondait d'une voix mal assurée : « Oui, monsieur, oui, madame » à toutes les questions, sans, en vérité, bien comprendre pourquoi tout ce monde s'agitait ainsi à son sujet.

A l'occasion du premier de l'an, Drumont reçut, cette année-là, un nombre considérable de jolis cadeaux. Les curés de campagne se signalèrent surtout par des envois de vins fins, qui remplirent les caves de la rue de l'Université. Parmi ces cadeaux figurait un tableautin « nature morte », avec ce court billet : *Au glorieux Édouard Drumont, envoi d'un modeste peintre, qui reproduirait ses traits vénérés, avec joie et gratitude.* Quelques jours plus tard, le signataire de la « nature

(1) Elle fut par la suite adoptée par Sébastien Faure.

morte », qui signait : Vos, se présentait et obtenait du Maître la promesse de le peindre et de l'exposer au prochain Salon.

Cet artiste était un Hollandais assez connu. Il était devenu antisémite d'une assez curieuse façon. Après l'incendie qui dévora l'Opéra-Comique, il avait peint, sous trois aspects différents, les décombres carbonisés du monument, dans l'espoir que ses tableaux seraient sans doute achetés par l'État, en manière de souvenirs historiques. Ayant trouvé l'État réfractaire à ses désirs, Vos en accusait les Juifs. Je me souviens de cette boutade de Drumont, le jour où Vos obtint de lui la permission de le reproduire sur toile :

— Ce qui m'ennuie, mon cher Viau, c'est que ce bougre-là s'est fait une réputation de *peintre de ruines* fortement établie; vous comprenez qu'au fond, ce n'est pas drôle pour moi, s'il m'expose ensuite au Salon !

Il rentra dans son cabinet en soulevant les épaules, geste qui lui était familier, et en ajoutant :

— Mon Dieu ! mon Dieu ! on empoisonnera donc toujours ma vie ! Qu'est-ce que je lui ai fait encore, à celui-là ?

Les soirées, au journal, se ressentirent à ce

moment de la brouille de Morès. Sans vouloir prendre parti pour l'un ou pour l'autre des deux anciens amis, Jules Guérin et les bouchers de la Villette se firent plus rares. Cela dura quelques longs mois.

Nous ne voyions Séverine que bien rarement. Elle demeurait cependant dans l'immeuble même de *La Libre Parole*, mais elle faisait descendre son article par sa domestique, et c'était un de nos garçons de bureau qui lui apportait les épreuves à corriger.

Mais à chaque instant, nous voyions Méry grimper les trois étages, avec l'air important de quelqu'un, pour qui les célébrités n'ont point de secret. Par la suite, nous allâmes tous plus ou moins souvent chez Séverine, qui fut pour nous une camarade aussi serviable que charmante.

Après l'exécution de Vaillant, nous eûmes d'autres bombes; une qui éclata en tuant un agent au commissariat de la rue des Bons-Enfants, et qui avait été déposée primitivement au siège de la Société des Mines de Carmaux; puis, celle de l'église de la Madeleine, qui ne causa que la mort de celui qui l'avait apportée; et, enfin, celle de l'hôtel Terminus, qui valut la guillotine à ce pauvre détraqué d'Émile Henry.



Ces successifs attentats anarchistes eurent pour résultat, je dois le dire, de provoquer une légère évolution dans la ligne politique de *La Libre Parole*. Plusieurs abonnés s'étant plaints, non sans aigreur, de voir leur journal chanter presque chaque jour la glorification de l'Anarchie, par Drumont, ce dernier dut mettre, petit à petit, une sourdine raisonnable, pour ne point voir tomber de plusieurs mille le tirage du journal.

— La voilà bien la liberté de la Presse ! s'écriait-il en riant.

Dès lors, on parla moins de la petite Sidonie que, du reste, nous ne voyions plus que rarement.

Pendant quelques semaines ce fut le calme plat. Chaque matin, je travaillais chez le Maître, et le soir, pour ma satisfaction personnelle, je fabriquais des entrefilets humoristiques que Drumont voulait bien trouver amusants :

— Ce qu'il vous faudrait, mon bon Viau, pour vous lancer tout à fait, ce serait un bon duel, avec un Juif de marque, un Rothschild par exemple, me disait-il souvent.

Un Rothschild, évidemment !... En février en réponse à un article des *Archives israélites* où j'étais malmené un peu, j'avais bien envoyé

deux témoins au directeur de cette publication, M. Cahen, mais mes témoins s'étaient trouvés en présence d'un vieillard de soixante-huit ans...

Un Rothschild, parbleu ; mais je ne demandais que ça !

Le 26 février eut lieu au Théâtre-Antoine, à huis clos, une pièce politique de Barrès : *Une journée parlementaire*. Antoine, qui incarnait le principal rôle, celui d'un ministre, fut effroyable de réalisme. C'était le *Panama*, mis à la portée des masses, mais les masses n'en profitèrent guère que par le canal des journaux, car la salle fut accaparée par les amis de Drumont, de Barrès, de Rochefort et de Déroulède. Barrès fut très acclamé, mais la pièce parut faible à Drumont qui nous dit, le lendemain :

— C'était bien ; mais on aurait pu faire quelque chose de vraiment beau, du Shakspeare, avec ce sujet-là.

Vers cette date de février, Drumont perdit son maître d'armes bègue, enlevé par une pneumonie. Il le remplaça par un escrimeur réputé, M. Tixier, qui vint dès lors, tous les matins, lui donner une heure de leçon rue de l'Université. Mme Alliaud, la fidèle gouvernante, se consola difficilement de la mort de ce pauvre Ildefonse :

— Ah ! monsieur Viau, me répétait-elle souvent, ça c'est vrai qu'il était fainéant pour monter le bois de la cave, et vider les ordures, mais il respectait les personnes d'âge de mon sexe, et c'est rare aujourd'hui !

Au demeurant, le directeur de *La Libre Parole* avait trouvé, en cette excellente femme, la perle des gouvernantes, et lui-même lui rendit justice dans ses livres (1).

Lorsque le peintre hollandais Vos vint un beau matin avec ses boîtes pour commencer le portrait du Maître, ce fut une révolution dans la maison. Vos voulait « faire » un *Drumont méditatif*, et Drumont, un *Drumont en train d'écrire*, lequel prévalut. Mais Vos se rattrapa, en obtenant un *Drumont en costume d'intérieur*, alors que Drumont semblait tenté par un *Drumont en redingote*. Mme Alliaud fut de l'avis du peintre. Elle eut cette phrase sensée :

— En redingote, et en train d'écrire, Monsieur

(1) A propos de sa prison à Sainte-Pélagie, voici ce qu'il écrivit plus tard sur Mme Alliaud : « Pendant trois mois, sous les frimas et sous la neige elle traversera Paris et passera sous les yeux du guichetier, stupéfait, en apportant de quoi nourrir un corps d'armée. En aura-t-elle vu, la pauvre femme : des duels, des procès, des prisons. Et dire que lorsqu'elle est entrée chez moi, elle devait entrer chez un curé. » (*De l'or, de la boue et du sang*, pp. 37 et 38.)

n'y pense pas ; c'est comme qui dirait que je m'amuserais à faire ma pot-bouille avec ma robe de fêtes carillonnées !

A la sixième ou septième pose, Drumont n'y tint plus.

— Je poserai quand vous en serez aux mains, faites de mémoire le corps, déclara-t-il.

Cette fois Mme Alliaud eut une idée désastreuse pour moi :

— Des fois que monsieur Viau poserait pour le *busque* ?

Vos leva au ciel des yeux éplorés. Mais M. Drumont contemplait déjà sa gouvernante avec admiration :

— Ah ! biquette, ma ribiquette, vous me sauvez ! C'est ça, c'est très ça, ce bon Viau posera merveilleusement le reste pour moi, sauf pour les mains ; n'est-ce pas, mon bon Viau ?

Au bout de dix minutes de lutte inutile, Vos acceptait la mort dans l'âme. Le lendemain, j'endossais le veston fauve du Maître. Deux fois par semaine, pendant un mois, un porte-plume en main, je fus pour Vos un Drumont par intérim déplorable. Parfois Mme Alliaud entraît, avec des poires dans son tablier et, tout en les tâtant près la queue, pour juger de leur maturité, elle s'écriait :

— C'est parfait, parfait ! Monsieur Viau pose comme un ange !

Certainement, je devais avoir l'air d'un Monsieur qui s'habille au Temple. Drumont à cette époque était déjà très puissant, et j'étais plutôt maigre. En rentrant un peu la tête dans son immense veston fauve, je pouvais me donner des allures de tortue effrayée, prête à disparaître dans sa carapace. Je riais, mais Vos, le malheureux Vos, n'en avait nulle envie, je vous assure.

Le 28 février, le portrait fut achevé. C'était une ignominie. Il fut cependant exposé au Salon, presque en pleurant, par Vos, et il ne contribua pas, je crois, à établir à Drumont, d'une façon sérieuse, une réputation d'arbitre de toutes les élégances.

Dans quelle collection saugrenue figure aujourd'hui ce portrait mixte ? Drumont le sait peut-être ; moi je l'ignore.

Ce furent mes dernières journées de secrétariat particulier. On avait recommandé chaudement à Drumont un excellent garçon qui avait été bibliothécaire, je ne sais plus où. Ayant été souffrant pendant quelques jours à ce moment exact, Drumont, qui à la vérité ne pouvait se passer de secrétaire, lui donna mon

emploi, et je repris mes anciennes fonctions de rédacteur au journal. Mon successeur était d'ailleurs, bien mieux que moi, l'homme qui convenait à Drumont. Il s'appellait Lambs, et il est encore, je crois, secrétaire particulier du Maître, ce qui est tout à l'éloge de ses mérites et de sa patience.

En mai, *La Libre Parole* eut l'idée de tâter l'opinion publique à l'aide d'un plébiscite parmi ses lecteurs. Ce plébiscite devait fixer l'étiage des chefs de toutes les opinions et faire enfin sortir le nom de l'homme politique désiré des foules. Le 22 juin, le résultat fut celui-ci :

Général X . . . . .	62.254	voix
Victor Napoléon. . . . .	55.654	—
Comte de Paris . . . . .	11.494	—
Cavaignac . . . . .	5.244	—
Drumont . . . . .	2.694	—
Casimir-Perier . . . . .	2.427	—
Carnot . . . . .	1.002	—
Constans . . . . .	662	—
Dupuy . . . . .	577	—
Brisson . . . . .	558	—
Challemel-Lacour. . . . .	501	—

Cette année 1894, née au bruit des bombes anarchistes, était décidément prédestinée aux événements tragiques. En juin, le président

Carnot était assassiné, en pleine fête, à Lyon, par l'anarchiste italien Caserio.

Quelques jours après, le Congrès réuni à Versailles élisait, à la Présidence de la République, l'homme politique que justement Drumont abhorrait le plus, M. Casimir-Perier.

Je crois bien qu'à cette date Drumont, qui cependant, je ne saurais trop le répéter, risquait facilement sa peau, eut une minute de trouble, après tout fort excusable. Casimir-Perier au pouvoir, les nouvelles lois contre la presse que l'Anarchie avait fait voter, et des bruits vagues d'une imminente Haute Cour l'affolèrent à un tel point, qu'un soir, nous ne le vîmes pas arriver au journal, contrairement à son habitude. Ni Boisandré, ni Guérin, nul d'entre nous n'avait été prévenu. Peut-être M. Odelin et Séverine... mais je n'affirmerais rien à ce sujet. Au bout de trois jours seulement, nous eûmes de ses nouvelles, par un article de lui venant de Bruxelles, et qui parut le lendemain dans *La Libre Parole*. Voici en quels termes Drumont apprenait son départ subit de Paris, à ses lecteurs et à nous :

Je ne vous cache pas, écrivait-il, que l'histoire de ce malheureux Anglais qu'on a arrêté pour avoir

regardé le Ministère des Affaires étrangères m'a donné à réfléchir...

C'est un cas intéressant encore que celui de cet infortuné qu'on a envoyé au Dépôt pour s'être écrié, en regardant une photographie de Casimir-Perier :  
« Il a une binette qui ne me plaît pas ! »

Étant de ceux auxquels la binette de Casimir-Perier ne plaît qu'à moitié, je crois que j'ai sagement agi, en venant voir à Bruxelles la procession de sainte Gudule.

Pendant que j'irai visiter la Bruges de Rodenbach, ces dangereux imbéciles se calmeront peut-être un peu.

Au simple point de vue de sa sécurité personnelle, Drumont eut, en effet, assez raison, on va le voir, de passer la frontière, car le 25 septembre qui suivit, M<sup>e</sup> Saint-Éloi, huissier près le Tribunal de la Seine, déposait contre lui et notre gérant Millot un mandat de comparution, leur enjoignant d'avoir à se présenter, le 11 octobre, devant la Cour d'assises, pour y répondre du crime d'outrages envers des magistrats, commis dans un article de Drumont intitulé : *La Magistrature et l'Opinion*. Voici les principaux passages de l'article incriminé :

A propos du procès intenté à Henri Rochefort, un conseiller à la Cour, interviewé par *Le Figaro*, constatait l'autre jour, avec une sorte de mélanco-



lique sincérité, le mépris dans lequel était tombée la Magistrature.

Le conseiller ne disait pas « mépris », il prononçait « mésestime » ; mais la différence est peu sensible, et ce qui frappait dans ses paroles, c'était l'accent de tristesse vraie de cet homme.

Enfermé dans une salle d'audience, témoin impuissant et probablement collaborateur à l'occasion, par passivité et amour de la paix, de toutes les infamies qui se commettent au Palais, ce juge avait eu, tout à coup, la perception du dégoût que ces infamies inspiraient à tous... Il avait pris le contact de la foule aux obsèques de Mac-Mahon, puis aux obsèques de Carnot, et il avait été frappé du mouvement de répulsion qu'avait provoqué la vue des magistrats en robe qui figuraient dans le cortège. Il avait compris qu'il s'en était fallu de peu que les huées n'éclatassent devant ces êtres déshonorés qui prostituaient la plus haute des fonctions humaines après celle du prêtre.

Notre gérant Millot fut acquitté, mais Drumont fut condamné à trois mois de prison, par contumace... prison qu'il ne fit jamais d'ailleurs, en raison de l'amnistie votée plus tard, au moment de l'élection de Félix Faure à la Présidence de la République

Pendant six mois, Drumont resta à Bruxelles exilé volontaire. Il s'était installé au 45 de la rue de Spa, et voici un extrait de la description

que donnait, de son « home » nouveau, un journal de Belgique, *Le National bruxellois* du 1<sup>er</sup> septembre 1904 :

Au premier palier se trouve un enrochement ayant pour fond une glace, et dans lequel coule discrètement l'eau d'une fontaine. L'escalier conduisant aux étages est couvert d'un tapis à bordure rouge ; les murs sont peints en blanc. Nous pénétrons au premier étage dans le cabinet de travail de l'illustre écrivain, donnant sur un coquet jardinet rempli de fleurs et garni de lierre.

Le soleil, l'air et la lumière y pénètrent à flots par une fenêtre vénitienne et apportent les vivifiantes senteurs des squares environnants. C'est ici que Drumont travaillera. La pièce est toute simple et modeste ; devant la fenêtre, un bureau ministre ; à gauche, une bibliothèque, quelques fauteuils et quelques chaises ; aux murs, des tableaux. C'est tout.

M. Drumont y a fait placer le téléphone et un appareil renforcé à double fil permettra au directeur de *La Libre Parole* de diriger de Bruxelles son journal avec lequel il sera en communication constante.

De plain-pied se trouve le grand salon de réception, trois fenêtres et balcon donnent rue de Spa. L'ameublement est grenat ; un grand lustre et quelques objets d'art et tableaux, dont un Van der Meulen, ornent les murs. Cette pièce a un aspect sévère et imposant. C'est ici que Drumont recevra ses fidèles.

Au second étage, des chambres à coucher, une salle de bain ; plus haut le grenier et les mansardes. Les cuisines sont dans le souterrain. M. Drumont, qui aime les fleurs et la verdure, nous fait faire le tour de son petit jardin dans lequel il se sent heureux. Contre la maison, un espace carrelé qui servira aux quotidiennes séances d'escrime que prendra l'écrivain avec M. Dupont, le professeur bruxellois.

Cette petite maison, qui est celle du sage, simple et modeste, convient à la vie casanière, et toute de travail, de l'éminent directeur de *La Libre Parole*.

Deux mois plus tard éclata l'affaire Dreyfus, qui devait à jamais lever de mettre le désarroi dans tous les esprits et faire se ruer les uns sur les autres des milliers de bons Français, pendant de longs mois.

Aujourd'hui mon rôle d'anecdotier, sans rien de plus, me fait un devoir de ne porter aucun jugement sur cette affaire. Mais il me sera permis tout de même d'émettre cette affirmation — que M. de La Palisse contresignerait des deux mains, s'il était encore sur terre — à savoir que, servant merveilleusement les partis réactionnaires, cette affaire fut exploitée fort habilement par eux, contre le Gouvernement.

Je me souviens de ce soir de novembre, où nous apprîmes au journal l'arrestation du capi-

tainé Dreyfus. Drumont en connaissait déjà les détails à Bruxelles et, naturellement, toute la rédaction avait couru aux nouvelles. Les uns dans les ministères, les autres à l'École militaire.

Depuis plusieurs mois, nous avions pour collaborateur un ancien officier, le commandant Biot — il signait le commandant Z — qui avait été sous-lieutenant à Saint-Privat aux côtés de Canrobert. Ce fut lui qui avait été chargé d'aller aux renseignements au domicile particulier du capitaine Dreyfus, avenue de l'Alma. Vers huit heures, le commandant Biot nous en revint le visage ravagé :

— C'est vrai, dit-il, Dreyfus est arrêté !

Mais il n'en savait pas davantage.

Chez le capitaine, notre collaborateur avait trouvé la maison sans maîtres, des malles partout, et des domestiques affolés qui n'avaient rien pu lui apprendre, naturellement. Par contre, dans une pièce, un ballonnet d'enfant, un simple ballon rouge, l'avait émotionné au possible. Ce jouet puéril avait aussitôt évoqué, dans le cerveau de ce vieux soldat, l'image des bébés du capitaine Dreyfus ; des pauvres petits innocents qui porteraient plus tard tout le poids de la faute — si faute il y avait — du père.

J'ai souvent blagué, jadis, le brave commandant Biot — oh ! pas méchamment, car je l'aimais beaucoup — mais le souvenir de cet excellent homme, pleurant presque, en ce soir sinistre, sur le sort réservé aux enfants du capitaine Dreyfus, alors que son cœur de patriote sincère bondissait d'indignation, ne sortira jamais de ma mémoire.

Je note, en passant, mon premier duel à *La Libre Parole*. Une rencontre au pistolet, avec M. Maurice Schowb, directeur du *Phare de la Loire*, pour des raisons que M. Schowb connaît aujourd'hui. Deux balles, d'ailleurs, sans résultat.

Et voilà pour l'année 1894.

## CHAPITRE V

1895

Vision dans la cour de l'École militaire. — De retour dans l'ambiance. — Laidés figures. — Encore un qui nous quitte. — Drumont rentre d'exil volontaire. — « Mage de l'Épiphanie, marche vers l'étoile ! » — Embrassements antisémitiques dans une gare ; embrasement éblouissant à *La Libre Parole*. — Deux mille qui criaient comme dix mille. — Cortège antijuif à travers Paris. — Trois inconnus qui nous aimaient bien. — Dans une apothéose. — Le bouquet miraculeux. — La question juive à la Chambre. — Denis le Précurseur. — Quelques duels.

L'année 1895 s'ouvrit en quelque sorte sur un triomphe de l'Antisémitisme.

Le 5 janvier, dans l'immense cour de l'École militaire, on dégradait le capitaine Dreyfus.

Je veux raconter uniquement d'après le té-

moignage de mes oreilles et de mes yeux, désormais affranchis de la fièvre antisémitique dans laquelle je vivais alors, ce que j'ai vu, et rien autre chose.

J'ai assisté à cette lugubre scène de la dégradation du capitaine Dreyfus, et puisque j'écris l'histoire anecdotique de l'Antisémitisme, je dois parler de cette journée mémorable, sous peine d'être accusé d'avoir écrit une œuvre incomplète.

Nous étions trois de *La Libre Parole*, ce jour-là, à l'École militaire : Méry, moi et Cravoisier, un nouveau jeune rédacteur. C'était Méry qui devait faire l'article et qui le fit. Nous devions compléter le *papier*, quant aux détails à côté.

Nombre de confrères — et je ne mets pas un instant en doute leur bonne foi — ont affirmé que ce jour-là, le capitaine Dreyfus leur avait produit l'impression très nette d'un *coupable absolument écrasé sous le poids de sa faute* ; d'autres l'ont dépeint *les yeux remplis de haine* ; et Gaston Méry nous le montra *arrogant, cynique et cabolin jusqu'à la fin*. En mon âme et conscience, je dois avouer qu'à partir du moment où je vis Dreyfus arriver, entouré de quatre canonniers, sabre au poing, jusqu'au moment où, dégradé, il disparut dans

le fond de la cour de l'École, il me fit l'impression très vive, très aiguë, d'un être abominablement malheureux, subissant, sans haine, sans morgue, et surtout sans cynisme et sans cabotinage, une humiliation suprême, qu'il savait inéluctable. Impassible, pendant toute la lecture du jugement qui fut longue, les yeux perdus comme dans un rêve, je le vois encore — au moment où, à cheval, le général Darras clamait cette phrase qui s'assourdit vers la fin : « Dreyfus, vous êtes indigne de porter les armes ; au nom du Président de la République, nous vous dégradons ! » — je le vois, la face rouge et crispée, non de haine, je le répète, mais par la plus atroce douleur, s'écrier désespérément, les larmes prêtes à jaillir : « Je suis innocent ! » et ajouter, dans une sorte d'étranglement nerveux : « Je le jure sur la tête de ma femme et de mes enfants ! Vive la France ! »

Et, alors qu'autour de lui, galons, boutons, épée brisée — lamentables loques de tout son passé de brillant officier — jonchaient le sol, j'entends encore son dernier cri d'angoisse, quelque chose de rauque qui me prit au ventre, et qui s'acheva dans un sanglot : « Vive la France !... on a dégradé un innocent ! » tandis que derrière nous, et hors les grilles, la



foule hurlait inlassablement : « A mort ! à mort ! à mort ! »

Naturellement, ce doute d'une minute dans la culpabilité du capitaine Dreyfus, disparut dès que j'eus remis les pieds au journal, dans l'ambiance que nous subissions tous plus ou moins... Tant de gens nous affirmaient, chaque jour, avoir eu en mains les preuves certaines de sa trahison...

Depuis, j'ai écrit bien des articles sur l'affaire Dreyfus, mais tout de même, je suis assez satisfait aujourd'hui de n'avoir pas écrit celui qu'on avait demandé à Méry de faire. Je me le reprocherais peut-être, en tant que chrétien.

En voyions-nous passer, à ce moment, des figures extraordinaires à *La Libre Parole* ! Des hommes, des femmes, et des ecclésiastiques dont beaucoup étaient assurément très loin du cœur du Jésus de toutes les indulgences, du Dieu de pardon et de bonté. Tous nous apportaient des papiers où — sous couleur de patriotisme ou de religion menacés — se cachaient les pires petites sales vengeances. Ah ! combien il fallait que nous ayons foi en *l'Antisémitisme seul sauveur de la France en péril*, dans le Maître, surtout, pour ne pas faire sauter par-

dessus la rampe de l'escalier la moitié au moins de ce monde patriote, ou bien pensant ! Ah ! non, nous n'étions pas ce qu'on appelle des salariés, dans ce journal, mais bien plutôt les apôtres de Drumont ; des apôtres prêts à se faire embrocher ou canarder, pour le seul triomphe de l'Idée ; des apôtres qui marchaient tellement sans souci de gain, sans arrière-pensée, que plus d'un d'entre nous, à la fin du mois, avait des entretiens très pénibles avec son bottier.

Le 15 janvier, une sorte de coup d'État éclata à *La Libre Parole*. Brusquement, pour ne pas dire brutalement, Drumont se sépara de M. Odelin qui était, non seulement du Conseil d'administration, mais encore un de ses amis intimes. Cette rupture fut suivie d'un article contre M. Odelin, que je me garderai bien de citer (1) étant donnés les termes dont M. Drumont se servit. Cela faisait le quatrième ami de la première heure qui nous quittait. Du même coup, M. Crémieux, dit Wiallard, partit ; il fut remplacé par M. Charles Devos, un vrai catholique cette fois, qui était déjà employé au journal depuis longtemps.

Vers cette époque, je fus chargé des grands reportages antijuifs, des « fantaisies » de pre-

(1) *La Libre Parole*, n° du 16 janvier 1895.

mière page, et des échos. Dès lors, je fus quelqu'un dans le monde antisémite, et je fus « reproduit » dans presque tous les journaux de l'opposition. Bref, si sous le rapport de la fortune je n'étais pas un « antisémite arrivé », j'étais désormais un antisémite très en vue.

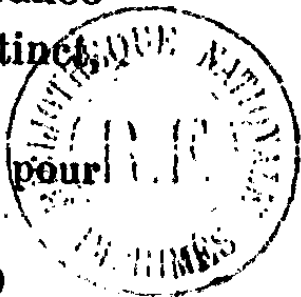
Casimir-Perier ayant quitté l'Élysée, Édouard Drumont profita de l'amnistie votée à l'occasion de l'élection de Félix Faure pour rentrer à Paris.

Séverine, la veille de cet heureux jour, écrivit un article qui peignait admirablement notre état d'âme. Il était intitulé : *Bienvenue*. Les quelques fragments ci-dessous donneront le ton général :

C'est ce soir, notre patron, qu'on va vous attendre à la gare... Il y aura là vos amis de la première heure (1). Il y aura là les amis de la dernière heure... Il y aura là des penseurs au front dégarni... des philosophes au front hirsute. Il y aura là du Peuple, le Paris qui trime, sac au dos, à la sortie des ateliers...

Tous, étant émus, nous serons un peu ridicules — on l'est toujours ! Je n'aurai pas de bouquet, mais j'aurai l'air d'en avoir un ; dans l'ignorance du wagon, l'assistance se précipitera, d'instinct,

(1) Séverine oublie Jacques de Biez et Morès, pour ne citer que ces deux-là.



d'emblée à la portière des « dames seules », tandis que toujours myope...

. . . . .

L'article se terminait par cette phrase :

Mage de l'Épiphanie, marche vers l'étoile : — qui sait vers quelle crèche elle te conduira...

Tout Séverine était dans cet article, avec sa sentimentalité, parfois illogique, de femme qui écoute plus volontiers — comme le disait il y a quelque temps un confrère — son cœur que sa raison.

Il est certain qu'il y eut beaucoup de monde ce soir-là à la gare du Nord, à attendre le Maître. Pendant cinq jours, on avait battu le rappel de toutes les amitiés ; des notes urgentes avaient été adressées à tous les confrères, et on avait même fait des démarches spéciales auprès des bouchers de la Villette, un peu refroidis à l'égard de Drumont depuis sa rupture avec Morès. De leur côté, Jules Guérin, et Dubuc Jarre, un tout jeune avocat qui avait fondé la *Jeunesse antisémitique*, s'étaient dépensés sans compter, et, dois-je ajouter ce détail ? — Charles Devos, notre nouvel administrateur, avait fait le « nécessaire » auprès de Napoléon Hayard, le chef des camelots

parisiens. Cinq cents feux de bengale et deux ou trois cents lanternes vénitiennes furent distribués à ces derniers... N'insistons pas. « L'homme ne se nourrit pas seulement de la parole de Dieu » — comme l'affirmait souvent le directeur de *La Libre Parole*.

En toute sincérité, il y avait bien deux mille personnes sur le quai et dans les environs de la gare, quand stoppa le train qui ramenait Drumont de son exil volontaire.

Il y avait là : Barrès, Georges Thiébaud, Pierre Denis, Millevoye, le vicomte d'Hugues, Archain, conseiller municipal, Georges La Bruyère, Jules Guérin, Dubuc Jarre, et naturellement, la rédaction, l'administration et la composition du journal, au grand complet. J'ai déjà dit que nous étions environ deux mille, mais, en vérité, nous fîmes bien du bruit comme dix mille. Mon Dieu ! avons-nous assez braillé, jusqu'à l'étranglement : « Vive Drumont ! » et : « A bas les Juifs ! ». Nous aperçûmes soudain Drumont fondre comme un obus sur Séverine, et l'embrasser frénétiquement ; puis, ce fut le tour de Guérin, de Thiébaud, de Jarre. Toute la rédaction ensuite y passa. « Vive Drumont ! Vive Séverine ! A bas les Juifs ! » Drumont et Séverine furent portés en quelque sorte, jusqu'au coupé du journal. Der-

rière eux, nous suivîmes dans des fiacres, tandis qu'à pied, ou accrochés aux ressorts des voitures, les fidèles camelots d'Hayard nous accompagnaient, en chantant des refrains anti-juifs, à plein gosier.

Il avait été recommandé aux cochers de marcher au pas pour rentrer à *La Libre Parole*. Sans exagérer, nous mîmes une heure pour arriver au 14 du boulevard Montmartre. C'était d'ailleurs la sortie des ateliers, et la foule nous fit bientôt escorte. J'étais dans un fiacre avec le commandant Biot, Jean Drault, Camille Jarre, et en route, nous recueillîmes trois individus parfaitement inconnus qui hurlaient comme des enragés, et nous tutoyaient, joyeusement, sans raison. En face le restaurant Marguery, ces frénétiques allumèrent des feux de bengale, qui nous firent apparaître aux masses, Jean Drault, Jarre, le commandant Biot et moi, dans une apothéose verdâtre qui nous donnait des faces de spectres, et nous empestèrent d'une façon immodérée.

A la porte du journal, ce fut du délire. Tout ce monde voulut pénétrer dans la rédaction. Il y eut une bousculade énorme, et nous eûmes toutes les peines du monde à nous frayer un passage. Le balcon de *La Libre Parole*, pavoisé

et illuminé de lanternes vénitiennes, resplendissait. En haut, au quatrième, celui de l'appartement de Séverine, décoré de gros ballons rouges, jetait des lueurs d'incendie. Quand nous arrivâmes, les vêtements en désordre, dans l'antichambre bondée de gens, nous aperçûmes, avec stupeur sur nos talons nos trois artificiers inconnus. Ils avaient chacun un bouquet qu'ils s'étaient procuré, je ne sais comment, puisqu'ils n'en avaient point dans notre fiacre, et lorsque Drumont, le pardessus enlevé, réapparut pour vider avec nous une coupe de champagne, ils lui offrirent ces fleurs en vociférant : « A bas les Juifs ! » avec des voix de clairon.

A huit heures et demie seulement, nous pûmes, ce soir-là, nous mettre à la besogne et Drumont dut quatre ou cinq fois réapparaître au balcon.

Vers cette époque on nous adjoignit un nouveau collaborateur, Albert Monniot, qui sortait du journal *Le Soleil*. Sous des allures un peu froides, c'était un bien gai camarade. A quelque temps de là, il devait devenir sous-secrétaire de la rédaction, puis secrétaire avec le commandant Biot comme second, quand de Boisandré fut las de ce poste très fatigant. Albert Monniot affectionnait particulièrement

les choses de l'armée, qu'il connaissait vaguement, et les questions religieuses, qu'il connaissait fort peu. Il professait un culte profond pour la mémoire de Gambetta, et ne permettait à personne — sauf à Drumont — de qualifier, cet homme d'État, de *Génois mâtiné de Juif*. Il avait écrit plusieurs romans patriotiques, traitant à peu près tous de la guerre franco-allemande. Le commandant Biot et lui nous remémorèrent dès lors, chaque soir, le souvenir de nos « chères provinces perdues », de nos malheurs de 70. Et ça faisait toujours passer le temps. Pour ses débuts, le 9 janvier, Albert Monniot eut un duel avec M. André Spire, auditeur au Conseil d'État, qu'il blessa au bras droit.

En mai, pour la première fois, la *question juive* fit son entrée à la Chambre. L'affaire Dreyfus avait amené à Drumont plusieurs parlementaires : M. Théodore Denis, député des Landes, mort l'année dernière, et le vicomte d'Hugues, disparu aujourd'hui de la politique. A partir de ce jour, ces messieurs eurent leurs petites et grandes entrées à *La Libre Parole*. Un troisième député vint, à quelque temps de là, grossir le nombre des parlementaires anti-



sémites, en la personne de M. Massabau, député de l'Aveyron, puis un quatrième, M. Daudé.

La fin de l'année 1895 fut marquée par quelques duels.

Le 15 novembre, Albert Monniot se battit une deuxième fois à l'épée. Son adversaire, M. Sabatié, fut atteint à l'avant-bras droit.

Puis ce fut à nouveau mon tour.

A la suite d'un article paru dans *La Libre Parole*, sous ma signature, M. Maxime Dreyfus, grand escrimeur et boulevardier parisien très connu, m'ayant envoyé ses témoins, nous nous battîmes à l'épée le 29 novembre, au parc de Saint-Ouen.

Mes témoins étaient le commandant Biot et Albert Monniot. Ceux de M. Dreyfus : MM. Charles Lucas et Collinet.

Un petit incident se produisit au cours de ce duel.

M. Maxime Dreyfus, très énervé, ayant saisi mon épée de la main gauche, je fus assez heureux de pouvoir la lui retirer violemment, et de faire aussitôt une *remise* qui le blessa au bras gauche. Voici d'ailleurs les termes exacts du procès-verbal de cette rencontre, qui fit quelque bruit à l'époque :

A la première reprise, M. Maxime Dreyfus, dans une parade instinctive du bras gauche, a reçu à l'avant-bras de ce membre, dans la région médiane externe, un coup d'épée déterminant une blessure qui a mis fin au combat.

Pour M. R. Viau : ALBERT MONNIOT ; O. BIOT.

Pour M. Maxime Dreyfus : CHARLES LUCAS ; COL-LINET.

Je dois ajouter que par l'entremise amicale de Séverine, M. Maxime Dreyfus me fit demander, le lendemain, si je croyais à *une intention déloyale de sa part*, dans son geste malheureux. J'avais beaucoup d'affection pour Séverine, et M. Maxime Dreyfus ne pouvait choisir meilleur avocat. Je remis à Séverine une lettre pour M. Dreyfus — avec faculté de la rendre publique — dans laquelle je lui déclarais qu'en mon âme et conscience, je ne croyais pas à une intention déloyale de sa part.

Je dois dire, encore, que jamais M. Maxime Dreyfus ne trouva une minute pour m'accuser simplement réception de cette aimable déclaration. Il est mort depuis déjà plusieurs années, je ne lui en veux pas, et que Dieu ait son âme.

Le 5 décembre, j'eus une nouvelle ren-

contre, encore à l'épée, avec M. Albert Verelst, ancien sous-préfet, qui signait *E. Jungle*, à *La Revue moderne*. Moins heureux, j'eus le bras droit traversé. Nous nous réconciliâmes sur le terrain, et le joyeux champagne coulait en même temps que le sang, quelques minutes après. C'était ma première réconciliation sur le terrain ; ce devait être l'unique ; ceci tout à l'honneur de la parfaite courtoisie de M. Albert Verelst.

Trois jours plus tard, Gaston Méry m'imitait, en s'alignant avec M. Jean Rogier. A la huitième reprise, Gaston Méry atteignit son adversaire d'un coup d'épée à l'épaule.

Sur ces trois duels s'éteignit l'année antisémitique 1895.

## CHAPITRE VI

1896

Toujours sous les armes. — Méry découvre la voyante de la rue Paradis, mais Chincholle, du *Figaro*, la lui dispute. — « Président de la République avant dix ans ! » — L'affaire de la forêt du Lys. — En route pour Coye et La Morlaye. — Tous braconniers. — Une loque humaine. — M. Séverin. — L'assassinat du marquis de Morès. — Guérin, d'Élissagaray et M. de Puissaye veulent le venger. — Projets. — Sylvain Lecouturas explorateur. — Le duel Bernard Lazare-Drumont.

L'année 1895 s'était éteinte, à *La Libre Parole*, sur des cliquetis d'épées. L'année 1896 devait débiter au même bruit de pointes faisant tinter les coquilles des gardes.

Le 12 janvier, à la suite d'un article prenant à partie M. F. Bloch, directeur de la ma-

manufacture d'allumettes de l'État de Trelazé, et M. Germain Mayer, directeur de la manufacture de l'État de Saintines, ces deux fonctionnaires m'envoyèrent des témoins, pour me demander rétractation ou réparation par les armes.

Nous ne pûmes nous entendre, et il fut convenu que je me battrais en duel avec ces deux messieurs, dès qu'ils le désireraient.

Le 13 janvier, je me rencontrais avec M. F. Bloch, à la Tour de Villebon. Les témoins de mon adversaire étaient MM. Sevène et Belot, du ministère des Finances ; mes témoins : MM. Albert Monniot et Hervé Breton.

Deux balles furent échangées sans résultat.

Le lendemain, 14 janvier, je retournai à Villebon. Cette fois le duel eut lieu à l'épée. Ce fut une jolie chose, car M. Germain Mayer, un tout jeune homme de vingt-cinq ans au plus, fondait sur moi avec une impétuosité toute chevaleresque. A la troisième reprise, je l'atteignis cependant d'une blessure assez grave au creux de l'aisselle, mais je dois avouer que j'avais tout le côté droit de ma chemise tailladé, mis en lambeaux, par les coups d'épée.

impétueux (1) de mon fougueux ennemi.

Mes témoins étaient les mêmes qu'au duel précédent. Les témoins de M. Germain Mayer étaient MM. Paul Hauet et C. Bouvier.

C'est à l'occasion de la grève des allumettières, que je devins l'ami de mon excellent confrère Marius Gabion, rédacteur au *Temps* (2). Il avait été chargé par son journal de suivre les différentes phases de cette grève, comme moi je l'avais été par *La Libre Parole* et, dès les premiers jours, nous sympathisâmes. Il n'était cependant pas antisémite pour deux sols. Ce fut lui qui, en présence de la misère qui s'abattait sur la plupart des femmes grévistes, d'Aubervilliers et de Pantin, me suggéra l'idée généreuse d'ouvrir dans *La Libre Parole* une souscription pour leur venir un peu en aide; et cette idée fut assez fructueuse, puisqu'en très peu de jours, je réussis à ramasser sept ou huit cents francs (je n'ai pas le chiffre exact aujourd'hui) que je versai aussitôt au syndicat.

(1) Je me souviens encore d'un mot d'Hervé Breton, mon deuxième témoin, en me repassant mes vêtements : « Sapristi ! — me dit-il — il doit avoir une remise chez ton chemisier ! »

(2) M. Marius Gabion est aujourd'hui administrateur général de l'Opéra.

En toutes circonstances d'ailleurs, Gabion me prouva, dès lors, sa bonne confraternité.

Deux mois plus tard, le 10 février, Adrien Papillaud envoyait ses témoins, Albert Monniot et O. Biot, à M. Delpech, sénateur de l'Ariège. Le 11, un duel à l'épée eut lieu, et M. Delpech fut blessé à l'avant-bras droit d'un coup d'épée.

Le 7 avril, à propos de Mlle Couesdon, la voyante alors célèbre de la rue Paradis, que Gaston Méry venait de découvrir et de lancer dans *La Libre Parole*, une autre rencontre à l'épée eut lieu entre ce dernier et M. Possien, de *L'Intransigeant*, qui avait quelque peu ironisé sur la dite pythonisse.

Sans aucun doute, l'archange Gabriel, qui inspirait, comme on le sait, Mlle Couesdon, présidait au combat, car M. Possien fut atteint au thorax d'une blessure d'ailleurs légère.

Je viens de dire, plus haut, que Gaston Méry avait à cette époque découvert Mlle Couesdon. Ce n'est pas tout à fait exact, car, à tort ou à raison, Chincholle, du *Figaro*, affirmait l'avoir découverte le premier, et ce fut même une plaisante lutte entre Chincholle et Méry à ce sujet.

Pendant plus d'un mois, Méry et Chincholle s'installèrent à toute heure de jour, chez la demoiselle, dans le but d'enregistrer ses moindres vaticinations. Chincholle avec l'espoir qu'elle lui annoncerait un beau matin la prochaine venue du Roy, et Méry avec l'idée fixe de devenir son unique historiographe. Tous les deux triomphèrent, mais le triomphe de Méry fut plus complet, car Mlle Couesdon n'annonça la venue du Roy qu'en vers nébuleux, alors qu'elle désignait en prose d'une précision remarquable, son désir formel d'être *historiographiée* par le seul Gaston Méry.

Cette conquête de la fameuse sybille, valut à *La Libre Parole*, pendant des années, de nombreuses prédictions dans le goût suivant :

*Il ne faut pas remuer  
Quelque chose est brisé  
Je vois tout fracassé  
Ce sera pour l'été  
Croyez en l'amitié  
Il faut nous élever  
Prenez les en pitié  
Je vois tout émietté  
Pour une éternité*

Je vous affirme qu'on ne s'ennuya pas au



journal, pendant la période de vogue qu'eurent les vaticinations de cette extraordinaire Mlle Couesdon, chez laquelle Méry un jour amena Drumont.

Le directeur de *La Libre Parole*, sortit de chez la voyante, ce jour-là, tout bouleversé, nous affirma Cravoisier qui était le confident de Méry et son ami d'enfance. Je vois le fin sourire de Cravoisier, ajoutant :

— Parbleu, on le serait à moins, bouleversé. Méry vient de me dire : que *Mlle Couesdon a prédit à M. Drumont qu'il serait Président de la République* avant dix ans.

Drumont écrivit d'ailleurs, un mois plus tard, une préface fort élogieuse sur Mlle Couesdon, pour une brochure que fit paraître Gaston Méry dans le but de consacrer définitivement le pouvoir surnaturel de la jeune personne. Je possède encore un exemplaire de cette curieuse brochure, sur lequel son auteur a bien voulu calligraphier, de sa propre main, cette dédicace : *A cet animal de Raphaël Viau, Breton sceptique. Bien cordialement. GASTON MÉRY.*

Il était dit qu'à cette date, je devais avoir affaire avec un des membres de la famille Rothschild, et non des moindres.

En mai 1896, dans la forêt du Lys, près de

Chantilly, quatre braconniers en train de capturer des faisans nuitamment, étaient surpris par les gardes de M. Henri de Rothschild, propriétaire de la dite forêt.

Une bataille s'engageait aussitôt, entre gardes et braconniers, et, quelques minutes après, un de ces derniers tombait à terre mortellement blessé. Un deuxième, touché légèrement, parvenait à se cacher sous bois; les deux autres s'échappèrent.

Le mort s'appelait Mazille Cahon, le blessé Renaudin, les deux autres Ignat et Bouin.

Vingt-quatre heures après, nous apprenions à *La Libre Parole* la nouvelle de ce fait divers tragique et, aussitôt, M. Drumont me fit appeler.

— Mon cher Viau, me dit-il, voici une occasion unique de vous signaler. C'est une grosse affaire et je compte sur vous. A n'en point douter, le pays doit être en révolution par cet acte abominable, et il faut que *La Libre Parole* en retire le plus grand profit. Partez dès demain, parcourez tous les villages de Cøye, de La Morlaye et des environs; enquêtez et revenez avec une série d'articles sensationnels, contre les Rothschild.

Sa figure rayonnait, et, selon son habitude lorsqu'il nous envoyait sur une piste de grand

reportage, il crut devoir me remémorer différents passages de ses livres, les plus efficaces, selon lui, à me tracer le *devoir antisémite*.

Je partis le soir même, avec cette idée bien ancrée dans le cerveau, que j'allais faire *œuvre de justicier*.

Avant mon départ, le Maître, dans un grand article de tête, m'avait donné, en quelque sorte, le canevas de cette enquête, « Mazille Cahon, *bûcheron de son métier, était — disait-il — l'être le plus inoffensif du monde, et s'il colletait quelques lapins, c'était pour nourrir sa pauvre vieille mère; mais il ne se servait jamais d'un fusil* » (1). En écrivant ces lignes, Drumont était de bonne foi. C'était du *Petit Pontoisien* qu'il tenait ces détails; je dois ajouter toutefois que ce journal était, à cette époque, pour des raisons que j'ignore encore aujourd'hui, notoirement hostile, de parti pris, à M. Henri de Rothschild.

Au bout de trois jours mon enquête m'avait révélé cette vérité :

Que Mazille Cahon, bûcheron en effet de son état, était un sinistre ivrogne redouté de toute la population du pays, pour sa violence,

(1) Voir *La Libre Parole*, n° du 29 mai 1896.

et ne vivant, depuis de nombreuses années, que de braconnage et de rapines.

Veuf d'une femme qu'il avait rouée de coups, il était resté avec deux enfants, un fils qui disparut à sa majorité, et une fille qui, mariée, se vit abandonnée au bout de quelques années, avec deux gamines. Depuis deux ans, Mazille Cahon, sa fille et ses deux petites-filles vivaient chez sa mère, une vieille de quatre-vingts ans, dans une mesure de Coye. Quand, dans la région, on avait appris la mort de Mazille, il n'y avait eu qu'un cri : « Enfin nous en voilà débarrassés ! »

Il était de notoriété publique que Mazille Cahon se servait facilement d'un morceau de sous-ventrière de cheval, pour affirmer au logis, comme au temps de sa défunte femme, ses droits de correction sur sa mère, sa fille et les fillettes de cette dernière.

Des autres braconniers, on ne disait trop rien, ils étaient les amis et les compagnons de braconnage du mort, et comme ceux-là vivaient, et qu'ils étaient de taille à répondre... Tous avaient des fusils, et ils avaient tiré sur les gardes.

Allez donc, après une enquête aussi désastreuse, chercher à apitoyer le lecteur. Je fis de mon mieux pour contenter Drumont et les lecteurs. Je lâchais un peu Cahon, et je me rabat-

tis sur l'arrière-grand'mère, sa fille et ses petites-filles. En traçant un tableau touchant, d'après tous les racontars des paysans, je fis un ensemble d'articles parfaitement conformes aux ordres du Maître, et ils eurent un énorme succès auprès de la clientèle de *La Libre Parole*; mais, pendant un mois je me disais chaque matin : « Allons, c'est peut-être aujourd'hui que M. Henri de Rothschild va m'envoyer ses témoins. »

Dans un livre intitulé : *Ces bons Juifs !*, je reproduisis plus tard, *in extenso*, tous ces articles, et même le jugement qui acquitta les gardes de M. de Rothschild, mais ce dernier continua à ne point vouloir se rencontrer en champ clos avec moi. Aujourd'hui, je ne fais aucune difficulté pour avouer qu'il avait parfaitement raison ; mais, à cette époque, Dieu bon, il me fit bien du chagrin ! car pour la cause, j'aurais alors donné ma peau avec sérénité.

— Qu'importe la vie, si nous délivrons notre malheureux pays, mes chers amis ! nous répétait si souvent M. Édouard Drumont.

J'ai sous les yeux *Ces bons villageois*, de Sardou, que j'ai feuilleté ces jours derniers, et je relis cette explication de l'état d'âme du paysan.

LE CHATELAIN. — L'événement vous prouvera que, n'eussiez-vous rien fait à ce villageois qui sort d'ici, il ne vous aimerait pas davantage, par la raison qu'il est un paysan, et que vous êtes un Parisien, c'est-à-dire un usurpateur.

MORISSON. — Un usurpateur ?...

LE CHATELAIN. — Parfaitement ! Quelle est l'idée mère d'où dérivent toutes les pensées du villageois ?... Celle-ci : « La terre est au paysan ! » Ceci (*Il frappe du pied le sol*) est son héritage naturel, créé par Dieu dans le seul but de lui produire une grande quantité de légumes à seule fin qu'il nous les vende très cher... Mon parc, mes pelouses : terrain qui serait très propre à la culture des pommes de terre et qu'on lui gaspille !... Vienne maintenant le vent de l'ignorance qui, sur cette première couche d'instincts malfaisants, sème toute sa mauvaise graine, et faites-vous idée de la jolie moisson d'orties et de ciguës...

La vérité est qu'à Coye, qu'à La Morlaye ou au Lys, les paysans ressemblaient aux bons villageois de Victorien Sardou. Pour eux, M. Henri de Rothschild était *l'usurpateur*, le Monsieur qui laisse pousser des bois là où ils auraient voulu semer des pommes de terre *pour eux*, afin de les lui vendre *très cher*. Presque tous, peu ou prou braconniers, ils estimaient odieuse la prétention de M. de Rothschild, de vouloir conserver pour lui seul les

lapins, faisans ou perdreaux qu'il y élevait. Et voilà pourquoi, tout en se déclarant très satisfaits d'être débarrassés du chapardeur Mazille Cahon qui rapinait dans leurs champs sans vergogne, les gens de Coye, de La Morlaye et du Lys, pleuraient sur Mazille Cahon, le braconnier émérite, qui, tant de fois, les avait vengés de son vivant, en détruisant sans relâche, de nuit et de jour, le gibier de *l'usurpateur* Rothschild.

Ajoutez à cette mentalité, — qui est un peu celle, il faut bien l'avouer, de la plupart des paysans de France — le *vent de l'Antisémitisme* qui soufflait déjà depuis des années, mais que cependant M. Henri de Rothschild aurait pu atténuer sensiblement dans ce pays, en fermant plus souvent les yeux, avec une prudente indulgence, et vous comprendrez combien, à ce moment, il me fut facile, de faire contre M. Henri de Rothschild, la campagne antisémitique acharnée que m'avait demandé le directeur de *La Libre Parole*, campagne qui devait durer jusqu'en 1900. Jusqu'à cette date, en effet, M. Henri de Rothschild me fut *confié*, par Drumont, comme il *confiait* tel ou tel autre israélite ou homme politique quelconque, à mes camarades du journal.

J'entends bien le reproche que beaucoup de

gens me feront, et feront, par la même occasion, au directeur de *La Libre Parole* : « Pourquoi, diront-ils, faire tant de bruit autour d'une histoire regrettable, il est vrai, puisqu'il y eut mort d'homme, mais qui n'était, au fond, qu'un fait-divers banal, né de l'éternel conflit qui a toujours mis aux prises, depuis des siècles, gardes-chasse et braconniers ? Est-ce qu'en faisant surveiller sévèrement ses bois, M. de Rothschild n'agissait pas, exactement, comme la plupart des grands propriétaires catholiques ? »

A ceci, je répondrai que, pour M. Édouard Drumont, M. Henri de Rothschild eût-il payé ses terres dix fois leur valeur, n'en était pas à ses yeux le propriétaire, simplement *parce que israélite*. Je vous dirai ensuite qu'à cette date, toute affirmation de M. Drumont était pour nous parole d'évangile. *Le Sauveur du pays, c'était M. Drumont* : quand il commandait, nous obéissions aveuglément.

Remarquez que ceci n'est nullement un plaidoyer pour excuser la campagne que *La Libre Parole* menait alors contre M. Henri de Rothschild. A l'heure présente, je ne me reproche absolument rien.

Pour Drumont, moi et tous les camarades



du journal, M. Henri de Rothschild était, à Paris, *l'être éminemment représentatif* d'une race que nous supposions ataviquement néfaste à la nôtre. Il était jeune, bon tireur et riche, c'est-à-dire que rien ne lui manquait pour se défendre contre nos attaques ; donc, si pour certains, nous pouvions, en l'attaquant, être taxés d'injustice, on ne pouvait pas, du moins, nous accuser de lâcheté envers lui. Est-ce qu'à la guerre tous les moyens ne sont pas *réputés bons* ? N'étions-nous pas *en guerre ouvertement déclarée* avec tous les Rothschild, *êtres représentatifs*, au premier chef, d'Israël tout entier ?

Pendant des années, j'ai été pour M. Henri de Rothschild la goutte d'amertume au fond de son verre, cela ne fait point de doute ; mais il aurait tort de m'en vouloir. De toute éternité, j'étais, assurément, destiné à lui être désagréable en 1896, et je ne pouvais pas plus me soustraire à ce rôle, à cette date précise, que lui au sien. Les rabbins, qui expliquent tout, sans en savoir plus long, probablement, que les prêtres de toutes les autres religions, affirmeront sans aucun doute à M. Henri de Rothschild, qu'il lui faut ranger cette histoire de la forêt du Lys parmi les épreuves que Jéhovah se plaît à inflir-

ger, de temps à autre, à son Peuple, pour châtier sa Superbe ; moi je le veux bien, mais ce dont je suis plus certain, c'est qu'à ce moment — pas plus d'ailleurs que maintenant — je n'avais de grief personnel contre lui ou les siens ; *j'étais antisémite, je croyais*, cela explique tout, si cela n'excuse pas tout.

Mais je me remémore, en écrivant ces lignes, cette phrase si profonde de M. Georges Clemenceau, au cours de son discours prononcé à Nice (1), lors de l'inauguration de la statue de Gambetta :

Réfléchit-on jamais à ce que l'homme peut dépenser d'injustice au service d'une cause qu'il croit juste et pourrait-on dire quelle somme de mal s'accomplit trop souvent en vue d'une réalisation du bien ? Comparez les doctrines religieuses avec l'histoire des Églises. Et tandis que nous prêchons l'idéal, nous prodiguant à la même heure en gestes inconscients d'atavique dureté, le torrent des vies enchevêtrées précipite son cours aux abîmes sans fond.

Comme cela est vrai !

Quant au mobile d'intérêt pécuniaire qui aurait pu m'inciter ou m'exciter à attaquer M. de Rothschild, il vaut mieux ne pas en parler,

(1) 25 avril 1909.

n'est-ce pas ? Comme la plupart de mes camarades, je suis entré pauvre à *La Libre Parole*, pauvre j'en suis sorti, comme pauvres ils en sortiront.

L'amusant dans cette campagne, c'est que je ne vis, en chair et en os, M. Henri de Rothschild que bien des mois après, et dans une circonstance bizarre.

Pour augmenter mes ressources personnelles, j'avais accepté, à cette époque, les fonctions de secrétaire général d'une exposition ethnographique, installée sur le Champ de Mars sous ce titre *le Village noir*. Or, un beau jour, la direction me fit savoir que M. le docteur Henri de Rothschild lui demandait l'autorisation de venir avec quelques collègues des hôpitaux parisiens, examiner, en vue d'expériences scientifiques, les nègres, négresses et négrellons que nous exhibions.

Ce fut MM. Barbier frères, directeurs de l'exposition, et moi, qui reçûmes ce jour-là M. Henri de Rothschild et ses collègues. Ces messieurs arrivèrent avec cette persuasion que la majorité de nos Soudaniens et Sénégalais devaient être atteints d'une maladie spéciale à leur pays, qui leur faisait uriner du sang ; et ils avaient apporté des tubes en verre, des

éprouvettes et je ne sais plus encore quels instruments étranges, propres à recueillir le... liquide destiné à leurs expériences. Quand je songe aujourd'hui aux trésors de diplomatie qu'il me fallut employer, pour décider un lot de vieux nègres mandingues à s'isoler sur l'heure, afin de procurer à M. de Rothschild et à ses amis le liquide nécessaire, j'en frémis d'horreur encore ! Je dois ajouter que ces fils du désert n'eurent pas à regretter leurs efforts, car ils furent récompensés généreusement. M. de Rothschild me fit l'effet, ce jour-là, d'un homme aimable, las, ou triste. Il parla peu, regarda beaucoup, nous remercia le plus courtoisement du monde, et parut surtout enchanté d'emporter les échantillons de ce que l'on sait. Il ne me connaissait pas assurément, et il n'y avait pas eu de présentation. Je ne l'ai jamais revu depuis.

Entre temps, deux nouveaux collaborateurs entrèrent à *La Libre Parole*. H. Vernier, ancien rédacteur à *La Gazette de France*, et Émile Duranthon. Ce dernier était un jeune homme brun et timide qui, à ses moments perdus, composait des airs folâtres ou guerriers. Il fut affecté aux music-halls et cafés-concerts. Depuis quelques mois, Georges Thiébaud s'était joint

aux *leaders*, et nous lui devions des articles virulents contre les protestants, qu'il qualifiait traîtres à la France, au même titre que les Juifs.

Souvent aussi, venait à *La Libre Parole* un grand monsieur long, lent et souriant qui s'installait à une table et n'en bougeait plus de la soirée. C'était M. Jules Séverin, un savant que tracassaient toujours de grands problèmes sociaux. Il rêvait, en outre, de mettre *la France juive* en vers alexandrins, s'occupait de la question du bi-métallisme, et fabriquait des jeux de mots dès qu'on-l'en sollicitait. Malheur à celui qui engageait avec lui la conversation sur un de ces différents sujets. A la sortie du journal, M. Séverin ne le « lâchait » qu'à la porte de son domicile. Papillaud ne pouvait le sentir, et je me souviens qu'une fois, rencontrant, sur le boulevard, ce brave homme, il lui tint le langage suivant, après la poignée de mains d'usage :

— Dites-moi donc, monsieur Séverin, de quel côté allez-vous ?

— Pourquoi me demandez-vous ça, cher ami ? répondit l'autre en souriant.

— Simplement pour filer du côté où vous n'irez pas.

M. Séverin ne se fâchait jamais. Parfois il arrivait en disant :

— Imaginez que je viens de faire tout à l'heure un calembour, et je monte exprès pour vous en donner la primeur.

Le commandant Biot ne le laissait pas achever.

— Par cette chaleur, monsieur Séverin, vous êtes bien coupable !

Il sonnait un garçon de bureau, et lui disait :

— Garçon, prenez les ordres de monsieur Séverin qui meurt d'envie de vous offrir quelque chose à boire, avec des calembours autour.

Comme on savait M. Séverin fortuné mais un peu économe, on espaçait par ce moyen ses stations prolongées au journal. Un soir, on fit appeler tous les typographes, dans la salle de rédaction, en affirmant à M. Séverin qu'ils avaient tous manifesté le désir violent de l'entendre dire des vers. On déboucha dix bouteilles de champagne ce soir-là. Nous fûmes plus de deux mois cette fois, par exemple, avant de le revoir.

Nous étions très jeunes de caractère, dans ce journal que beaucoup se figuraient être un repaire de sectaires haineux, écumants et toujours prêts aux pires violences. L'article fini,

notre grand plaisir était aussitôt de faire assaut à l'épée, entre nous, dans le vestibule, ce qui effarait toujours un peu les gens qui arrivaient.

Le 17 juin, dans la soirée, l'*Agence Havas* nous communiqua la dépêche suivante : « Le bruit court à Tunis que M. de Morès et 35 hommes de sa mission ont été assassinés, par des Senoussi, dans le Sud de la Tripolitaine ». Le 18 juin, une autre dépêche ne laissait plus place au doute, Morès avait été assassiné. Depuis sa brouille avec Drumont, il n'avait jamais remis les pieds au journal, et voilà qu'à trois ans de distance nous apprenions sa mort. Las de lutter en France pour la cause, il était parti en Afrique, avec un projet généreux et patriotique, mais de réalisation dangereuse pour ne pas dire chimérique.

Morès savait qu'un grand mouvement s'opérait dans les régions africaines du Sahara.

Sous la conduite d'une sorte de Napoléon du désert, nommé Rhabas, un grand nombre de marchands d'esclaves, de chefs nègres, s'étaient en effet groupés depuis quelques mois. Cette masse d'hommes, évaluée à 35 ou 40 mille, refoulée de partout, descendait du Nord-Est vers

le Sud-Ouest, ravageant tout sur son passage. Fatalement, dans un temps très rapproché, six mois peut-être, un an au plus, elle prendrait contact avec nos faibles garnisons de Tombouctou.

Morès avait conçu ce plan : forcer, avec le concours des Senoussi et des Touareg, les hordes de Rhabas à rebrousser chemin vers le Nil, sur les Anglais.

Si ce projet réussissait, c'était peut-être la fin de la prédominance anglaise en Égypte.

Mon excellent camarade et ami Cravoisier raconta, en son temps, ce que fut l'odyssée africaine de Morès :

Morès arriva à Kebilli (Tunisie) le 18 mai. Deux jours après, il était à Douz où deux lieutenants français le mettaient en selle.

Puis, se plaçant sous la garde de Dieu, il s'enfonçait dans le désert.

Il emmenait avec lui une caravane de 38 hommes et de 48 chameaux.

Son personnel était le suivant :

El Hadj Ali, oncle du gouverneur de Rhat, guide principal ; Si Abd el Hack, interprète ; 21 Arabes de Gabès ; 1 nègre de Zinder ; 1 indigène de Rhat ; 2 nègres de Bornou ; 1 Kabyle ; 1 indigène de Biskrat ; 1 indigène de Tunis : 7 guides pris dans les tribus sahariennes.



Le 8 juin, Morès était traîtreusement assassiné à El-Ouatia.

Ce fut un Arabe, Ali-ben-Zmerli, l'unique témoin du massacre, qui rapporta à Tunis l'effroyable nouvelle.

La caravane avait quitté Djeneien le 31 mai, elle arriva le 3 juin au puits d'El-Ouatia.

Là Morès rencontra des Touareg Iffoghar, fraction des Azdjer, qui lui persuadèrent de renvoyer son escorte et ses chameaux recrutés en Tunisie, pour prendre une escorte et des chameaux touaregs.

Il le fit, gardant seulement avec lui Abd el Hack, El Hadj Ali, Ali ben Zmerli et cinq nègres.

Il reprit les fusils à tir rapide confiés à sa première escorte et les remit à la nouvelle escorte touareg. Puis il acheta des chameaux, en loua d'autres aux Tòuareg et les paya d'avance. Les Touareg firent attendre ces chameaux sous différents prétextes.

Enfin, le 8 juin, les chameaux étant arrivés depuis la veille, l'expédition reprit sa route.

Les Touareg étaient restés quelque peu en arrière.

Vers dix heures ou dix heures et demie, la caravane les vit arriver. Ils étaient divisés par petits groupes et monté sur des méharis.

Dès qu'ils eurent rejoint, ils mirent pied à terre et conduisirent leurs montures par la bride.

Soudain, sans qu'aucun signal apparent fût donné, l'attaque commença.

Zmerli, se retournant, vit trois Touareg se précipiter sur le marquis de Morès et s'efforcer de le frapper à coups de lance et de sabre.

L'agression était sauvage. Morès pourtant ne perdit pas son sang-froid.

Blessé de trois coups de lance, il abattit son chameau sur lequel il ne pouvait plus se tenir qu'avec peine, puis, le revolver au poing, il fit face à ses assaillants.

Morès soudain s'affaissa derrière le cadavre de son chameau. Alors un Touareg, le croyant mort, s'approcha pour lui donner le coup de grâce. Mais Morès le vit et d'un coup de revolver le tua net. Malheureusement un autre Touareg, faisant un détour, lui tirait en même temps une balle par derrière qui traversant la nuque sortit par la mâchoire, et ceci fait se ruait sur lui et lui enfonçait son sabre dans les reins avec une violence telle, que la lame ressortit par l'abdomen. Le massacre avait duré deux heures.

Drumont pleura très sincèrement, je crois, le vaillant frère d'armes que le marquis de Morès avait toujours été pour lui, et qu'il avait cependant laidement traité dans un moment de colère. Il atténua cet excès d'injustice, en publiant sur lui un admirable article qui débutait ainsi :

*Morès ne m'en a jamais voulu des torts qu'il pouvait avoir envers moi, qui n'en ai jamais eu aucun envers lui (sic). C'est là vraiment la marque d'une âme exceptionnellement généreuse et élevée (1).*

(1) *La Libre Parole*, n° du 22 juin 1896.

Et je me souviens du service funèbre de Morès, en l'église de la Madeleine.

Derrière la famille du défunt, nous étions tous, réunis. A côté de nous, Drumont, à genoux, priait dans un petit livre de messe à coins très usagés. Soudain éclatèrent les accents déchirants du *Dies iræ* :

*Dies iræ dies illa*

Le chant lugubre, assourdi par les longues tentures étoilées de larmes d'argent, montait lentement sous les voûtes, tandis que sur nos têtes courbées, passait, dans un frisson, la parole terrible :

*Judex ergo cum sedebit,  
Quidquid latet apparebit,  
Nil inultum remanebit.*

Et nous vîmes alors, à ce moment, Drumont, le Maître, la tête entre ses mains, sangloter, comme un enfant, éperdument...

La mort de Morès ayant un peu remué Paris, nous vîmes réapparaître les personnages inquiétants du Panama.

Ils nous apportaient, cette fois, des preuves irrécusables, mais cependant bien différentes les

unes des autres, de la complicité de gros financiers dans le meurtre de notre ami. Ce fut pire lorsque Jules Guérin, M. de Puissaye et un de nos bons amis, Renauld d'Élissagaray — aujourd'hui député de Lesparre — eurent l'idée chevaleresque de partir en Afrique, dans le but de faire une enquête sur la mort de Morès, et de rechercher ses assassins, pour le venger. Chaque soir, pendant huit jours, une quinzaine d'individus nous attendaient dans l'antichambre, pour nous demander à faire partie de l'expédition ; tous connaissaient le désert comme leurs poches, et les Touareg comme de vieux amis de collège. Leurs plans étaient — ai-je besoin de le dire ? — merveilleux de simplicité. Il nous vint même un fou qui, dès le premier abord, ne nous parut point tel, et qui soumit à d'Élissagaray, à moi, et à Boisandré qui était là aussi, je crois, le projet suivant :

Il partait avec une escorte recrutée par ses soins, composée de cent Arabes amis, et de deux cents chameaux portant, en outre des vivres nécessaires, des sondes spéciales pour découvrir et capter des sources à de grandes profondeurs, des appareils à fabriquer de la glace, des armes en quantité (petits obusiers, fusils), une douzaine de chiens arabes et...

*trente pals*. Et voici ce qui se passerait dès les premiers jours de son voyage. A n'en pas douter, les tribus ennemies, renseignées, n'auraient rien de plus pressé que de s'opposer par tous les moyens à la réussite de l'expédition. Peut-être iraient-elles jusqu'à empoisonner les sources sur la route. Notre homme avait prévu le cas, et les douze chiens n'avaient point été amenés pour autre chose. A peine arrivés à l'oasis, on menait un de ces chiens au bord de l'eau, l'animal buvait, et on attendait. S'il crevait dans les vingt-quatre heures, plus de doute, l'eau était empoisonnée et on repartait, sans boire... Dans le cas contraire, toute la caravane, hommes et chameaux, s'abreuvait largement et on repartait.

— Mais, dis-je à notre homme, si les Touareg empoisonnent l'eau de toutes les oasis, vous n'arriverez jamais à El-Ouatia, vous serez tous morts de soif avant.

Notre explorateur eut un sourire de compassion pour mon ingénuité :

— Alors, Monsieur, fit-il, je sors de mes bagages mes sondes perforatrices les plus perfectionnées, qui ne demandent que quarante-huit heures pour être enfoncées suffisamment dans le sable, étant donné mon nombreux personnel,

et, deux ou trois heures après leur installation, nous avons une eau pure, limpide et digestive, à profusion.

— *Vals chez soi !* crus-je alors goguenarder.

Mais le vengeur de ce pauvre Morès ne fit même pas attention à cette plaisanterie facile. Il continua :

— Nous arrivons donc frais et dispos à El-Ouatia. Dans les environs, des tribus sont campées; nous les interrogeons; elles se refusent comme de bien entendu à nous dénoncer les assassins, mais, sans plus tarder, nous nous emparons des notables, nous les installons sur des pails, et si, chose bien improbable, ces notables se refusent encore à nous renseigner, alors, oh ! alors, messieurs ! grâce à mes appareils à fabriquer de la glace...

A ce moment je vis Boisandré quitter sournoisement sa chaise, et gagner la porte de la petite rédaction à pas feutrés, suivi de d'Élisagaray qui était un peu verdâtre, et je restai seul avec mon individu. Qu'ai-je dit à cet homme, qui après tout pouvait être dangereux, pour l'engager à partir ? Cela est très confus aujourd'hui dans ma mémoire. Tout ce que je sais, c'est que je le reconduisis jusque dans l'es-

calier, en lui serrant affectueusement les mains, tandis qu'il me disait avec un calme effroyable :

— Et avant la fin de l'année, je vous apporterai dans un panier trois têtes au moins, celles des trois plus coupables !...

Il me laissa sa carte, une carte sans adresse, sur laquelle je lus ces simples mots, en jolie anglaise : *Sylvain Lecouturas explorateur*. Il ne revint jamais, du reste, à *La Libre Parole*.

Le projet de Guérin et de nos amis fut abandonné au bout de quelques semaines. C'était une grosse dépense d'argent, pour un résultat problématique. Six ans après, on finissait par capturer trois des assassins de Morès, les Cham-bâas El Kheïr, Ben Youssef et Hama ben Cheick. Au cours du procès, Ben Youssef mourut en prison.

Hama ben Cheick fut condamné à vingt ans de travaux forcés et El Kheir à mort. Sur les instances de Mme la marquise de Morès, ce dernier fut grâcié et sa peine commuée en celle des travaux forcés à perpétuité. Ils avaient avoué sans difficulté leur participation à cet assassinat, dans lequel Drumont et Delahaye voulurent toujours voir la main de l'Angleterre et celle des Juifs.

Au sortir de l'audience, El Kheir eut un mot dans lequel se révélait, dans toute sa sérénité inexprimable, l'âme orientale.

A son avocat qui lui demandait ce qu'il pensait de l'arrêt qui venait de le condamner à la peine capitale, il répondit de l'air le plus étonné du monde :

— Que voulez-vous demander à un mort ?

Le 18 juin, M. Bernard-Lazare s'étant jugé offensé par un article de *La Libre Parole* ayant trait à un concours organisé pour primer le meilleur ouvrage antijuif, envoya ses témoins à Drumont, auteur de cet article.

Deux balles furent échangées sans résultat.

Le 24 août, Henri Vernier, notre nouveau collaborateur pour les affaires étrangères, se rencontrait à l'épée avec un confrère, M. Paul Fournier, et était atteint d'une blessure à l'avant-bras.

Le 24 septembre, la Cour d'assises de Beauvais acquitta les sieurs Allaphilippe, Publié et Lambert, les gardes de M. de Rothschild.

— Vous avez là, m'avait dit Drumont, une belle occasion de voir Rothschild en face, et de discuter avec lui au besoin.



J'assistai à l'audience, mais je n'eus pas le loisir de voir mon adversaire, dont la présence du reste n'était pas nécessaire, puisque seuls ses gardes étaient poursuivis. Drumont eut, je je crois, une petite désillusion ce jour-là. Moi aussi.

Étions-nous tous assez héroïques en ces temps-là !

L'année antisémite 1896 vit la reprise de l'affaire Dreyfus. En mai, le colonel Picquart, depuis ministre de la Guerre, découvrait le fameux *petit bleu*, sur lequel allait s'échafauder la campagne de réhabilitation du capitaine Dreyfus, campagne qui devait faire sortir de l'ombre cet extraordinaire Esterhazy, figure énigmatique et inquiétante, que nous vîmes tant de fois, par la suite, dans les bureaux de *La Libre Parole*.

## CHAPITRE VII

1897

Séverine quitte *La Libre Parole*. — Déjeuner anniversaire sous les lambris de Mme de Palva. — Réflexion sur des marches d'escalier. — Des discours. — « Mon ami, tes paroles me peinent. » — Reprise de l'Affaire. — Les visites du capitaine Esterhazy. — Un dompteur de diables.

Dans les premiers mois de l'année 1897, Séverine cessa de collaborer à *La Libre Parole*, en raison de l'affaire Dreyfus qui l'inquiétait, et un peu aussi en raison d'un article de Rochefort, qui n'ajouta rien au talent de polémiste de ce dernier. Cela fit de la peine à beaucoup d'entre nous. À notre avis, Drumont, en la circonstance, ne la retint pas avec toute l'insistance dont il aurait été peut-être généreux

de sa part d'user à son égard. Un an avant, à peine, en effet, il avait fait paraître sous ce titre : *De l'or, de la boue et du sang*, un livre qui était l'histoire de ses trois mois à Sainte-Pélagie et de son exil à Bruxelles, et il le lui avait dédié en ces termes : « Ma chère Séverine, je vous dédie ce livre pour une raison qui me paraît excellente, c'est qu'il ne pourrait être dédié qu'à vous... »

Puis plus loin : «... Vous qui êtes une vaillante entre les vaillantes et qui espérez contre toute espérance... »

Et cela se terminait par ce souhait : « Vous avez écrit de trop belles pages sur le Christ, le grand frère et le bon ami des pauvres, pour qu'il ne vous attire pas à lui, vous aussi, par l'irrésistible puissance de sa croix : *dulce lignum dulcia ferens pondera* — pour qu'il ne vous donne pas, à vous aussi, cette céleste paix qui, dit saint Paul, « surpasse toute félicité ».

Chaque année, le 21 avril, date anniversaire de la fondation du journal, Drumont nous conviait à un grand banquet. Tantôt c'était à Saint-Germain, au pavillon Henri IV, tantôt c'était aux Champs-Élysées, dans l'hôtel de la Païva.

(l'israélite célèbre du second Empire), qui avait été transformé, à la mort de cette dernière, en restaurant. Ce 21 avril, ce fut dans ce dernier endroit que Drumont nous offrit à déjeuner, ainsi qu'aux hommes politiques, journalistes, députés et sénateurs amis. Nous étions bien, cette année, une soixantaine. Théodore Denis, Daudé, Massabuau, Millevoye, Gauthier de Clagny, Georges Thiébaud, Jules Delahaye, le sénateur Alcide Treille, Turquet, Gérin, Andrieux, Urbain Gohier, Joseph Ménard, d'Élissagaray, vicomte d'Hugues, Saint-Auban, les docteurs Paquelin et Dupouy, Camille Jarre, Jules Guérin, les bouchers Dumay et Bernard, M<sup>e</sup> Faye, le poète Octave Houdaille, Séverin; j'en oublie certainement.

Dans cet hôtel qui semble avoir été consacré à Plutus, tant l'or est prodigué partout, le Maître semblait être dans son cadre naturel, et je le vois encore, petit détail qui me frappa beaucoup, arrêter un de ses invités par la manche, pour lui faire cette remarque :

— Je vous affirme, cher ami, que l'or de ces boiseries n'est point de l'or chimique, c'est de l'or en feuille, de l'or véritable, je m'y connais !

Chaque fois également, Drumont conduisait son monde dans une petite pièce du fond, d'as-

pect modeste, et se plantait devant un long coffre tendu d'étoffe. Il en soulevait le couvercle et il disait :

— Voilà sa baignoire !

Dans le coffre, en effet, on apercevait une baignoire en argent massif. Cette année-là, il y plongea la jambe droite, ce qui fit rire aux larmes Papillaud, on ne sut jamais pourquoi. Dans un escalier en onyx roux pâle, Drumont s'arrêtait presque à chaque marche. Il en tapotait la main courante, en onyx aussi, et il disait :

— On pourrait en tailler des blocs de pendule, là-dedans !

Ah ! ces banquets anniversaires d'antan ! A table à midi et demi, nous n'en sortions qu'à quatre heures. Quelles séries de discours, quels toasts, à l'heure du « joyeux champagne Mercier ». C'était soit Delahaye, soit Millevoye ou encore Turquet qui ouvraient le feu. Ils célébraient le Maître en des termes ardents, et ils terminaient, invariablement, par des souhaits de longue vie et de santé florissante à l'adresse du « génial écrivain, » en qui tous les honnêtes gens, tous les patriotes espéraient « pour *bouter* définitivement et pour toujours le Juif maudit, hors du sol de France. » !

A quelque chose près, le discours-réponse du Maître était celui-ci :

Mes chers amis, mes chers collaborateurs,  
Messieurs,

C'est donc avec une joie réelle, mêlée de quelque étonnement et de quelque fierté aussi, que je me retrouve au milieu de vous pour fêter ce nouvel anniversaire de la fondation de *La Libre Parole*.

Dieu a déjoué les desseins de ceux qui nous voulaient du mal, et il a fait de nos ennemis les objets de la risée publique. Israël n'a plus le don de prophétie et, malgré tous les présages des *Nabis* inspirés par la rue Laffite, nous voilà tous bien portants et indissolublement unis pour le succès de l'œuvre commune.

C'est à vous, messieurs, que revient l'honneur de ce succès, et c'est vous tous qu'il convient de remercier, sans oublier notre cher Devos, notre dévoué administrateur, qui, contrairement à toutes les traditions de l'intendance, a su assurer la régularité des services et faire parvenir partout cette *Libre Parole*, que ceux qu'elle console et avertit appellent la *Bonne Parole*.

Vous avez compris, messieurs, que ce journal n'était point une entreprise de spéculation, qu'il n'était point destiné à servir une ambition personnelle ou un syndicat d'hommes politiques, que c'était vraiment une œuvre, que nous travaillions pour l'avenir, que nous semions des idées, et vous avez compris que de toutes les idées semées par

nous, il sortirait quelque chose qui servirait la grandeur de la Patrie française.

Le maître continuait, en exaltant sa vie, toute faite d'abnégation et de sacrifice :

Quant à moi, mes amis, je ne demande plus rien, et si demain je venais à mourir, je mourrais content, car je sais que j'aurais en vous de dignes et vaillants continuateurs de mon œuvre !

Au banquet d'avril 1897, il y avait François Bournand (1), un ancien secrétaire particulier de Drumont, au temps de *La France juive*, qu'il nous avait adjoint récemment, en lui confiant la rubrique la plus ingrate, la plus pénible pour un homme de son talent et de son âge : les *faits divers*. Positivement, François Bournand pleurait dans son mouchoir, à ces dernières phrases du directeur de *La Libre Parole*.

Je vois encore — enhardi peut-être un peu par l'ambiance — notre critique des Cafés-concerts, Émile Duranthon, s'approcher de Drumont, au sortir du banquet, et lui rappeler à l'oreille une vague promesse d'augmentation, déjà vieille de plusieurs mois : « *Puisque*

(1) M. François Bournand a publié plus de soixante ouvrages d'histoire ou d'éducation. Avec l'auteur de ce livre, il publia, en 1898, *Les Femmes d'Israël*.

*le journal n'est point une entreprise de spéculation*, s'était dit le brave Duranthon qui était d'Auvergne, qu'est-ce que ça peut bien faire à Drumont de me donner vingt francs de plus. Allons-y ! »

Drumont à ce moment enfilait son pardessus. Il enveloppa son interlocuteur d'un regard affligé. Cet homme, qu'il venait de nourrir copieusement, et qui avait encore aux dents le parfum d'une « fine Champagne » gratuite et âgée, lui demandait encore quelque chose !

— Mon ami, mon cher Duranthon, lui dit-il simplement, vos paroles me peinent, et si vous connaissiez à fond, comme moi, la crise financière que nous traversons, vous n'insisteriez pas...

Duranthon resta à *La Libre Parole* jusqu'en 1902. Jamais plus il n'osa poser la question au Maître. Il ne touchait cependant que cinquante francs par mois.

La vérité est que ces banquets, organisés par Charles Devos, notre administrateur, étaient parfaits.

Jusqu'en novembre 1897, il n'y eut rien de bien saillant au point de vue antisémitique,



mais, dans les premiers jours de ce mois, la nouvelle courut que M. Mathieu Dreyfus, frère du capitaine Dreyfus, accusait le capitaine Esterhazy d'avoir été l'instrument de la condamnation de son frère.

C'était l'Affaire qui reprenait de plus belle. L'agitation antijuive qui faiblissait depuis quelque temps, faute d'aliments, se ranima aussitôt dans des proportions énormes.

Pour défendre celui qu'ils déclaraient innocent, les amis politiques et les coreligionnaires de Dreyfus fondèrent plusieurs journaux, dont les plus fougueux furent *L'Aurore* et *Les Droits de l'Homme*, ce dernier aujourd'hui disparu. A quelques mois de là, le 8 décembre, un autre journal, féministe celui-là, mais également dévoué à Dreyfus : *La Fronde*, devait apparaître, avec, pour directrice, Mme Marguerite Durand, et, pour principale rédactrice, notre ancienne collaboratrice Séverine.

L'Affaire, du coup, bat son plein ; le ministre de la Guerre a fait ouvrir une enquête sur les déclarations de M. Mathieu Dreyfus, auxquelles il s'en est joint d'autres, émanant du sénateur Scheurer-Kestner. Le 22 novembre, le colonel Picquart, en garnison en Tunisie, est rappelé, et une perquisition est faite à son

pied-à-terre de Paris, rue Yvon-Villarceau. Dès lors, une sorte de folie sauvage va faire se ruer les uns sur les autres, hommes politiques, journalistes et même simples particuliers. Jules Guérin mobilise ses ligueurs, la Ligue des Patriotes s'émeut, et les amis de Dreyfus organisent des bandes. Le 4 décembre, une interpellation est faite à la Chambre, et le général Billot, ministre de la Guerre, qui notoirement est hostile à Dreyfus, déclare que ce dernier n'a rien à espérer désormais, ayant été *justement et légalement condamné* en 1894.

Quelles soirées agitées, mon Dieu ! nous passâmes à ce moment, à *La Libre Parole*. C'était, tout à coup, le commandant Biot qui revenait du ministère de la Guerre. Il avait vu Billot, ou un officier supérieur, et on lui avait dit que... Mais il se taisait subitement. Ce qu'on lui avait confié, ce qu'il avait vu, était d'une gravité telle qu'il préférait attendre plusieurs jours avant de tout révéler. Esterhazy survenait, maigre, hâve, avec sa tête de fê-tard éreinté, et il nous donnait des renseignements extravagants sur son cas, sous le sceau du secret. Il n'avait qu'un mot à dire, affirmait-il, et c'était la guerre déclarée, du jour au len-

demain, avec une grande puissance dont il ne disait pas le nom, mais en nous laissant à penser que c'était... l'Allemagne. Chauve, blême, doté d'un nez recourbé avec d'immenses moustaches noires de Madjar, coupant une maigre petite tête fiévreuse, il parlait ensuite, traînant la jambe, raconter, toujours sous le sceau du secret, la même histoire à *L'Écho de Paris* et dans deux ou trois autres rédactions conservatrices. Théodore Denis, le député des Landes, ne pouvait pas le sentir. Il avait la pointe malicieuse sous un air de bonhomie souriante, et il disait d'Esterhazy :

— Cet homme me fait l'effet d'un *corbeau affamé, féroce et malade*.

Assurément il y avait de ça.

Entre temps, arrivait aussi au journal le général Mercier, accompagné parfois du général de Pellieux. Ils avaient avec Drumont des entretiens brefs, auxquels nous n'assistions jamais, ni les uns ni les autres. Je ne crois pas avoir vu, à cette époque, le général Billot à *La Libre Parole*, mais il venait assez fréquemment le soir au nouveau domicile de Drumont, passage Landrieu, et, à n'en pas douter, toutes les informations personnelles qu'il publiait le lendemain *La Libre Parole*, émanaient de ces

messieurs. Vers les derniers jours de décembre, leurs visites se firent plus fréquentes, et plus prolongées, et ils nous entretenaient les uns et les autres, des divers incidents de la journée. Je remarquais qu'ils parlaient toujours du capitaine Esterhazy sans grande considération, encore que ce dernier nous affirmait qu'ils le tenaient tous en haute estime.

Entre temps, notre camarade Gaston Méry se livrait de plus en plus à l'étude des sciences psychiques. Ce grand garçon à figure douce et souriante, évoluait avec une aisance extraordinaire parmi tout un monde sinistre, de mages, de tireuses de cartes, de fakirs et de sybilles.

Après avoir découvert Mlle Couesdon, il avait lancé à Tilly-sur-Seulles (Cavalδος), trois ou quatre petites paysannes qui avaient eu des apparitions. Dans *L'Écho du Merveilleux*, feuille mensuelle spécialement créée par lui pour raconter les visions ou les prédictions de ses sujets, Méry, qui rêvait rien moins que de faire à Tilly-sur-Seulles une réédition de Notre-Dame de Lourdes, donna même dans ce journal une maquette de la future basilique dessinée par Binet, l'artiste charmant qui, plus tard, devait composer la porte monumentale de l'Exposition

de 1900. Malheureusement pour les commerçants de Tilly-sur-Seulles, ce projet devait échouer à la suite d'une intervention énergique de l'Évêché de Bayeux. En fin 1897, Méry s'occupait spécialement d'un abbé *dompteur de diables*, l'abbé Schnoebelin.

Cet étrange abbé, qui demeurait 43, rue du Rocher, venait, à cette époque, d'être expulsé de son logement, en raison du vacarme effroyable qu'il y faisait, et des gens bizarres qui encombraient l'escalier de l'immeuble du soir au matin ; et, comme par hasard, le propriétaire de l'abbé était M. Lockroy, l'ancien ministre.

Un beau jour Schnoebelin écrivit ses doléances à Gaston Méry. Encore un prêtre persécuté, et par un ministre encore ! Méry ne fit qu'un bond chez l'abbé, et voici ce qu'on pouvait lire le lendemain dans *La Libre Parole*, sous la signature de notre ami :

J'ai vu l'abbé hier, dans son nouveau domicile, 8, rue de Florence.

« L'ancien ministre, m'a-t-il dit, n'a peut-être pas eu une bonne idée en m'expulsant. Il va attirer l'attention sur sa maison — une maison qui lui rapporte 80.000 francs par an ; je me vengerai de lui. Je sais faire cesser les phénomènes dans les maisons hantées, mais je sais aussi les provoquer. Vous

verrez qu'avant un an, il n'y aura plus un seul locataire au 43 de la rue du Rocher. »

Véritablement, Méry était revenu enthousiasmé de sa visite chez le *dompteur de diables*. Pendant des semaines il ne tarit pas sur ses mérites. Non seulement Schnoebelin chassait les démons des maisons hantées, mais il les chassait aussi des corps humains. Une simple canne à épée lui suffisait, en général, pour les transpercer à travers l'espace, dès qu'il avait réussi à les acculer dans un coin, où à les faire sortir du corps de la personne chez qui ils avaient élu domicile.

Une après-midi, Méry fut si éloquent que, par curiosité, je le priai de me faire assister à une séance de l'abbé. A quelque temps de là, je publiai dans un journal mes impressions sur cette visite; je les redonne telles aujourd'hui, à titre de document :

Je ne me souviens plus de l'étage, mais je revois très bien le détail de la pièce où l'abbé nous fit entrer. C'était une chambre à coucher avec un grand lit en bois d'acajou. Faisant face au lit, sur une cheminée, un Christ étendait sur le bois de la croix des bras tordus : un Christ horrible, dont le corps d'ivoire blanc était zébré de plaques rouges, et qui avait la tête cachée sous une cagoule noire.

Sur le lit, bien en vue, s'étalaient un couteau à virole à manche jaune et une canne à épée sortie de sa gaine.

L'abbé était venu en personne nous ouvrir. « C'est M. Raphaël Viau, » lui avait dit M. Gaston Méry, et l'abbé, un gros homme, rougeaud, à face bestiale, nous avait ouvert aussitôt la porte de la chambre en disant : « Eh bien, entrez là m'attendre, j'suis en train de *finir* (sic) un client. »

Nous attendîmes.

M. Gaston Méry, aimablement, pour me faire patienter, me fit examiner, comme s'il était chez lui, une collection de figurines en cire, grossièrement modelées, dont la poitrine, la figure ou les jambes étaient percées de fines aiguilles. Il m'expliquait, déjà, que ces figurines servaient pour certains envoûtements, et qu'on les apportait pour en combattre la malignité, quand l'abbé, les manches de sa soutane retroussées, entra, suant et soufflant : « Bon sang ! fit-il, on peut dire que cette canaille de *Mexicain* me donne du mal, aujourd'hui ! »

Le *Mexicain*, c'était — M. Méry m'avait prévenu — le démon qui donnait le plus de mal à l'abbé Schnoebelin, et le *Mexicain* s'acharnait, spécialement, sur les enfants malades, d'une façon toute particulière, depuis plus d'un mois. Tous les enfants qu'on lui amenait maintenant à soigner, le recélaient, soit dans la poitrine, soit dans le ventre, mais le plus souvent dans la tête.

L'abbé Schnoebelin abaissa ses manches, et, un peu essoufflé, dit à M. Méry : « Vous n'êtes pas en retard,

« la dame » ne doit être ici qu'à deux heures et demie, et il n'est que deux heures vingt. »

On causa, l'abbé se plaignit de souffrir beaucoup. La nuit précédente, il s'était réveillé, soudain, avec une vive douleur au flanc, et ayant porté la main à l'endroit il y avait trouvé un couteau enfoncé à moitié lame.

Il alla vers le lit et dit : « Tenez, regardez, c'est ce joli couteau-là ; on voit encore du sang sur la pointe. » Une tache s'y trouvait en effet, une tache rouillée, qu'il gratta de l'ongle en ajoutant : « C'est cette canaille de *Mexicain* qui s'est vengé encore une fois. »

Il y eut un silence.

Je regardais M. Gaston Méry. Il ne souriait pas. Le nez sur la lame, très intéressé, il regardait la tache de rouille. Je rompis le silence qui se prolongeait et je dis : « J'espère, l'abbé, que vous vous êtes fait faire un pansement sérieux ? »

Comme s'il venait de sentir le *Mexicain* lui *repercer* le flanc, l'abbé Schnoebelin sursauta : « Sachez, Monsieur, fit-il, que les blessures des esprits malins ne laissent jamais de traces ; c'est déjà bien assez d'en garder la douleur. » Il fixa M. Gaston Méry et celui-ci m'affirma qu'en effet, cela était. Il allait probablement ajouter qu'il fallait être plongé dans une ignorance aussi crasse que la mienne, pour se permettre semblable question, quand la sonnette de la porte carillonna.

« C'est Elle ! » s'exclama l'abbé.

Il disparut et revint une minute après, précédant



une grande femme osseuse, mise comme une bourgeoise de petite ville, et qui traînait par la main un pauvre enfant rachitique, propriétaire d'une tête énorme portée par un cou mince à faire peur.

La dame serra les mains de M. Gastor Méry : « C'est gentil à vous d'être venu ». M. Méry me présenta et l'abbé, retroussant à nouveau ses manches, s'écria : « C'est pas tout ça ; mais comment va le jeune homme aujourd'hui ? »

Le « jeune homme », c'était le pauvre petit rachitique à tête énorme, et la dame, en le poussant vivement vers l'abbé, gémit : « Mal, très mal, monsieur l'abbé ; toute la nuit, il nous a tenus éveillés par ses cris. »

Alors, il se passa une scène odieuse :

Devant le misérable avorton qui le regardait avec des yeux pleins d'épouvante, l'abbé s'accroupit, lui tenant les deux épaules emprisonnées entre ses grosses mains velues. Une minute, l'homme et l'enfant se fixèrent ainsi, nez à nez, et, soudain, l'abbé se relevant brusquement hurla, furieux : « Je m'en doutais, c'est encore le *Mexicain* ! »

Congestionné, les yeux hors de la tête, un sourire atroce aux lèvres, l'abbé Schnoebelin saisit une serviette, l'arrosa du contenu d'une petite fiole plate et, rapidement, en enveloppa la tête de l'enfant : « Ah ! mon gaillard, tu récidives ! Ah ! coquin, tu me nargues ! Nous allons voir, ah ! oui, nous allons voir ! »

Sur sa chaise, placide, la mère, la misérable mère, suivait des yeux, les traits tirés, ces singuliers

apprêts. Un peu pâle, je l'avoue, je dis à M. Méry, à voix basse : « Mais c'est un fou, cet homme-là ! » Simplement, de la tête, M. Gaston Méry me fit : « Non ! » Je n'eus pas le temps de protester. L'abbé Schnoebelin, après avoir fait diverses passes au-dessus de l'enfant, venait, du plat de la main, de lui cogner deux fois la tête le long du mur.

Pan ! pan !

« Ah ! maman ! maman ! »

J'allais m'élancer.

Mais déjà l'abbé Schnoebelin avait porté son petit malade sur un fauteuil, lui avait enlevé la serviette, et, à genoux devant lui, d'une voix qu'il s'efforçait de rendre câline, disait : « Là, là, le mignon, nini, c'est fini, plus de diable dans cette vilaine caboche ! là ! parti le *Mexicain* ! la grosse canaille de *Mexicain*. »

Courbée également devant son fils, la mère renchérissait : « Qu'est-ce qui a chassé le grand diable, c'est m'sieu l'abbé ! »

De grosses larmes coulaient sur la lamentable figure hébétée du pauvre petit être. L'abbé Schnoebelin tira des pastilles d'une boîte : « Suce ça, mon coco, ça te remettra, tu sais bien, grand bête, que c'est pour te guérir ! »

Il se leva, la face réjouie, et me dit :

« Vous voyez bien qu'on ne l'a pas martyrisé ! Vous préféreriez peut-être que le *Mexicain* le tarabuste encore des mois et des mois ? »

J'allais répondre par une injure, mais M. Gaston Méry me devina : « Nous sommes un peu pressés », fit-il. Il m'entraîna vers la porte.

Dans le couloir-vestibule, j'entendis la mère qui se confondait en remerciements : « Ah ! monsieur l'abbé, quelle chance de vous avoir connu ! Ah ! monsieur l'ab... »

M. Méry ne me proposa plus de l'accompagner chez ses sorciers.

Je m'étais très mal tenu... (1).

(1) Dans *L'Écho de Merveilleux*, en date du 1<sup>er</sup> août 1897, M. Gaston Méry a donné la photographie de l'abbé Schnoebelin, le représentant tenant à la main son épée à désenvoûtement.

## CHAPITRE VIII

1898

La lettre *J'accuse* ! — Le duel Drumont-Clemenceau. — Le procès Zola. — Dans la salle du Harlay. — Bandes ennemies. — Un spectacle inoubliable. — De Paris à Versailles en mail-coach. — Le serment d'Esterhazy. — *Les Femmes d'Israël*. — Le Révérend Père Bailly et Aristide Briand. — Régis à Paris, Drumont à Alger. — Journalisme antijuif. — Marches antisémites. — Drumont élu député. — Les « listes rouges ». — Quelques duels. — L'impressionnable Duranthon.

Le 11 janvier 1898, le capitaine Esterhazy passait en conseil de guerre, à la suite de la publication, dans un journal dreyfusard, de lettres adressées par lui — affirmait-on — à Mme de Boulancy ; les fameuses *Lettres d'un uhlan*.

Esterhazy fut acquitté, l'accusation n'ayant

pu faire la preuve éclatante de l'authenticité de ces lettres ; mais le 13 janvier, un nouvel acteur du drame entraît alors en scène. Émile Zola publiait dans *L'Aurore* le retentissant article : *J'accuse*, adressé au Président de la République, et dont voici l'extrait capital qui devait, aussitôt, lui valoir des poursuites.

Un conseil de guerre — écrivait Zola — vient, par ordre, d'oser acquitter un Esterhazy, souffle suprême à toute vérité, à toute justice. Et c'est fini : la France a sur la joue cette souillure. L'histoire écrira que c'est sous votre présidence qu'un tel crime social a pu être commis.

... Les juges ont rendu une sentence inique qui à jamais pèsera sur nos conseils de guerre, qui entachera désormais de suspicion tous leurs arrêts. Le premier conseil de guerre a pu être inintelligent, le second est forcément criminel.

... *J'accuse* le second conseil de guerre d'avoir couvert cette illégalité par ordre, en commettant à son tour le crime juridique d'acquitter sciemment un coupable.

Le 18 janvier, le général Billot poursuivait en Cour d'assises Émile Zola et le gérant de *L'Aurore*. Le procès dura du 7 au 23 février. A sept heures du soir, ce jour-là, Émile Zola s'entendait condamner à *un an de prison*

et 3.000 francs d'amende ; le gérant de *L'Aurore* à quatre mois de prison, et également 3.000 fr.

Le 18 juillet, Émile Zola, ayant fait appel devant la Cour d'assises de Versailles, voyait ce jugement confirmé par le jury de Seine-et-Oise, et partait à l'étranger.

Le colonel Picquart, qui avait été arrêté et envoyé prisonnier le 13 janvier au Mont Valérien, était mis à la réforme, quelques jours après le verdict de la Cour d'assises de Versailles.

Voilà, chronologiquement notées, les différentes phases de l'affaire Zola-Dreyfus, au cours de ces six derniers mois.

Entre temps, un duel au pistolet eu lieu entre Édouard Drumont et Georges Clemenceau. M. Clemenceau, dans *L'Aurore*, ayant demandé à Drumont ce qu'il faisait en 70.

En reproduisant une lettre du capitaine Jacquet, affirmant qu'il avait été sous ses ordres à cette date, et qu'il avait fait son service militaire avec patriotisme, le directeur de *La Libre Parole* injuria gravement M. Clemenceau. Le duel eut lieu au *Vélodrome du Parc des Princes*, au commandement et à vingt pas. Les deux adversaires ne se touchèrent pas, et, cependant, l'un et l'autre étaient de première force au pistolet.

Je crois bien que personne, pas plus dans le camp antijuif que dans le camp dreyfusard, ne pourrait raconter exactement et dans tous les détails, les journées de ce procès Zola-Dreyfus, tant il y avait de passion à cette époque, dans l'un comme dans l'autre de ces camps. Même dans le monde des journalistes et des avocats, gens un peu blasés et par conséquent sceptiques, il n'y avait guère d'indifférents : on était dreyfusard ou antidreyfusard.

Imaginez, maintenant, l'exactitude, la bonne foi des comptes rendus qui paraissaient dans les journaux. Imaginez aussi la bienveillance des relations.

Pendant les audiences, cela pouvait passer, encore qu'entre les dépositions des témoins on se traitait couramment, à voix basse, dans le public, de « faussaire d'État-major », de « vendu à l'Allemagne », ou de « sale juif » ! Mais dans les couloirs, et dans la salle du Harlay, sur les marches du Palais, quels cris, quelles vociférations ! Après chaque audience, Zola sortait par le quai des Orfèvres, et je me souviens d'un soir, où les antidreyfusards avaient fait le projet de le jeter lui et sa voiture dans la Seine. Quelle bataille autour de ce malheureux fiacre, secoué par des douzaines de mains, comme un véri-

table panier à salade ; quels coups de cannes échangés entre les ennemis et les amis de l'écrivain ! « Va donc, mouchard ! Tiens, jésuite ! » Et la police, arrivait tapant dans le tas, sans distinction, pendant que la voiture s'enfuyait à toute allure. Le lendemain, cela recommençait.

Plantées devant la petite porte de l'entrée des témoins, les bandes adversaires stationnaient des heures, en l'attente du témoin à huer ou à acclamer. Mais l'orage se déchainait surtout quand repassaient, à travers tout ce monde exagéré de journalistes, d'avocats et d'hommes politiques, les généraux Mercier, Billot, de Boisdoffre, de Pellieux et le commandant Lauth. Honnis par les amis de Zola, acclamés par ses adversaires, ces quatre principaux témoins du drame, arrivaient le plus souvent, place Dauphine, dans un état fâcheux ; quant au colonel Picquart, ce fut miracle pour lui de n'avoir pas été assassiné avant la fin du procès. A ce moment, il venait chaque soir à *La Libre Parole* une demi-douzaine d'individus sortis je ne sais d'où, ayant toujours de l'argent plein les poches, et à moitié ivres, qui affirmaient à tout instant que *l'affaire du colonel Picquart serait faite le lendemain*. Comme arme



de combat, ces extraordinaires patriotes inconnus avaient une sorte de canne en caoutchouc flexible qui rentrait dans un fourreau à volonté. Cela avait l'air d'une honnête canne à pêche, mais un seul coup de ce caoutchouc étendait un homme à terre. Plus calmes, mais aussi vociférateurs, venaient ensuite les membres de la *Jeunesse antisémite*, commandés par l'ami Dubuc, un excellent garçon plein de conviction, sincère celui-là, et par Camille Jarre, un avocat stagiaire, qui était l'être le plus doux du monde. Au milieu de ces foules d'enragés, passait, énervée, la mince silhouette de Gyp, toujours vêtue de clair, conversant avec l'éminent avocat M<sup>e</sup> Joseph Ménard, l'œil et la moustache en bataille. Dans leur sillage s'agitait M<sup>e</sup> Faye, un jeune avocat, un Déroulède en réduction, qui copiait d'ailleurs ce dernier jusque dans ses redingotes, à basques immenses, ses cannes, ses chapeaux, sa façon de parler, de marcher, et de sourire belliqueusement. M<sup>e</sup> Faye nous enfiévrant à chaque rencontre au Palais, avec des nouvelles effrayantes :

— Savez-vous ce qui vient d'arriver, mon cher ? Eh bien ! il paraît que Dreyfus aurait soustrait, en plus de ce que l'on sait, dix autres pièces ; je le tiens de Untel, qui en aura la con-

firmation demain ; n'en parlez pas surtout ; ça va éclater comme un coup de foudre, et vous serez le seul à le savoir avec moi.

Il disparaissait dans un groupe, et on le surprenait dix minutes après, au bras d'un autre ami, à qui il disait :

— Il paraît que Dreyfus aurait envoyé... N'en parlez pas surtout !

C'était, chez cet aimable garçon, une douce manie, un désir un peu maladif d'être toujours mieux renseigné que quiconque et avant tout le monde. Souriant, les yeux aiguisés de malice, M<sup>e</sup> Maréaux-Delavigne, aujourd'hui rédacteur au *Journal*, mais qui l'était alors à *La Libre Parole*, allait, souple, de groupe en groupe, en quête du dernier tuyau. Il avait réalisé ce tour de force d'être bien avec tous, dreyfusards et antidreyfusards, et d'en tirer grand profit pour ses informations, ce qui le rendait précieux à *La Libre Parole*.

Pendant les longues suspensions d'audience, la salle du Harlay dans laquelle se déversait le public du prétoire, devenait plus houleuse. Octave Mirbeau, Leblois et des israélites notoires, tenaient, dans les encoignures, des concilia-bules animés. Puis, c'était tout à coup Séverine, pâle, angoissée, qui apparaissait. Dans les re-

mous d'allants et venants, surgissait parfois la haute taille de Lucien Millevoye, venu aux nouvelles, ou de Jules Guérin, toujours suivi d'une demi-douzaine de ligueurs aux yeux pleins de menace, aux poings prêts à la boxe. Sur leur passage, des israélites grondaient, devinant dans leurs yeux l'injure, que la bouche ne proférerait pas encore. D'ailleurs, les rédacteurs de *L'Aurore*, des *Droits de l'Homme* et du *Siècle* étaient à demeure, juifs ou non-juifs : Laurent Tailhade, Francis Guinaudeau, de Pressensé, Pierre Quillard, Henry Leyret, et encore : Urbain Gohier, Michon, Lepic, Georges de Bruchard, Hanneaux et Strauss, un juif de profil superbe qui, à lui seul évoquait toute la Bible, avec une chevelure absalonienne et une barbe bouclée d'un noir intense à reflets bleuâtres. Entre ce dernier et Jules Guérin, c'était la guerre sans répit, car Strauss, lui aussi, avait mobilisé des bandes, et, à la sortie du Palais de Justice, les hommes de Strauss égalaient les partisans de Guérin sous le rapport de la violence dans la vocifération injurieuse, s'ils leur étaient sensiblement inférieurs dans l'art rude et simpliste de la matraque ou du chausson. Parfois Henri Rochefort se montrait en compagnie de Georges Thiébaud, toujours sombre comme un Huguenot du temps

de la Ligue. Un cercle se formait autour d'eux, en l'attente du *bon mot*, de la phrase *rosse*, que ne manquerait pas de lancer le vieux pamphlétaire de *L'Intransigeant*. Le bon mot jailli, l'effet produit, Rochefort repartait : « Vive Rochefort ! A bas les Juifs ! » Venu pour constater une fois de plus sa popularité et prendre l'air du palais, Rochefort rejoignait ensuite son petit hôtel de la rue Pergolèse, gai et content.

Quand, à sept heures et demie environ — le dernier soir du procès — Émile Zola, condamné à un an de prison, descendit, au bras de son défenseur et ami M<sup>e</sup> Labori, l'escalier du Palais faisant face au boulevard, ce fut un spectacle d'une grandeur tragique inoubliable.

Sur ces larges degrés, au milieu de cette foule grouillante et hurlante, qui débordait au delà des grilles, ce petit homme myope, court, grisonnant et d'aspect timide, semblait, en vérité, être traîné à quelque ignominieux supplice ; cela était beau d'horreur. Dans le jour qui s'obscurcissait, il avançait lentement, dans un cercle de poings fermés, de bouches tordues par l'insulte. Il ne fut frappé par personne certes, mais qu'une seule main l'eût touché, et, à n'en point douter, cent cannes s'abattaient aussitôt sur

lui, cent mains l'eussent arraché des bras de ses amis. J'ai vu des hommes, qui, dans la vie ordinaire, étaient incapables d'une lâcheté, appeler *lâche*, en pleine figure, ce débile désarmé, protégé à peine par une douzaine d'amis, et prêts à cracher sur lui, en haine de Dreyfus. Les moins exaltés — et j'étais de ceux-là — clamaient à pleins poumons, comme des chiens hurlant à la lune, ou à la mort : « A bas Zola ! A bas les Juifs ! » Si le trajet de l'escalier à la grille contre laquelle se rangeait sa voiture, eût été de quelques minutes plus long, il n'est pas certain qu'Émile Zola rentrait vivant ce soir-là chez lui.

Le soir même, je fis le compte rendu de cette scène, dans *La Libre Parole*. Pas un instant, la pensée que cet homme venait en somme d'endurer tous ces affronts, de souffrir cette longue agonie, pour une cause qu'il pouvait, après tout, croire juste, ne me vint à l'esprit, et j'écrivis que le spectacle que je venais de voir était aussi *réconfortant* que *beau*. Des gens, des gens que j'aimais, et qui étaient de braves gens, me félicitèrent le lendemain de cet article, et Drumont m'en fit compliment.

. . . . .  
Ces scènes d'une intensité dramatique, où les

côtés grotesques abondaient, devaient se renouveler cinq mois après, Zola ayant fait appel de sa condamnation.

A ce moment, le capitaine Esterhazy ne quittait plus, pour ainsi dire, les bureaux de *La Libre Parole*. A moitié perclus de douleurs, l'aspect plus ravagé que jamais, il annonçait chaque fois qu'il allait se livrer à des voies de fait sur le colonel Picquart et que, du reste, il ne périrait que de sa main, en duel ou autrement. Le matin du nouveau procès Zola, qui devait avoir lieu devant les Assises de Seine-et-Oise, il tint à nous conduire lui-même à Versailles et, à cet effet, il avait loué à la journée un mail-coach jaune, sur lequel perchait un escogriffe vêtu de rouge, armé d'une trompette énorme.

Nous partîmes, Boisandré, Méry, moi, un ami commun, Clerget, l'acteur bien connu, et deux journalistes étrangers, un Anglais et un Hollandais, dont les noms ne me reviennent plus, mais qui avaient toujours soif. Pour être agréables à ces confrères, en avons-nous fait des stations ce jour-là, de Paris à Versailles ! A la moindre auberge, nous descendions, et des flots de bière, de vin blanc, de whisky, coulaient dans nos verres, comme si, sur le point d'affronter les

sables brûlants de l'Arabie Pétrée, nous voulions, en prévision d'une probable et longue privation de tout liquide, nous dégoûter de boire pour six mois au moins. A la dernière auberge avant Versailles — qui était, je crois, notre septième où huitième station — nos confrères étrangers étaient d'une gaîté louable, et le Hollandais ne cessait de crier à tue-tête : « Vive la Hollande ! » qu'il prononçait : *Vive l'Erlande !* ce qui me fit dire, un peu surpris, à Boisandré :

— Pourquoi diable ce Hollandais célèbre-t-il si fort l'Irlande, plutôt que son propre pays ?

Quand nous remontâmes sur le mail, avec moins d'assurance qu'au départ, Esterhazy, la moustache hérissée sur des lèvres cruelles, affirmait, certainement pour la vingtième fois, que, désormais, les dernières heures du colonel Picquart étaient comptées si, par malheur pour lui, il le trouvait à Versailles.

Vers dix heures et demie, nous fîmes dans la ville du Roi Soleil une entrée sensationnelle, avec, dans le dos, notre escogriffe de larbin dont la face était devenue aussi pourpre que son habit, et qui sonnait, sans conviction, des appels désastreux dans sa trompette immense.

On connaît la suite. La Cour d'assises de

Seine-et-Oise confirma l'arrêt de la Cour d'assises de la Seine. Et ce fut au milieu d'une tempête de cris et au milieu de bagarres, que Zola quitta Versailles.

Le soir, Esterhazy disparut, et nous repartîmes sans lui, notre devoir nous appelant au journal à heure fixe. Il nous raconta le lendemain qu'il avait fait mille tentatives pour se rencontrer avec le colonel Picquart, toutes sans succès.

On apprenait bientôt qu'Émile Zola venait de passer la frontière, et que le colonel Picquart était mis en réforme.

Quelque temps après, le ministère Méline tombait et était remplacé au pouvoir par le ministère Brisson-Sarrien. Puis vint l'épisode mystérieux du suicide du colonel Henry.

Le 8 novembre, la Chambre criminelle de la Cour de Cassation commençait une enquête qui devait finalement aboutir, en 1899, à la revision du procès du capitaine Dreyfus.

Vers cette époque, eut lieu un de ces petits événements qui comptent beaucoup dans la vie d'un écrivain : je lançai en librairie mon premier livre.

Ce livre, que l'éditeur A. Pierret m'avait demandé, et qui traitait de la question antisémi-



tique, naturellement, était intitulé : *Les Femmes d'Israël*; je l'avais écrit en collaboration avec un de mes confrères de *La Libre Parole*, François Bournand, ancien secrétaire particulier d'Édouard Drumont, au temps de *La France juive*.

*Les Femmes d'Israël* (1) eurent, je dois le dire — toute modestie à part — un joli succès de vente. En moins d'un mois, l'éditeur Pierret connut les joies d'une deuxième édition et d'autres suivirent; mais ici je dois payer un tribut de profonde reconnaissance à M. Aristide Briand.

Quelques jours après l'apparition de mon livre en librairie, j'avais été voir un certain nombre de directeurs de journaux amis, pour leur demander de l'annoncer à leur gré. Tous furent pour moi accueillants et serviables; tous en parlèrent.

Le dernier que je vis fut le R. P. Bailly, alors directeur de *La Croix*. En maintes occasions, j'avais été aimable pour ce religieux confrère, et jamais il ne m'était venu à l'idée de lui faire payer la reproduction de mes

(1) Ceci n'est pas une réclame déguisée, la dernière édition des *Femmes d'Israël* est épuisée : et il me reste juste deux exemplaires de cet ouvrage.

« fantaisies » qu'il découpait, pour *La Croix* et *Le Pèlerin* dans *La Libre Parole*, sans d'ailleurs m'en demander l'autorisation. En me rendant à *La Croix*, j'étais donc bardé d'espérance. Le Père Bailly me reçut... en père. Il saisit l'exemplaire du livre — que j'offrais à sa critique — avec la figure d'un gourmet devant un morceau de choix, loua mon zèle pour la cause de l'antisémitisme, et, finalement, me laissa partir sur cette impression qu'il ne confierait point à d'autres le soin de « bibliographier » *Les Femmes d'Israël*, dans *La Croix*.

J'attendis huit jours, puis quinze. Un mois et demi s'écoula, et *La Croix* restait toujours muette.

N'y tenant plus, je retournai, un matin, rue François-I<sup>er</sup>, mais en route j'avais l'âme sereine, et nulle suspicion malveillante n'y germait. « A n'en point douter, me disais-je, un événement imprévu a empêché le R. P. Bailly de se donner le plaisir d'être agréable à un jeune confrère. Peut-être, au lendemain de ma visite, a-t-il été appelé vers de pieuses et lointaines destinations, un pèlerinage urgent, ou un miracle. »

Je me disais ces choses rassurantes, et bien d'autres ! Mais la porte de *La Croix* franchie, je

du jeter bas une partie de ces agréables suppositions. Le Père Bailly, depuis six semaines, n'avait point quitté la maison.

Que s'était-il passé, et à quoi attribuer ce silence de *La Croix* sur mes malheureuses *Femmes d'Israël* ? Très vite, trop vite, je l'appris, car, cinq minutes plus tard, le R. P. Bailly en personne était devant moi, et je n'oublierai, de ma vie, le regard d'infini regret dont il m'enveloppa dès mon entrée.

— Ah ! mon cher, mon bien cher confrère, si vous saviez comme je suis désolé !

Il me mit sans tarder au courant de cette désolation. Il avait lu, il avait dévoré, pour mieux dire, mes *Femmes d'Israël*. Mais au fur et à mesure de cette lecture, son cœur de prêtre, et aussi son cœur de directeur de journal, avait connu les pires déchirements :

— De ce livre qui restera, oui, mon bon et cher confrère, *qui restera, comme un des plus robustes piliers de l'OEuvre antisémitique*, il m'est moralement impossible de dire un seul mot dans *La Croix*.

Hélas ! non seulement mon livre contenait des citations de la Bible, que certaines âmes mal préparées doivent toujours ignorer, mais aussi, contre des personnalités israélites prêtes à

entrer sous peu *dans la voie du salut* (il me cita des noms), il fourmillait d'insinuations regrettables, qu'en vérité sa mansuétude évangélique ne pouvait que réprouver, malgré le vif chagrin qu'il en ressentait pour moi. Il leva les yeux au ciel, la face douloureuse :

— Un livre que j'aurais été si heureux de pouvoir louer en toute liberté de conscience ; un livre si bien écrit ; un livre qui...

Le *Malin* qui guette la *Créature*, surtout aux heures de l'*Épreuve*, pour l'inciter, comme on le sait, plus facilement au *Péché*, me souffla, à ce moment, à n'en point douter, une idée diabolique :

— Puisqu'il en est ainsi, mon Père, dis-je, il ne me reste plus qu'à tenter auprès des feuilles impies la démarche qui vient de me réussir si peu auprès de vous, et je cours, de ce pas, pour commencer, à *La Lanterne*. Là, peut-être, sera-t-on plus serviable et plus indulgent qu'ici !

J'ai encore dans les oreilles la voix attristée de l'excellent religieux :

— Allez-y, mon enfant, et que Dieu vous y accompagne...

Le lendemain, je faisais passer ma carte à M. Aristide Briand, alors directeur de *La Lan-*

terne, sans toutefois avoir fait part de mon intention à mon collaborateur François Bour-nand, dont l'âme de chrétien du temps des catacombes. se serait assurément émue de ce coupable accommodement. Je connaissais d'ailleurs, depuis de longues années, M. Briand.

M. Aristide Briand est de Bretagne, comme moi. Il est né à Nantes, le 28 mars, jour de la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et je vins au monde quatre mois après, le jour de l'anniversaire de la prise de la Bastille, un *quatorze Juillet*, jour profane entre tous, et que nul saint du calendrier n'abrite sous son vocable.

Mais M. Briand est *vocatus*, *l'Homme d'une vocation*, dirait Édouard Drumont, et, déjà, à l'époque où le modeste auteur des *Femmes d'Israël* le vint trouver, il rêvait sans doute à cette *loi de Séparation*, qui allait marquer, dans l'histoire de la France aussi bien que dans l'histoire de l'Église, une date ineffaçable. Moi, si je suis *vocatus* aussi, c'est dans un autre genre; je suis l'homme qui a la vocation d'attraper toujours... la lune.

A ne rien céler cependant, je dois dire que

ce jour-là, dès mes premiers mots, le directeur de *La Lanterne* fit une grimace qui me parut de mauvais augure :

— Mais, mon cher Viau, parler de votre livre, vous n'y songez pas ! Vous savez ce qu'est mon journal. Pensez donc, rien que le titre : *Les Femmes d'Israël* !

Il avait au front un pli de réel chagrin et je sentais bien qu'il n'esquivait pas le service demandé.

Combien de fois, à *La Lanterne*, n'avais-je point vu M. Briand se déranger pour donner un renseignement, le dernier bon tuyau, à n'importe quel petit confrère, même entre minuit et deux heures du matin, alors qu'il était talonné par « l'article à faire ». Oui, se déranger en souriant, alors que véritablement *on l'embêtait*, et que beaucoup, à sa place, auraient fait répondre *qu'il n'y était pas*.

J'allais partir, M. Aristide Briand me retint :

— Tenez, cher ami, j'arrangerai ça tout de même : je vais lire le bouquin, et je vous promets que, n'importe comment, *je ferai passer quelque chose*, un de ces jours.

Une dizaine de jours après, j'avais dans *La Lanterne*, sur *Les Femmes d'Israël*, une petite

bibliographie vinaigrée suffisamment pour piquer la curiosité des lecteurs, même israélites. M. Aristide Briand avait trouvé le bon biais confraternel, pour m'être à la fois utile et agréable.

Depuis, les années ont accumulé sur ma tête quelques douzaines de cheveux gris et semé, au hasard des aquilons, nombre de mes folles mèches d'antan. Et voilà que l'ancien directeur de *La Lanterne* — qui a conservé, lui, l'intégrité de sa chevelure — est devenu un homme d'État éminent.

L'année 1898 devait voir la réalisation d'un des espoirs secrets d'Édouard Drumont.

Depuis les premiers jours de janvier, une grande agitation régnait en Algérie, agitation fomentée en grande partie par un étudiant du nom de Max Régis, depuis longtemps en relation épistolaire avec le directeur de *La Libre Parole*.

Des conférences antijuives, suivies de manifestations tumultueuses, organisées par Max Régis et des amis de ce dernier, MM. Lionné, Voinot, Masson, Grégoire Mallebay, et un des frères de Régis, M. Louis Régis, s'étaient déjà produites un peu partout, à Oran, à Cons-

tantine, à Médéah, Mostaganem, Blidah.

Politiquement, ce mouvement était dirigé contre MM. Étienne, député d'Oran, et Thomson, député de Constantine.

M. Lépine venait d'être nommé Gouverneur général de l'Algérie, en remplacement de M. Cambon.

La situation bientôt s'aggrava.

Le 23 janvier, au cours d'une nouvelle manifestation, un ouvrier, du nom de Cayrol, était tué d'un coup de couteau, et, le 23, un israélite subissait le même sort à la fin d'un meeting. Il n'en fallut pas davantage pour achever d'exaspérer les esprits des deux côtés. Le 19 février, Max Régis débarquait d'Alger à Paris, et offrait à Drumont la candidature dans la deuxième circonscription d'Alger.

Drumont, aussitôt, accepta. Deux réunions publiques, organisées par Jules Guérin et Dubuc de la *Jeunesse Antisémite*, la première à la salle Chaynes, et la seconde à la salle Wagram, apprirent aux Parisiens la nouvelle. Elles furent orageuses et bruyantes ; mais elles firent connaître Max Régis à Paris, et constituèrent une réclame appréciable à *La Libre Parole*.

Le 1<sup>er</sup> mars, Régis quittait Paris, et, le



11 mars, il faisait acclamer, à Alger, la candidature de Drumont.

Le 31 mars, Édouard Drumont s'embarquait sur le paquebot *Général-Chanzy* (1), à destination d'Alger. Il était accompagné de Jules Guérin et de notre collaborateur Jean Drault, chargé de la relation du voyage et de l'élection.

Ouvrons ici une parenthèse.

Des hommes doivent leur célébrité à un talent d'écrivain, d'orateur, de penseur ou d'artiste. Une suite de longs travaux, une découverte géniale, ou une action d'éclat, les a placés, un beau jour, au pinacle, et les voilà célèbres du jour au lendemain. Un encrier jeté à la tête d'un professeur israélite, dans un moment de mauvaise humeur, et quelques duels avec d'autres israélites, avaient suffi pour faire subitement, du jeune étudiant Régis, l'idole de toute une population. A quelque temps de là, Régis fondait un journal, *L'Antijuif*, dans lequel il reprenait toutes les idées de *La Libre Parole*, et le succès de cette feuille fut tout de suite colossal. En 1898, *L'Antijuif* tirait à 20.000 exemplaires.

Pour donner une idée du style ordinaire de la rédaction de *L'Antijuif*, je me bornerai à

(1) Coulé en février 1910.

donner ces deux extraits, découpés dans les échos de janvier 1898 :

— Hier, jeudi, une truie juive a mis bas un porcelet hébreu, rue Babazoum. Tant pis !

— Avant-hier, aux tournants Rovigo, un de nos bons amis, qu'un juif fixait insolemment, lui a appliqué, en guise de premier avertissement, deux coups de pied dans le bas-ventre, qui l'ont étendu raide, en poussant des cris de cochon réchaudé. L'audace des You-tres n'aurait bientôt plus de bornes, si les honnêtes citoyens ne se décidaient pas enfin à sévir. Félicitations bien sincères à notre ami.

Voici maintenant l'impression que donnait Max Régis, à cette époque :

Un blond aux yeux bleus, avec un masque romain, sur un corps très musclé, de grandeur moyenne; une imperceptible moustache au-dessus d'une bouche très fraîche, où se dessinait constamment un sourire cruel, un sourire de félin, dont il avait d'ailleurs les allures souples, et cet ensemble, faisait de Max Régis, un étrange joli garçon de vingt-cinq ans, dont la voix, une voix de tête, très douce, presque féminine, devenait, dans la colère, invraisemblablement vrillante et aiguë.

Régis nous arriva, lors de ce premier voyage,

les doigts pleins de bagues de prix, et au poignet droit, un énorme bracelet en or, à plusieurs tours, don du « Comité des femmes antijuives d'Alger ». Il était accompagné d'un domestique arabe, et menait grand train. Au journal, il nous raconta des histoires à faire frémir, de l'air le plus candide du monde. Un soir, entre autres, il nous narra, par le menu, celle-ci, dont il avait été le spectateur amusé, disait-il, quelques jours avant son départ.

Au moment d'une manifestation, deux israélites qui se trouvaient sur un tramway, avaient été aperçus par une bande d'antjuifs. On avait arrêté aussitôt le tramway, et intimé aux deux hommes d'avoir à crier : *A bas les youtres !* et comme ils s'y étaient refusés, les antjuifs les avaient précipités par dessus le tramway, puis, les ayant saisis par les jambes, les avaient trainés à terre, pendant un bon quart d'heure, en leur faisant *sonner de temps en temps*, la tête sur les pavés.

Parfois, Régis fredonnait aussi de sa voix douce et pointue, les chansons antijuives, qui scandaient le pas des manifestants algériens, lorsqu'ils se dirigeaient vers les rues Babazou ou de la Lyre, habitées, en grande partie, par les marchands israélites. La première de ces

chansons : *La Marseillaise antijuive*, se chantait sur l'air des *Pioupious d'Auvergne*, et comportait ce refrain :

*Y a trop longtemps qu' nous sommes dans la misère,  
Chassons l'Étranger,  
Ça f'ra travailler.  
Ce qu'il nous faut c'est un meilleur salaire,  
Chassons du pays  
Tout' cette bande de Youddis !*

La deuxième, *Marche antisémite*, n'était pas moins farouche. Qu'on en juge également par ce refrain qui, paraît-il, faisait se verrouiller dans leurs caves, dès qu'ils l'entendaient au loin, les malheureux commerçants du quartier israélite.

*A mort les juifs ! A mort les juifs !  
Il faut les pendre  
Sans plus attendre.  
A mort les juifs ! A mort les juifs !  
Il faut les pendre  
Par le Pif !*

Pendant les quelques jours que Régis passa à Paris, plus de deux cents lettres d'Algérie, arrivèrent à *La Libre Parole* à son adresse. Les unes bourrées de billets de banque, ou de

mandats-poste, les autres débordantes de protestations d'amitié frénétique ou d'amour violent. J'ai eu entre les mains, une lettre de deux petites Espagnoles, deux sœurs, une de *dix ans* et l'autre *de douze*, qui l'appelaient : *Notre Jésus-Régis*, et lui annonçaient qu'elles avaient fait brûler, à je ne sais plus quelle église, deux gros cierges, pour qu'il ramène de Paris *la permission de tuer tous les You-tres d'Algérie* (sic).

Nous croyions tout de même, alors, que Régis exagérât un peu. Jean Drault et Guérin, à leur retour d'Alger, nous racontèrent bien autres choses.

Ce que fut, dans ces conditions, le voyage de Drumont là-bas, se devine sans peine. En arrivant, le directeur de *La Libre Parole* n'eut cependant pas le plaisir d'être reçu par celui qui allait le faire député d'Alger. Depuis quelques jours, en effet, Régis était — sous l'inculpation d'excitation au pillage — enfermé à la prison de Barberousse.

Le 8 mai, Drumont était élu député par 11.850 voix contre 2.296 données à M. Samary, et 1.697 données à un autre candidat, M. Bertrand.

Avec lui passaient, à Oran et à Constantine, trois autres candidats antisémites : MM. Marchal, Morinaud et Firmin Faure.

L'Antisémitisme militant entraît avec eux au Parlement.

Dès lors, un groupe antisémite se constitua à la Chambre, sous la présidence de Drumont. Il se composait de 19 membres : MM. Drumont, Marchal, Morinaud, Firmin Faure, Gervaise, Lasies, Ferrette, Th. Denis, Massabuau, Daudé, Millevoye, général Jacquy, de Pontbriand, Pascal, Paul de Cassagnac, de Maussabré, Abel Bernard, Charles Bernard, Chiché.

Le 12 novembre, Max Régis était élu maire d'Alger.

Entre temps, l'Affaire continuait à diviser le pays.

De même que Séverine, Urbain Gohier, jadis antisémite, s'était rangé parmi les partisans de la revision. Il écrivait contre les généraux, de la même encre qui lui avait servi contre les Israélites. Il était entré à *L'Aurore*, dont le rédacteur en chef était M. Georges Clemenceau, et, chaque jour, il réclamait le bain pour le général Mercier.

En décembre, deux femmes entrèrent dans la

lutte antisémitique : Mme Veuve Henry, la femme du colonel Henry, mort si mystérieusement, et Mlle Marie-Anne de Bovet.

Jugeant la mémoire de son mari attaquée par M. Joseph Reinach, Mme Henry avait formé le projet de poursuivre ce dernier devant les tribunaux ; mais elle était trop pauvre pour se risquer dans des poursuites qui pouvaient devenir onéreuses. Ce fut Mlle Marie-Anne de Bovet, fille du général de Bovet, et lectrice de *La Libre Parole*, qui la tira d'embarras, en proposant à Drumont d'ouvrir pour elle, dans ce but, une souscription dans son journal. Elle fit le premier article d'amorce dans *La Libre Parole*, sous ce titre : *Aux braves gens*.

La souscription s'ouvrit le lendemain. En dix jours, elle s'éleva à 131.000 francs. Dans l'Histoire de l'Antisémitisme, les *listes rouges*, comme les ont appelées les dreyfusards, resteront un document qui peindra mieux que n'importe quel exposé, l'état d'âme de l'Opposition d'alors, et le trouble dans lequel l'Affaire avait plongé nombre de républicains.

« Dans la nomenclature de ces listes, écrivit alors Drumont, figurent dans la même colonne, le prince de Broglie, le député royaliste de la Mayenne, et M. Alphonse Humbert, l'ancien

membre de la Commune et le député radical-socialiste de Paris ; ici le comte Eugène de Lur-Saluces, représentant du duc d'Orléans, frôle M. Georges Poignant, secrétaire du Prince Victor ; là, des jeunes filles de l'École nationale des Arts décoratifs coudoient les élèves de l'École des Chartes. Ailleurs, un « athée anti-juif » a fait vis-à-vis à un « tertiaire de Saint-François », plus loin « un disciple de Blanqui » met sa main dans la main d'un « petit employé du ministère de l'Intérieur », pendant que vingt huguenots confondent amicalement leurs pièces blanches, dans la même sèbile où les catholiques jettent leurs oboles. »

Il n'y eut point, par la suite, de procès Henry-Reinach, et la somme fut versée intégralement à Mme Veuve Henry par M. Devos, administrateur de *La Libre Parole*. Mme Henry avait un jeune enfant qui plus tard en bénéficia, solution préférable à tous les points de vue, puisque le colonel Henry était mort pauvre.

Au cours de cette année 1898, quelques duels eurent lieu à *La Libre Parole*.

Le 16 mai, à la suite d'un article jugé offensant par M. Anspach, israélite belge, ami du capitaine Dreyfus, je reçus deux témoins,



MM. Ch. Heinbreick, professeur à l'Université de Bruxelles, et J. Vandmann. M. Anspach me demandait rétractation ou réparation par les armes.

Une rencontre à l'épée eut lieu le 17, à la Tour de Villebon, au cours de laquelle, je reçus une blessure au poignet droit. M. Anspach était un petit homme velu, qui parut très fâché de ne m'avoir pas traversé d'outre en outre. Mes témoins étaient Albert Monniot et le commandant Biot.

Ce duel fut égayé par notre collaborateur Duranthon, qui, je l'ai déjà dit, s'occupait de la rubrique peu dangereuse du courrier des concerts et music-halls.

Toutes les fois que nous allions sur le terrain, ce brave ami était aux cents coups, ce qui prouvait sa bonté d'âme pour nous. La veille de ce duel, il m'attira dans un coin et me dit :

— Ça ne te ferait rien, de me faire assister à ton duel ; je n'en ai jamais vu ?

— Comment ? si je veux, dis-je.

Le lendemain quand le landau qui m'amenait, avec mes témoins et mon excellent docteur et ami Dupouy d'Auch, franchissait la grille de la Tour de Villebon, nous aperçûmes, habillé tout de noir, de la tête aux pieds, Duranthon ;

il avait positivement la mine attristée d'un monsieur prêt à prononcer un discours d'adieu sur une tombe, et il me fut impossible malgré tout de maîtriser un léger mouvement de mauvaise humeur :

— Dis donc, mon vieux, tu ne viens pas m'enterrer, je suppose ? lui dis-je.

Duranthon secoua la tête :

— Ah ! tu es bien heureux de pouvoir plaisanter dans un moment pareil, fit-il.

Nous descendîmes de voiture, et il me serra la main à la briser :

— Sois prudent surtout. Tiens, tâte ma tête comme elle est brûlante ; je suis comme ça depuis hier soir !

Il avait amené son fils, un bambin de huit à dix ans, et il me confia tout bas :

— Tu sais, je lui ai fait dire une prière pour toi, ce matin, à ton intention.

Le sang ne me fit qu'un tour. Je regardais Duranthon :

— Toi, mon vieux, tu vas me faire le plaisir, pendant que je me battrai, de te mettre hors de ma vue ; sans ça, je suis certain d'écoper !

Je le quittais le laissant tout ahuri.

Un quart d'heure après, j'écopais, effectivement.

Juste à ce moment, un cri aigu me parvenait aux oreilles. C'était — caché derrière un arbre à ma droite, en arrière de moi, c'est-à-dire *hors de ma vue*, ainsi que je le lui avais recommandé — mon ami Duranthon qui s'évanouissait, en me voyant touché par M. Anspach.

Pâle comme un linge frais blanchi, Duranthon réapparaissait d'ailleurs quelques minutes après, alors que le bon docteur Dupouy, aidé du médecin de mon adversaire, me faisait un premier pansement.

— Tu ne m'en veux pas, au moins, fit-il.

Je ne pus m'empêcher de rire, tant le chagrin de cet estimable garçon était visible. Je lui serrais la main bien affectueusement de ma main valide, et il m'aida avec des soins de frère à passer mon petit gilet et ma redingote. Je jurai bien, par exemple, de ne jamais inviter Duranthon en semblable occasion.

Le 10 juillet, je retournais à la Tour Villebon, cette fois pour m'aligner au pistolet, avec M. Laurent Tailhade, l'écrivain jadis anarchiste, qui avait été blessé légèrement par la célèbre bombe du restaurant Foyot, et qui, comme par hasard, quelques jours avant cette explosion, avait magnifié l'Anarchie, dans un article qui

se terminait par cette phrase malheureuse :  
« Qu'importe, *si le geste est beau !* »

Ce qui motivait ma rencontre avec M. Laurent Tailhade, c'était un écho, de moi, sur lui, sous le pseudonyme que j'employais pour les échos : *Passavant*.

Dans un journal revisionniste, Laurent Tailhade avait pris à partie plutôt violemment Mlle Marie-Anne de Bovet, et mon écho, paru dans *La Libre Parole*, l'avait malmené assez rudement, pour qu'il s'en montrât offensé.

Nous devions nous battre à l'épée, mais M. Laurent Tailhade, souffrant de rhumatismes dans les jambes, préféra le pistolet au dernier moment. La vérité m'oblige à dire que, lorsqu'il arriva à la Tour de Villebon, je fus ému, tant son mauvais état de santé était évident. Je suis à peu près certain qu'il avait quitté le lit pour venir tenter la mort ; ceci tout à son éloge.

Nous échangeâmes, à vingt-cinq pas, deux balles sans résultat. Il aurait été déplorable pour moi, d'être, dans ces conditions, touché par M. Laurent Tailhade, et je n'ai pas besoin de dire quel eût été mon chagrin, si, par malheur, je l'avais blessé. Je poussais un véritable *Ouf !* de satisfaction, lorsque je remis mon pis-

tolet à mes témoins, qui étaient mes camarades Boisandré et Monniot.

Mlle Marie-Anne de Bovet était sans doute en voyage à cette époque, et manquait probablement de journaux. Toujours est-il que je ne reçus pas le plus petit mot de sa part, à la suite de ce duel.

Deux autres duels clôturèrent l'année 1898.

Le 21 juillet, Jules Guérin, à la suite d'une polémique, se battait au pistolet avec M. Georges de Bruchard, alors dreyfusard, et l'atteignait d'une balle au mollet gauche.

Le 27 décembre, Max Régis se rencontrait avec M. Le Pic, rédacteur aux *Droits de l'Homme*, et le blessait également.

## CHAPITRE IX

1899

L'agitation continue en Algérie. — La mort de Félix Faure. — Au « Grand Occident ». — Le 23 février. — « Sauvez la France, général ! A l'Élysée ! » — L'attentat contre M. Loubet. — Un dégénéré d'espèce supérieure. — Risques de métier. — Dans les ligues. — Les dîners du général Rothwiller. — La récompense du dîner de François Coppée. — « Tout est prêt ! » — « Général, je ne bois jamais d'alcool ! » — Une lutte contre un faux-col. — Sous l'œil du tsar Nicolas. — La recette du *canard au sang*. — « Où est-il ? » — Le « Soldat Sauveur » ? — « Pauvre général Chanoine ! » — Marchand, la victime des ligues. — Le méfiant général Mercier. — Les hardis *tueurs* et les irrésistibles Algériens. — Le coup de Chanteloube. — Bickart-Dreyfus, l'homme violent. — Biot le tentateur. — Le triple duel de M<sup>e</sup> Faye. — Les trente-six arrestations du 12 août. — Jules Guérin s'enferme au « Grand Occident ». — Une nuit historique. — Le fort Chabrol.

De nouveaux troubles en Algérie éclatèrent dès les premiers jours de janvier 1899. A M. Lépine avait succédé M. Laferrière, et le nouveau gouverneur de l'Algérie n'avait pas eu l'heur de plaire davantage aux antijuifs algériens que son prédécesseur; d'ailleurs, depuis l'élection de Drumont, Max Régis avait été élu maire d'Alger, comme nous l'avons dit plus haut, et, désormais, la mairie s'ingéniait plus que jamais, à exciter le populaire contre la colonie israélite. Suspendu pour trois mois, par le ministre Dupuy, Max Régis se vengea en donnant sa démission, et en amenant aussitôt à Alger le grand pamphlétaire : M. Henri Rochefort, dans le but d'aggraver l'agitation dans la rue, et il y réussit pleinement.

De février à avril, il ne se passa pas un seul jour, sans qu'il y eût, à Alger ou dans les environs, une manifestation. Finalement, le 8 avril, Max Régis était arrêté et interné au Fort de Sidi-Ferruch, à la suite d'un meeting tenu à Mustapha, qui avait déterminé des bris de clôture dans le quartier israélite. Quelques jours plus tard, il était dirigé sur Grenoble, pour être jugé par les jurés de l'Isère.

En France, pendant ce temps, de graves événements politiques se produisaient.

Le 17 février, on apprenait la mort soudaine de Félix Faure. A quelques jours delà, M. Émile Loubet avait été appelé à lui succéder, et son retour de Versailles avait été marqué par des manifestations symptomatiques. Pour le retour de M. Loubet à Paris, toutes les ligues avaient mobilisé leurs adhérents : *Ligue antisémite*, *Jeunesse antisémite*, *Patrie Française*. Le duc d'Orléans, en l'occasion, songeait-il à reprendre par la force le trône de ses pères ? je n'en sais rien, mais ce que je sais bien, c'est que jamais la *Ligue antisémite* n'avait été mieux organisée — je devrais dire plus administrativement organisée — en un mot, plus en fonds.

Jules Guérin avait déjà débaptisée cette ligue, qui était devenue, par opposition au *Grand Orient de France*, le *Grand Occident de France*, et les affiliés faisaient précéder leur signature de *deux points. Deux poings sur la gueule*, disaient les ligueurs en manière de plaisanterie. Un immeuble entier avait été loué par Jules Guérin au 45 de la rue de Chabrol, et le *Grand Occident* — qui autrefois tenait ses assises rue Lantonet, et en dernier lieu, rue Condorcet — s'y était luxueusement ins-



tallé, après de mystérieuses réparations.

A l'époque de la mort de Félix Faure, il y avait, au *Grand Occident*, une ou deux conférences chaque semaine, où se pressaient la plupart des membres du comité royaliste, *l'OEillet blanc*. Du reste, la plupart des conférenciers étaient des royalistes notoires (1). On y donnait des fêtes-concerts, où les femmes des ligueurs étaient admises avec leurs enfants. La chanteuse Eugénie Buffet était chargée, dans ces occasions, de recruter une troupe d'artistes. Ce fut elle qui lança à Paris les premières chansons antijuives. En même temps, Jules Guérin fondait *L'Antijuif*, qui fut naturellement l'organe officiel du *Grand Occident*. Cette feuille hebdomadaire avait parfois un supplément illustré. Guérin en était le leader avec quelques journalistes amateurs. Jean Goudeski, le poète montmartrois, y publia ses premières poésies *rosses*, antisémites. Albert Monniot, Jean Drault, y collaborèrent aussi, et, moi-même, je fus chargé de faire les caricatures du supplément, concurremment avec un dessinateur de talent, L. Roze. Cette collaboration, à vrai dire, dura peu, Drumont nous

(1) Entre autres : le comte de Sabran-Pontevès, Godefroy, baron de Vaux, de Fréchencourt, Boni de Castellane, etc.

ayant laissé à entendre que cela ne lui plaisait que médiocrement. Nous obéîmes, à contre-cœur, car Jules Guérin rétribuait fort bien ses collaborateurs.

L'installation du *Grand Occident* de la rue de Chabrol était la plus curieuse chose du monde. Toutes les fenêtres étaient pourvues de volets doublés en tôle, et des sonneries électriques, des installations téléphoniques le déservait de la cave au grenier. A quatre mètres en retrait de l'énorme porte cochère, toujours close et garnie de triples verrous, barres de sûreté, etc., s'élevait une haute grille en fer forgée. A droite, entre cette grille et la porte cochère, s'ouvrait, cuirassée également, une petite porte de service, derrière laquelle veillait constamment, jour et nuit, un personnel choisi, parmi d'anciens *tueurs* des abattoirs de la Villette.

Pour que les articles de *L'Antijuif* ne se perdissent point en route, Jules Guérin avait fait installer au *Grand Occident* deux machines *Marinoni* pouvant tirer jusqu'à huit pages, ainsi qu'une machine à vapeur, un moteur électrique, une fonderie et une clicherie. Quinze à vingt compositeurs, imprimeurs, mécaniciens, chauffeurs, assuraient le fonctionnement de cet

excessif matériel. Comme *L'Antijuif* était d'un format plutôt exigü, ces ouvriers restaient les trois quarts du temps à ne rien faire, heureux de vivre ainsi, et, au surplus, grassement rétribués.

Tout un monde bizarre émargeait au *Grand Occident*, sans attribution déterminée. En dehors de deux comptables, des nombreux secrétaires de Guérin et des rédacteurs de *L'Antijuif*, dont les principaux étaient MM. Raphaël Larquier, Leudet, Spiard et Jules Girard, il y avait d'anciens anarchistes, des Algériens amenés à Paris par Régis, et laissés en panne par ce dernier. Ceux-là passaient leur journée à traîner leur désœuvrement dans l'immeuble. A un moment, ils étaient au moins une quarantaine. Pour les distraire, Jules Guérin leur avait installé une salle d'armes-gymnase et une salle de bains.

Guérin, les grands soirs de conférences, narrait généralement les derniers exploits de cette garde d'honneur, à l'aristocratique assistance : Ce boucher, d'un seul coup de poing entre les cornes, assommait net un bœuf. Cet autre, plus petit, d'un coup de bâton adroitement placé, avait envoyé rouler, la semaine précédente, une redoutable génisse en fureur, les

quatre pieds en l'air. Les Algériens ne leur cédaient en rien du reste, en vaillance, et il désignait, parmi eux, un grand maigre, qui n'avait point son pareil pour briser net une jambe humaine, d'un rapide coup de talon.

Il y avait beaucoup de grandes dames à ces conférences, ces détails les faisaient frissonner délicieusement. Elles se faisaient présenter aussitôt à ces braves gens, et posaient avec joie leur petite main gantée de Suède, dans ces larges pattes qui savaient si bien cogner, ces pattes velues qui cogneraient encore bien mieux, plus hardiment, prochainement, qui sait?... pour le Roy !

Puis Guérin montait à la tribune. Il avait l'éloquence abondante en précisions fortes. A l'en croire, les jours du Régime étaient comptés. Le pays tout entier en avait assez, et sur les ruines de ce Pouvoir chancelant, flotterait altier, le drapeau antijuif, sous les couleurs duquel apparaîtrait immédiatement *l'Homme prédestiné que la France attendait*. Le nom de cet *homme prédestiné*, Jules Guérin ne le prononçait jamais, car il y avait beaucoup de bonapartistes dans la salle. A leur gré, d'autres orateurs définissaient ensuite cet *homme prédestiné*, mais il n'y avait jamais de discussions

orageuses sur ce point, car, en fin de compte — on discuterait ensuite — n'était-ce point d'abord au renversement du Régime qu'il fallait songer ?

A ces conférences, Drumont n'assistait pas souvent. Malgré tout, il ne se sentait pas chez lui, au *Grand Occident*. De la récolte des applaudissements, la moitié seulement lui revenait. Les comptes rendus donnés dans *La Libre Parole*, sur les soirées du *Grand Occident* s'en ressentaient forcément, et, déjà, au journal, nous prévoyions, sans être d'extraordinaires prophètes, qu'une scission éclaterait fatalement avant de nombreuses années.

*La Jeunesse antisémitique*, dont le siège était un peu partout, s'agitait également ; mais, en vérité, elle avait moins d'adhérents, et, visiblement, elle manquait d'argent. Contrairement au *Grand Occident*, elle comptait plus de chefs que de soldats. Les principaux étaient Dubuc, Cailly, l'avocat, Camille Jarre, et Brunet. Drumont subventionnait cette dernière ligue de très irrégulière façon, en donnant fort peu à chaque fois.

A cette époque, nous voyions assez souvent Déroulède au journal. Il y venait apporter des notes concernant la *Ligue des Patriotes*, mais

il ne s'y attardait pas. Je crois qu'il n'aimait pas beaucoup Drumont, qui l'avait autrefois violemment raillé dans ses livres, à propos du Boulangisme. Il se défendait d'être antisémite, et ne portait pas davantage, à cause de cela, Guérin dans son cœur; d'ailleurs, à tort ou à raison, il suspectait ce dernier d'alliance avec le parti royaliste. Ses ligueurs ne frayaient ni avec ceux du *Grand Occident*, ni avec les membres de *la Jeunesse antisémitique*. En résumé, ces formes de l'*Opposition agissante* étaient rivales, et, jusqu'à ce jour, aucun mot d'ordre ne leur était commun. Il en était de même pour la *Patrie Française*.

Voilà la situation, au moment de la mort du Président Félix Faure, en février 1899.

Toutes ces ligues cependant oublièrent leurs querelles de personnes et de doctrines, à l'occasion de l'élection de M. Loubét.

Le 23 février, au retour du cortège militaire qui avait accompagné les obsèques de Félix Faure, Déroulède, à la tête de ses ligueurs, et ayant son fidèle Marcel Habert à ses côtés, se jetait à la bride du cheval du général Roget, en criant :

*Sauvez la France, général ! A l'Élysée !*

On connaît le reste, l'arrestation de Dérou-

lède, et les perquisitions qui eurent lieu au siège des ligues, et au domicile des principaux ligueurs. Cela aboutit à une condamnation de seize francs d'amende, pour chacun des présidents ou délégués des ligues.

Déroulède et Habert furent acquittés en Cour d'assises. A n'en pas douter, le Gouvernement ne voulut point avoir l'air d'attacher grande importance à cette manifestation de Déroulède — qui fit quelque peu sourire Drumont, encore qu'il le couvrit de fleurs le lendemain — et dire à Guérin que, comme toujours, le Président de la *Ligue des Patriotes* avait agi « comme un enfant ».

Guérin paraissait surtout mécontent — était-il sincère? — de ce que Déroulède lui avait caché son intention d'entraîner, par persuasion, le général Roget à l'Élysée, de ne l'avoir pas associé à cette tentative de coup d'État.

Quoi qu'il en soit, à partir de ce jour, toutes les ligues se concertèrent pour tenter une manifestation plus violente que jamais, contre le Chef de l'État. Le Grand Prix d'Auteuil, auquel M. Loubet devait assister, comme d'usage, leur en fournit l'occasion.

La veille, au *Grand Occident*, une séance

extraordinaire avait eu lieu et des discours enflammés y avaient été prononcés.

A *la Ligue des Patriotes*, de grandes dispositions avaient été prises et, depuis huit jours, *La Libre Parole*, *L'Antijuif* et toutes les feuilles de l'Opposition déversaient sur M. Loubet les pires accusations, les injures les plus virulentes.

Le 4 juin, à peine le Président de la République était-il installé sur son fauteuil, qu'un jeune homme, que nous connaissions tous pour sa surexcitation particulière, M. le baron Christiani, montait les marches de la tribune présidentielle, et lançait à toute volée un furieux coup de canne à M. Loubet. J'étais de service pour *La Libre Parole*, et je vis la courte scène. M. Loubet eut un léger recul qui repoussa son fauteuil. Son avant-bras, lancé en avant, para le coup, le fit ainsi dévier, et la canne, qui devait incontestablement l'atteindre en plein visage sans cette parade aussi heureuse pour lui qu'instinctive, s'abattit simplement sur son chapeau qui tomba. Le baron Christiani fut arrêté aussitôt. On sait les manifestations qui suivirent. Le soir, devant *La Libre Parole*, les ligues firent rage, mettant la police sur les dents.

Le 23 juin, l'agresseur de M. Loubet, que



Drumont déclarait, je ne sais pourquoi, et d'après quels renseignements : *un dégénéré d'espèce supérieure*, était condamné à quatre ans de prison. Quelques jours auparavant cette condamnation, une autre manifestation avait été tentée à l'occasion du Grand Prix de Paris, mais elle avait échoué. L'arrestation de M. Christiani et quelques perquisitions ayant sans doute refroidi certains zèles.

Sur ces entrefaites, le ministère Dupuy tombait, et était remplacé par le ministère Waldeck Rousseau-Millerand-Galliffet.

Ici, je dois relater un incident personnel, uniquement pour donner un aperçu des petits dangers que comportait assez souvent la profession de rédacteur à *La Libre Parole*, alors même qu'il n'agissait que comme *reporter*.

J'ai dit plus haut que j'assistais à la scène de l'agression du baron Christiani contre le Président de la République. Le soir, je fis le compte rendu de cette scène, et je notais, parmi les noms des grands israélites présents, plusieurs noms connus, sans d'ailleurs leur prêter un rôle ou des paroles quelconques.

Le lendemain, me trouvant dans le vestibule de *La Libre Parole*, en train de remettre mon

courrier du soir à un employé, je voyais entrer un grand jeune homme de vingt-cinq ans, environ, habillé avec la dernière élégance, lequel demanda au garçon de bureau :

— Pouvez-vous me dire si M. Raphaël Viau est là ?

Je m'avançais aussitôt, prêt à toutes les obligations professionnelles, et je lui dis :

— Monsieur Raphaël Viau, Monsieur, c'est moi. Que désirez-vous ?

Je n'avais pas achevé cette phrase engageante, que je recevais au sommet de la tête un coup de canne qui me fit voir trente-six chandelles en m'allongeant à terre. En une seconde, mon visiteur était accroupi sur moi, entrelaçant ses jambes entre les miennes, et, consciencieusement, me bourrait la figure à coups de poings, en rugissant :

— *Je suis M. Bischoffsheim, bandit ! Et ça vous apprendra à me traiter de Juif dans votre sale journal !*

Les garçons de bureau évidemment étaient restés béants de stupéfaction, devant cette attaque furibonde, et, ma foi, je crois que cet homme qui ne voulait pas être qualifié *Juif*, m'aurait assommé sur place, tout à son aise, si, notre excellent administrateur Charles Devos,

accouru au bruit, ne s'était pas très courageusement élançé sur le dit Bischoffsheim, en lui labourant quelque peu le crâne. En vérité, et je le dis bien haut, si je ne suis pas devenu borgne ce jour-là, je le dois bien à Charles Devos. Aussitôt relevé de dessus moi, l'enragé Bischoffsheim voulut d'ailleurs continuer la lutte, et, si je ne m'abuse, mon vieil ami le commandant Biot, accouru lui aussi pour me défendre, connut quelque peu la vigueur de son poing exaspéré. Il ne fallut pas moins de Devos, d'un garçon de bureau et d'un gardien de la paix, mandé en hâte, pour emmener nu-tête — son chapeau s'étant égaré dans la bagarre — mon adversaire chez M. Archer, commissaire de police du quartier Montmartre, où il y passa une bonne partie de la nuit.

Au commissariat, cet homme déclara s'appeler : Maurice Bischoffsheim, demeurant à Bruxelles et attaché à la légation de Sa Majesté le Roi des Belges. Il déclara, en outre, n'être de sang israélite que par son père, sa mère étant catholique ; qu'il avait été baptisé et que, dans ces conditions, il avait été outré de se voir désigné parmi des Juifs. Il était prêt, ajouta-t-il, à me donner toutes les réparations.

On le relâcha. Vingt-quatre heures après,

mon Bischoffsheim était en Belgique. Toute rencontre devenait alors impossible, et une poursuite correctionnelle n'aurait point abouti. Je me résignais donc à offrir mes bosses à Dieu, en expiation de mes péchés.

J'ai appris par la suite, que ce Bischoffsheim avait épousé une jeune fille appartenant à une famille inscrite à l'Armorial de France, Mlle de Ch... (1) Trois ans après, environ, les journaux enregistraient sa mort. Je lui souhaite le paradis des chrétiens, et j'imagine que M. Loubet, qui est au fond, je crois, un philosophe, ne tient pas davantage rancune au jeune baron Christiani, encore que ce dernier en se livrant, sur un homme d'âge, à l'attentat que l'on sait, ne fit pas acte de bien grand courage.

A ce moment, la tentative du coup d'État de Déroulède aux obsèques de Félix Faure, la manifestation d'Auteuil dirigée contre le Président Loubet, faisaient prévoir, à brève échéance, d'autres manifestations plus graves encore, à tous ceux qui fréquentaient alors les milieux politiques et journalistiques. Avec des vues différentes, tous les chefs de l'Opposition,

(1) Remariée en 1910, à M. Francis de Croisset, l'auteur dramatique connu.

Ligue antisémite du *Grand Occident*, *Ligue des Patriotes*, *Patrie Française*, rivalisaient visiblement, à qui mieux mieux, pour essayer une suprême tentative. Mais, en attendant l'occasion, c'était aussi, entre ces chefs, une lutte sourde, un débinage féroce, dans le but d'attirer le plus d'argent possible dans la caisse de leur ligue, d'amener à eux les gros sous conservateurs, royalistes et bonapartistes. Alors que Syveton, de la *Patrie Française*, exhibait Jules Lemaitre, Mercier, le doux François Coppée, le poète des Humbles, dans des réunions de petits rentiers nationalistes, et retirait de ces exhibitions, d'innombrables pièces de vingt sous pour la cause sacrée du Nationalisme, Jules Guérin, plus large d'envergure, s'affirmait de plus en plus, dans les milieux aristocratiques, comme le Grand plébéien sauveur, remueur de foules ardentes. Le bruit courait — qui le faisait courir ? — que dans l'immeuble-forteresse du *Grand Occident*, une « chambre d'honneur » était toute prête pour l'*Homme prédestiné*, dont certains frères *deux points* se soufflaient le nom à l'oreille.

D'ailleurs, les *tueurs* de la Villette avaient les poches pleines de médailles que leur faisait distribuer M. Buffet, le représentant officiel à

Paris du duc d'Orléans, des jolies médailles dorées qui portaient, derrière une effigie souriante, ces mots rassurants : *Le roi de France ne vengera jamais les injures faites au duc d'Orléans*. Entre toutes ces ligue, évoluaient MM. Barillier et Ballière, satellites hésitants.

A *La Libre Parole*, Édouard Drumont, le Maître, murmurait parfois avec humeur :

— Ce qui manque, voyez-vous, à tous ces braves gens, c'est une bonne direction, une direction unique.

Il n'ajoutait pas : « Pourquoi ne songent-ils pas à moi ? » Mais je suis certain qu'il le pensait. La vérité est, qu'à ce moment, il était un peu délaissé.

J'étais très lié d'amitié avec le général baron Rothwiller, ancien président du Cercle militaire — un petit vieillard rose aimable et alerte comme un sous-lieutenant — et je faisais partie du dîner, que cet excellent homme — qui était le plus aimable des amphytrions — donnait à ses amis intimes, une fois par mois soit au café de la Paix, soit au Cercle militaire. Au moment des troubles d'Auteuil, le général Rothwiller me pria de demander à Jules Guérin si une invitation à dîner, de sa part, lui ferait plaisir. Guérin accepta et, plus tard, j'étais chargé

de la même démarche gracieuse près de Drumont et de M. Joseph Ménard, lesquels également acceptèrent.

Au premier de ces dîners, qui eut lieu dans les grands salons du premier du café de la Paix, une surprise nous attendait. Par un autre ami, le général avait fait inviter François Coppée et Ernest Judet.

Ce que fut ce dîner, où se rencontraient le *Grand Occident* et la *Patrie Française*, on le devine. Il y avait là trois dames et trois officiers supérieurs, une véritable *galerie* de choix, aussi Judet fut-il, à souhait, le *Soldat journaliste* ; Coppée, le *Fils qui ne veut pas qu'on batte la Grande Maman Patrie*, et Jules Guérin, le *Lion populaire des faubourgs*. Mais, assurément, ce fut ce dernier qui l'emporta en intérêt, sur les deux autres, en décrivant l'installation du nouveau siège de sa ligue, qui devait devenir le célèbre Fort Chabrol.

On a essayé, plus tard, de démontrer qu'à cette époque, Jules Guérin avait véritablement le dessein de décider le duc d'Orléans à venir à Paris en cachette, et de l'enfermer au *Grand Occident*, pour le produire en *Triomphateur*, un beau jour de grande manifestation. Je ne sais ce qu'il y a de fondé dans cette affirma-

tion. Ce qui est certain, dans tous les cas, c'est qu'au cours de ce dîner que nous offrait le général Rothwiller, Guérin dépeignit l'immeuble du *Grand Occident*, comme une forteresse inexpugnable, capable de tenir un siège en règle, de plusieurs mois. Des munitions et des armes nombreuses remplissaient les caves — des caves blindées — et chaque jour, des caisses de vivres s'y entassaient. Il ajouta :

— Tout est prêt !

François Coppée souriait. Il avait demandé aux dames, encore que nous n'étions qu'au dessert, la permission de fumer :

— *Voyez-vous, pour moi, chers amis, la cigarette est la récompense du dîner.*

Cette phrase, qu'il servait avec succès depuis des années, ne porta pas cette fois, tant les derniers mots de Jules Guérin : *Tout est prêt !* avaient frappé tout le monde. Du reste, celui-ci continuait, en énumérant les différents moyens de défense que comportait le futur fort, en cas d'attaque : sur les toits, des piles de briques étaient rangées, en grande quantité, et une demi-douzaine d'hommes, à plat ventre, sur le zinc, suffirait pour lapider sans le moindre danger pour eux, n'importe quel assaillant.



— **Matin !** s'écria le général Rothwiller.

— **Notre-Dame de Paris, Quasimodo et le plomb fondu !** — fit, du bout des lèvres, François Coppée.

Judet secouait la tête ; mais cette description de siège moyenageux avait positivement transporté les dames et les trois officiers supérieurs. Il y eut un silence que rompit heureusement le garçon chargé des liqueurs et des cigares :

— **Cognac, kirsch, bénédictine ou Marie Brizard ?** fit le général.

Jules Guérin mit la main sur le petit verre posé devant lui.

— **Rien, général, je ne bois jamais d'alcool.**

— **Alors un cigare ?**

— **Non, général, je ne fume jamais.**

Pendant le dîner, il n'avait bu que de l'eau rougie, et sa coupe de champagne était encore aux trois quarts pleine. Les trois dames échangèrent un regard qui signifiait clairement : « Quel homme ! » Jules Guérin se leva :

— **Il est onze heures, permettez-moi, mon général, de me retirer ; on m'attend au *Grand Occident* pour certains ordres à donner, et je n'ai pas encore eu le temps de dépouiller mon courrier de province, plus de soixante**

lettres à répondre, avant de me coucher.

Il partit un peu comme Napoléon devait quitter son état-major.

Bien entendu, on ne fit aucune réflexion après la sortie de Guérin; mais une des trois dames murmura derrière son éventail :

*Je serais curieuse de savoir s'il s'abstient aussi de femme.*

Évidemment, il eut pour lui, ce soir-là, l'élément féminin.

A deux ou trois semaines de distance, ce fut, comme je l'ai dit plus haut, le tour de Drumont d'être le convive du général Rothwiller.

Un vent de fronde soufflait, à n'en point douter, dans l'entourage du bon général, car pour traiter Drumont, M<sup>e</sup> Joseph Ménard et moi, il avait retenu au Cercle militaire, depuis quatre jours, la « salle des généraux ».

Comme Drumont n'était pas venu ce soir-là à *La Libre Parole*, je le fus prendre chez lui, au nouveau domicile qu'il habitait depuis quatre ans, passage Landrieu, et qui est l'ancien hôtel du fameux comte de Germiny.

J'arrivais vers sept heures, et je trouvais le Maître luttant avec fureur contre un faux-col. Depuis quelques jours, un furoncle malencon-

treux lui offensait la nuque, et il me reçut avec ces mots :

— Nom de Dieu ! si celui-là me fait encore du mal, je reste ici !

On imagine la sueur froide qui me parcourut le corps. Rentrer au Cercle militaire sans Drumont, j'étais frais ! Avec ses deux mains crispées sur son faux-col, ses yeux fulgurants, ses longs cheveux rabattus à moitié sur la figure, il avait l'aspect d'un lion qui étrangle. J'eus une idée, que, sur l'instant, je crus providentielle, et qui l'était en effet :

— Si vous mettiez quelque chose de doux, un foulard, par exemple, entre votre cou et votre col — hasardais-je.

Un foulard ! Drumont n'y avait pas pensé. Je le vis disparaître dans une pièce voisine en criant :

— Un foulard, c'est ça, un foulard !

J'étais sauvé. Cinq minutes plus tard, nous roulions vers l'avenue de l'Opéra. Autour du cou du Maître un magnifique foulard à pois rouges sur fond citron s'enroulait de la plus moelleuse façon. En chemin cependant, je pensais : « J'espère bien qu'il le retirera ou le renfoncera, en arrivant. »

En vérité, c'était bien une petite manifesta-

tion antisémitique, que le bon général Rothwiler tenait à faire, ce soir-là au Cercle militaire. A peine, en effet, étions-nous entrés dans la grande salle commune, qui précède la salle d'honneur dite « des généraux » que nous le vîmes s'avancer vers nous, accompagné de M. Joseph Ménard et de six messieurs d'aspect guerrier, qu'il présenta au Maître, d'une voix de commandement.

— Monsieur Drumont, j'ai l'honneur de vous présenter M. le colonel X... — Mon colonel je vous présente M. Édouard Drumont le grand Maître, le vaillant patriote ! Mon colonel, je vous présente M. Raphaël Viau, mon ami, dix duels, mon colonel, dix duels ; et il n'est que de l'Armée auxiliaire !

A la dernière présentation, je regardais Drumont. Il avait déposé son pardessus et sa canne au vestiaire, mais son foulard à pois rouges sur fond citron ne l'avait point quitté. Par derrière, sur le col de sa redingote, les deux bouts flottaient allégrement au moindre souffle. Il ne l'avait ni enlevé, ni renfoncé !

— Mon général — dis-je pour essayer de sauver la situation — il faut nous pardonner d'être quelques minutes en retard, figurez-vous.

que M. Drumont est un peu souffrant et, au dernier moment, il lui a fallu...

De la main j'indiquai le foulard.

— Je vois ce que c'est, fit le général Rothwiller — un gros rhume ? Ne vous inquiétez pas, mon cher Viau, ne vous inquiétez pas, on ne mettra pas le Maître en courant d'air.

Alors Drumont expliqua son furoncle.

— Je vois ce que c'est ; excès de bile ! — répliqua encore le général.

Et comme son convive manifestait mollement l'intention de se séparer du malencontreux foulard, il y eut, sous l'immense portrait du tsar Nicolas, une petite lutte de courtoisie, qui se termina par ces mots du Maître :

— Alors, général, je le garde, mais croyez bien que c'est pour vous faire plaisir.

Il le garda en effet, toute la soirée, avec sérénité. Le dîner fut très gai. Il n'y avait cette fois qu'une dame âgée, très décolletée. Elle eut Drumont à sa droite et M. Joseph Ménard à sa gauche. Aussitôt, la conversation roula sur la politique, et le Maître s'inspira, sans plus tarder, des derniers événements, pour remémorer les passages les plus prophétiques de *La France juive* :

— Eh oui, messieurs, j'assiste, hélas ! de mon

vivant, à la réalisation de tout ce que j'avais prédit ; mais, en vérité, je ne croyais pas voir ces choses de sitôt...

Il s'interrompit, pour demander à sa voisine la recette du *canard au sang*, qu'il avait vu sur le menu, et qu'on allait servir, et il s'intéressa vivement à l'écrasement de la carcasse, qu'un garçon opérait lentement dans une presse en nickel, avec des gestes de sacerdote.

— Imaginez, chère Madame, que j'ai chez moi une vieille gouvernante qui n'en sort jamais du beefsteak, de la soupe ou des ragoûts. Je suis une sorte de vieux garçon, voyez-vous ; elle en profite, comme toutes les vieilles domestiques, et, ma foi, je vais l'estomaquer en lui demandant, demain, de me confectionner un *canard au sang*.

Un peu de gêne régna. Drumont s'attardait visiblement trop sur la nourriture, et on le remit sur le bon terrain :

— Voyons, monsieur Drumont, que pensez-vous qu'il sortira de tout ce gâchis ?

— Oui, où allons-nous ? appuya un long capitaine maigre, qui, jusqu'alors, n'avait rien dit.

— Et vous-même, mon cher Maître, quel est votre avis ?

C'était le général Rothwiller qui posait la question à M. Joseph Ménard. Celui-ci eut un geste vague, dans lequel cependant perçait des inquiétudes, mais prudent, il se borna à cette mimique, préférant de beaucoup laisser parler Drumont. D'ailleurs ce dernier s'était ressaisi, et développait toute sa pensée :

— Où nous allons, Messieurs ? Aux abîmes, à moins, toutefois, que surgisse, tout à coup, le *Soldat* inconnu (ici ses yeux eurent l'air de chercher au delà de la salle); l'Être providentiel, qu'un rien, parfois, fait sortir des foules pour sauver le Pays ! Il piqua violemment un morceau de truffe dans son assiette, et, la petite chose noire au bout de la fourchette, il ajouta : — Mais où est-il, ce Soldat sauveur, que, depuis des années, j'attends pour ma part ? Le voyez-vous, Messieurs ? En toute sincérité, moi, je ne l'aperçois pas !

Les officiers présents n'apercevaient pas davantage sans doute le *Soldat sauveur*, car ils ne dirent rien. — Il était peut-être dans la salle voisine, parmi tous ces capitaines et ces jeunes lieutenants, qui mangeaient, allégrement, des sardines à l'huile ou du *veau marengo* — mais, ils l'ignoraient totalement, le bon général Rothwiller tout le premier.

Des panoplies, dont le motif central était une cuirasse, étincelaient en pointes aiguës, aux murs. Elles évoquaient des gestes chevaleresques, des ruées de poings forts, armés d'acier, taillant à même dans des chairs vivantes.

Le Maître ajouta dans un soupir qu'il essuya d'un bout de serviette :

— Non, en vérité, Messieurs, je le répète, je ne l'aperçois pas !

Je ne sais plus lequel des convives parla quelques minutes après — la conversation ayant bifurqué — du général Chanoine et de son court passage au ministère de la Guerre, toujours est-il que quelqu'un affirma qu'il devait être au cercle en ce moment :

— Ah ! si celui-là avait voulu ! resoupira Drumont, en allumant un cigare.

— S'il est ici, voulez-vous que j'aille le chercher et que je vous présente l'un à l'autre ? s'écria tout à coup le général Rothwiller.

— Vous savez que je l'ai appelé, à un moment, le *général Revision* — fit Drumont.

Déjà le général était à la recherche de son collègue Chanoine, qu'il ramena, accompagné d'un autre général à longue barbiche grisonnante, dont le nom ne me revient plus, mais qui



avait assisté, paraît-il, à la dégradation du capitaine Dreyfus.

— Général, fit Drumont à Chanoine, je vous serre la main avec plaisir, car si vous avez donné de vous une impression fâcheuse aux patriotes, en acceptant de faire partie d'un ministère inqualifiable, vous avez largement tout racheté, en donnant à temps votre démission.

Sur la pauvre tête blanche et barbue du général Chanoine, cela tomba comme la semonce indulgente d'un maître d'école, sur un élève repentant. L'ancien ministre de la Guerre murmura je ne sais quelle phrase vague, dans laquelle il flétrissait cette *sale politique*, qui fait de l'ami du jour, l'ennemi du lendemain, mais aussitôt le café pris, il avala en hâte un verre de kummel, que lui avait versé le général Rothwiler, et il nous quitta vivement, en prétextant des amis au fumoir qu'il n'avait quittés que pour un instant.

Jamais plus, Drumont ne fut invité par le général.

Le *Soldat providentiel*, dont parlait Édouard Drumont, l'Opposition tout entière crut bien, à quelques jours de là, le 9 juin, le tenir en la

personne de cet officier vaillant, certes, mais un peu trop affolé tout de même par la louange, qu'était le commandant Marchand. Quelles ovations frénétiques à la gare de Lyon ! le jour de son arrivée, on s'en souvient.

Jules Lemaître et François Coppée l'attendaient sur le quai. C'était la *Patrie Française* qui, cette fois, tenait la tête, au grand désespoir de Déroulède, de Drumont et de Guérin qui avaient rêvé, les uns comme les autres, de l'accaparer.

Ce Sabre, jusqu'alors républicain, allait-il se tourner contre la République ? Napoléon ou Boulanger ?

Entre les mains de ces ligueurs toujours prêts à s'entredévorer, ce Sabre ne se tourna que contre lui-même.

Du Capitole où sa bravoure l'avait hissé, les politiciens de la *Patrie Française*, de la *Ligue des Patriotes* et du *Grand Occident*, devaient se charger, en moins d'un an, de faire dégringoler ce soldat qui n'était qu'un *brave soldat*, jusqu'au bas d'une Roche Tarpéienne sans grande gloire.

N'insistons pas.

De juin à août, comme on le sait, l'agitation contre le Gouvernement s'accrut de jour en

jour. La nouvelle de la revision du procès Dreyfus, d'ailleurs, surexcitait tous les esprits. Quand on apprit, dans les milieux nationalistes et antisémites, que le croiseur *Sfax*, ramenant le capitaine Dreyfus en France, venait d'entrer à Quiberon et que le prisonnier avait été dirigé ensuite sur Rennes, où devait avoir lieu le procès, ce fut le feu aux poudres. Positivement le général Mercier ne vivait pas à cette époque et ses soirées se passaient à *La Libre Parole*, à *L'Intransigeant*, ou à *L'Écho de Paris*. Il apparaissait l'œil vitreux, sous ses paupières bizarres, des paupières comme en ont certains gros lézards. Suivi de Jules Lemaitre ou de Georges Thiébaud, il déposait des papiers partout. Il avait, à certains soirs, le teint d'un homme en proie à une maladie de foie. Jusqu'au jour du procès, il douta des nouveaux juges de Dreyfus, et portait sur eux des jugements sans indulgence. Le commandant Jouaust, selon lui, était à soupçonner, et il n'avait qu'une confiance limitée dans la mentalité du commissaire du Gouvernement, commandant Carrière. Celui qui lui paraissait le plus dangereux, c'était surtout le commandant de Bréon, un « mystique sombre », disait-il. Il poussait surtout à l'envoi d'un grand nombre de ligueurs de toutes

les ligues, à Rennes, afin de multiplier d'importantes manifestations au cours du procès ; et il ne fut véritablement tranquille, que lorsqu'il fut assuré d'un concours de manifestants suffisants pour son escorte personnelle. Je n'ai jamais connu un officier plus *politiquailler*, plus avide de réclame, plus retors, que ce général, dont feu Paul de Cassagnac disait plus tard :

— *Il est l'homme le plus* (ici un terme très désobligeant). *Accusé par lui, Dreyfus a le droit d'être innocent* (1) !

Après la nouvelle condamnation du capitaine Dreyfus, qui eut lieu le 9 septembre, on ne le revit que de loin en loin à *La Libre Parole*.

Le soir du jugement de la Cour de Rennes, et le lendemain, ce fut l'émeute sur les boulevards. Toutes les ligues réunies y transportaient leur triomphe, et cela se traduisait par des assommades en règle entre dreyfusards et anti-dreyfusards. Le *Grand Occident de France* avait établi, boulevard Montmartre, sous le balcon de *La Libre Parole*, une sorte de permanence, à l'entre-sol de la brasserie de la

(1) *Gil Blas*, n° du jeudi 4 février 1904, article intitulé : *l'Autorité*, sous les signatures, Louis Vauxcelles et Paul Pottier.

**Comète.** Pendant ces deux soirs, les militants de ligue, les *tueurs* et les Algériens y campèrent sur le pied de guerre, car les dreyfusards, en manière de protestation, avaient manifesté dans leurs journaux l'intention de venir conspuer Drumont si le journal illuminait. Ils y vinrent les deux soirs du reste, car, effectivement, *La Libre Parole* illumina très brillamment en l'occasion. De loin, on entendait venir les manifestants qui hurlaient : *Barbapoux ! Barbapoux !* ce qui était leur façon de vexer le Maître, dans ce qui lui était le plus sensible. Sous nos fenêtres, ces cris intercalés de vociférations telles que *A bas les Jésuites ! A bas la Calotte !* faisaient le plus beau charivari du monde. C'est alors que, sur un signal de Jules Guérin, « sévissaient » les hardis *tueurs* et les frénétiques *Algériens* de la « Garde d'honneur ». Deux tactiques leur étaient chères : *en bloc*, ou *en tirailleurs*. En *bloc*, ils fonçaient sur leurs adversaires, avec des poings souvent munis de protecteurs à pointes, ou à coups de cannes plombées. Puis, à l'aide d'un mouvement tournant habile, ils les refoulaient vers l'intérieur de la brasserie de la Comète, où ils s'effondraient alors, parmi cent obstacles imprévus d'eux, tables, chaises, petits bancs,

bocks, sous une grêle de horions variés. En *tirailleurs*, il n'en était pas ainsi. Dès les premiers cris annonçant l'apparition prochaine des dreyfusards, les Algériens — dont c'était la spécialité — se répandaient tranquillement, un à un, dans la foule des manifestants. Ils avaient de solides cannes à bout recourbé, dont ils encerclaient sournoisement la cheville de leur victime. Un solide coup en arrière, et une seconde après, l'homme était à terre étendu sur les reins. Pour être juste, je dois dire que nombre de jeunes gens de la *Jeunesse antisémite* pratiquaient ce sport avec autant de brio que les Algériens. Le record toutefois, dans ces différents genres, appartenait incontestablement à un nommé Chanteloube, un Algérien, une manière d'hercule blafard, sinistre, maigre et long comme un jour sans pain, que dévorait la tuberculose.

Chanteloube avait un coup irrésistible et foudroyant, qu'il avait importé d'Algérie, et qui, là-bas, au moment de l'élection de Drumont, avait fait merveille.

Souriant, il s'approchait, les mains vides, de l'israélite ou du dreyfusard manifestant qu'il avait décidé de *tomber*, le laissait crier deux ou trois fois : *Barbapoux !* ou *A bas la*

*Calotte !* puis, tout à coup, de sa voix la plus douce, il disait :

— Vous avez bien raison d'eng... ce sale Drumont. Ainsi moi, tel que vous me voyez, je...

— Négligemment, face à face, il saisissait les deux revers du vêtement de son interlocuteur, comme s'il voulait lui parler en confidence. — Ainsi moi...

A ce moment, Chanteloube, tenant toujours son manifestant par les deux revers de son vêtement, l'attirait brusquement à lui, et d'un violent coup de tête sous les mâchoires, ou dans le menton, l'envoyait rouler à terre, en crachant ses dents. Cela fait, l'air souriant, Chanteloube disparaissait ensuite avec une telle aisance que, dix minutes après, on le voyait reparaître à *La Libre Parole*, alors que nous le croyions ou au poste ou écharpé. Il devait mourir quelques mois après le fort Chabrol, dont il fut un des assiégés. Les Chanteloube de toutes sortes ne manquaient pas à ce moment, parmi les antisémites militants.

En mars, j'eus un nouveau duel. Ce fut cette fois avec un officier, M. Bickart-Dreyfus, lieutenant au 23<sup>e</sup> régiment d'artillerie. Le motif de cette rencontre, le voici :

Parmi les officiers de Nantes j'avais un ami,

le lieutenant B... Par ses camarades de Vannes, il avait appris que dans cette garnison existait un lieutenant Bickart-Dreyfus, lequel était, disaient-ils, cousin du capitaine Alfred Dreyfus, et se montrait, en outre, d'une arrogance incroyable à leur égard. Mon ami B... m'écrivit : « Ces messieurs, « lecteurs assidus du journal », vous estiment particulièrement, et ils seraient heureux si, sans les nommer, vous pouviez les venger de ce Bickart-Dreyfus. »

Je fus sensible aux compliments que me faisaient exprimer par leur collègue B... les officiers de la garnison de Vannes, mais je ne cachai pas à mon correspondant, combien je trouvais curieuse l'attitude de ses amis. « Pourquoi diable, lui dis-je, ne lui font-ils pas comprendre, eux-mêmes, qu'il leur est désagréable ? » Mon ami B... m'objecta que la position des officiers était délicate à l'heure présente ; qu'ils étaient tenus à de grands ménagements et qu'à ne rien céder, M. Bickart-Dreyfus passait pour être un homme « excessivement violent ». Bref, il fut éloquent, il connaissait Drumont... A quelques jours de distance, je fis paraître un entre-filet sur le lieutenant Bickart-Dreyfus.

Deux jours plus tard, j'avais la visite de deux témoins : MM. le capitaine Braisse, du 28<sup>e</sup> d'ar-



tillerie, et Meyer, du 22<sup>e</sup>. Une rencontre à l'épée fut décidée pour le lendemain, et, en effet, le lieutenant Bickart-Dreyfus me parut d'une violence extrême, car dès le premier engagement, il m'allongea un furieux coup d'épée sous l'œil gauche, qui me perça la joue.

Mes témoins étaient Jules Guérin et Albert Monniot. C'était mon onzième duel. Le surlendemain je reçus un mot aimable, de mon ami B... mais, chose singulière, je suis encore en l'attente d'une carte de condoléances des officiers de Vannes, qui trouvaient M. Bickart-Dreyfus si violent. Évidemment, ils ont craint... pour leur carrière.

Les soirées de *La Libre Parole* étaient fort gaies en ce temps-là. Parfois, les éclats de voix étaient tels, que Drumont apparaissait les bras au ciel. A cette heure nous buvions souvent l'apéritif, que nous faisions monter de la brasserie en dessous. Drumont s'immobilisait aussitôt devant les verres.

— Voyons, Messieurs, vous n'avez pas honte de noyer dans de l'alcool cette belle intelligence que Dieu a bien voulu vous donner !

— Qu'est-ce que vous prenez, monsieur Drumont ? faisait alors le commandant Biot, et il ajoutait, engageant : Allons, un petit Mariani ?

Il connaissait la faiblesse du Maître pour ce genre de consommation. Drumont acceptait toujours ; mais, le lendemain, il était happé par l'un de nous :

— Monsieur Drumont, c'est, je crois, aujourd'hui votre tournée ?

Alors, une petite scène — toujours la même — se passait :

— Vous croyez ? disait Drumont.

Il feignait ne plus s'en rappeler. Finalement il faisait monter une bouteille de Mariani. Il buvait à petits coups en disant :

— C'est parfait, c'est parfait : quel dommage que ce soit si cher !

Entre minuit et deux heures du matin, le secrétariat ne désemplassait pas. Souvent, en même temps que M. Joseph Ménard, s'amenait M. Alfred Faye, du Midi et demi, celui-là. Il avait toujours à nous raconter les plus invraisemblables histoires. Il ne comptait plus ses actes d'héroïsme, et il avait sauvé une fois, affirmait-il, Esterhazy, d'une mort affreuse, en l'aidant à traverser, en berline, une gorge des Pyrénées des plus dangereuses. Vers 1890, il avait provoqué, paraît-il, en combat singulier, trois officiers de uhlans. Les deux premiers uhlans ne lui avaient pas trop donné de peine

pour les envoyer *ad patres*; mais le troisième, milledieux !

Il fallait entendre M. Faye nous narrer, avec son accent du Midi, cette prouesse terrifiante :

— J'étais, à la vérité, Messieurs, un peu fatigué; aussi, quand je me trouvais en face de mon troisième adversaire, une sorte de colosse velu comme un ours et long comme une perche, j'eus, je l'avoue, un léger frisson dans le dos : « Ça ne fait rien, que je me dis, je l'aurai tout de même ! » Je tombe en garde, il tombe en garde. Je me fends, il se fend; ce fut terrible ! Il était tellement grand, que j'étais obligé de parer ses coups, les bras en l'air, comme si je voulais faire des signaux télégraphiques (il faisait les gestes). Et quelle fente, Messieurs, cet homme, quelle fente ! A la sixième reprise, je me dis : Mon petit Faye, tu ne peux vraiment atteindre cet homme qu'au *vintre*, il est trop grand ! Je fais alors une petite feinte, mon uhlan se précipite comme une andouille, et, v'lan ! je lui allonge, comme une couleuvre, toute ma lame dans le *vintre* !

A la fin de ce récit, M. Faye se passait la main sur le front, comme pour en chasser une vision atrocement pénible, et il laissait tomber ces paroles, lentement, d'une voix sourde.

— Et voilà pourquoi, Messieurs, je m'en vais tous les ans, à la même date, en Allemagne, m'agenouiller devant trois petits tertres, déjà envahis par des herbes folles... Que voulez-vous, je leur dois bien ça, après tout, à ces pôvres garçons !

M. Faye nous faisait passer ainsi des soirées inoubliables ; sauf, toutefois, à notre bon camarade Papillaud, lequel prenait son chapeau, sa canne et la porte, en jurant comme un Templier, dès que l'heureux adversaire des trois infortunés officiers prussiens annonçait qu'il allait évoquer un souvenir personnel, pour notre agrément.

M. Lepoitevin, le juge d'instruction qui fut plus tard victime du chimiste Lemoine, venait souvent aussi à cette époque à *La Libre Parole*. Il nous arrivait généralement entre onze heures et minuit, rose et hilare, au sortir d'un fin dîner, et il s'attardait à nous raconter de grasses histoires, qu'il détaillait le plus spirituellement du monde. En vérité, ce petit homme rond, à l'œil vif et matois, nous donnait ces soirs-là une idée fort aimable de la Justice ; il ne se cachait point du tout, de son amitié pour Drumont, et de ses visites chez nous. Parfois, long et souriant, M. Séverin,

l'apôtre du bi-métallisme, tombait au milieu de nos propos plutôt légers, et c'était la joie complète. Nous lui faisions dire tout de suite ses *derniers vers*, que le commandant Biot, loustic comme au temps où il n'était que simple lieutenant, ponctuait invariablement, toutes les deux minutes, par un : *poil au nez*, ou un *poil au dos* des plus ahurissants, mais qui n'arrêtait nullement le débit du poète. Une fois lancé, M. Jules Séverin n'entendait plus que son propre verbe. Dix personnes inconnues de lui pouvaient entrer, il n'en continuait pas moins implacablement, et, d'ailleurs, comme ses *derniers vers* nous étaient, en général, connus au moins, depuis sept à huit ans, nous continuions, de notre côté, des conversations particulières avec le plus révoltant sans-façon. Quand il avait fini, nous affirmions, avec cynisme, être en proie à la plus vive émotion; et cela se terminait toujours par cette phrase du commandant Biot, qui résumait bien notre pensée à tous :

— Mon Dieu, mon cher monsieur Séverin, que croyez-vous qu'il nous serait agréable d'accepter de vous, aujourd'hui ?

Il pesait le doigt sur un bouton électrique, un garçon de bureau survenait, et le commandant ajoutait froidement :

— Garçon, prenez les ordres de M. Séverin ; quant à moi, je prendrai simplement un *demi*, bien tiré !

Pendant les dernières semaines qui précéderent le fort Chabrol, *La Libre Parole* ne dés-emplissait pas. Chaque soir, Jules Guérin nous amenait presque tous ses ligueurs. Dubuc, de son côté, arrivait avec cinq ou six membres militants de la *Jeunesse antisémite*, dont il était le président, et le récit de leurs projets ou de leurs exploits durait jusqu'aux heures les plus avancées de la nuit. Là, se révéla le jeune Jacques Cailly, qui était le lieutenant de Dubuc. Autant Dubuc était brun, trapu et robuste, autant Cailly était long et maigre. Il avait une voix aiguë qui vrillait les oreilles, et un toupet incroyable. Coiffé d'un chapeau à larges bords, sous lequel il disparaissait, il tenait toujours au bout d'un poing gros comme une forte asperge, une canne monstrueuse. Au demeurant, Dubuc et Cailly étaient deux gentils garçons, ayant tout à perdre et rien à gagner dans l'aventure. Ils sont restés irréductiblement, tous les deux, antisémites, et ils publient chaque mois, une petite feuille très « rosse » : *Le Précurseur*, dans laquelle ils continuent à menacer les Israélites, avec véhémence.

Au milieu de cette agitation, un homme demeurait perplexe, c'était Édouard Drumont. Si les efforts réunis du *Grand Occident*, de l'*OEillet blanc*, de la *Ligue des Patriotes* et de la *Patrie française*, réussissaient à jeter bas le Pouvoir, qu'en récolterait-il ? Il se posait assurément la question, et il avait raison. Les royalistes lui préféraient Jules Guérin, et il se savait peu l'ami de Déroulède. Il disait du reste de ce dernier :

— Je vois mal Déroulède président de la République ; s'il le devient un jour, deux mois après, nous serons en guerre avec l'Allemagne ou l'Angleterre, et peut-être même avec ces deux puissances à la fois.

La fameuse et un peu cyranesque équipée de Déroulède, aux obsèques de Félix Faure, porta le premier coup à cette agitation plus factice que profonde, et qui, même, si elle l'eût été, n'aurait jamais pu aboutir à un coup d'État, étant donnée la jalousie féroce qui divisait, au fond, tous les chefs des ligueurs. En criant : *Général à l'Élysée !* Déroulède espérait peut-être succéder en personne à Félix Faure, et rien de plus. Ce geste de Déroulède, dans tous les cas, eut simplement pour résultat de permettre au Gouvernement de se débarrasser,

pendant quelque temps, de plusieurs contemporains devenus trop bruyants.

Le 12 août, en effet, trente-six arrestations décapitèrent les quatre groupes les plus importants de l'Opposition : la *Ligue des Patriotes*, la *Ligue antisémitique*, dite *Grand Occident*, la *Jeunesse antisémitique*, et le groupe royaliste l'*OEillet blanc*, ainsi que divers petits groupes de province, affiliés à ces organisations.

Les principaux personnages visés étaient Déroulède, Barillier, Ballière, Jules Guérin, Georges Thiébaud, quatre bouchers de la Villette, membres influents du *Grand Occident*, MM. Dumay, Sarazin et les deux frères Violet, ainsi que : M. André Buffet, représentant du duc d'Orléans, M. de Monicourt, secrétaire du duc d'Orléans, le comte de Sabran-Pontevès, Dubuc, Godefroy, Poujol dit de Fréchencourt, de Chevilly, Guixiou-Pagès, de Bourmont, de Perceval, de Ramel, de Vaux, de Lur-Saluces, Marcel Habert, G. Girard, Brunet et Cailly.

Sauf Georges Thiébaud qui se cachait, à Paris dans une maison amie, et Jules Guérin qui s'enferma dans l'immeuble du *Grand Occident*, tous furent arrêtés à quelques jours de distance.



Le 4 septembre, le Sénat était convoqué en Haute Cour. Je reviendrai plus loin sur le siège que Guérin soutint pendant quarante jours, dans l'immeuble de sa ligue, et qui devait porter le nom de *fort Chabrol*, mais, pour la clarté du récit, je dois noter tout de suite que, sur les trente-six arrestations, quinze seulement furent maintenues par la commission d'instruction du Sénat.

Voici les noms des quinze accusés qui restèrent, le 10 octobre, à la disposition de la Haute Cour :

Quatre antisémites : Jules Guérin, Dubuc, Jacques Cailly et Brunet.

Trois membres de la *Ligue des Patriotes* : Déroulède, Ballière et Barillier.

Huit royalistes : André Buffet, Godefroy, de Chevilly, de Sabran-Pontevès, de Ramel, de Bourmont, Poujol dit de Fréchencourt, et de Vaux.

Ceci établi, revenons aux premiers jours des poursuites contre les différents membres des ligues, c'est-à-dire au moment où Jules Guérin s'enfermait au Fort Chabrol.

Les scènes qui se déroulèrent au cours des quarante jours que dura ce siège curieux resteront inoubliables.

Dès que Jules Guérin apprit qu'un mandat d'arrêt était lancé contre lui, il s'enferma aussitôt, je l'ai dit, dans l'immeuble du *Grand Occident*, cet arrêt, du reste, ne l'avait touché encore, ni là, ni à son domicile privé, — et sans plus tarder, il s'ingénia à transformer rapidement cet immeuble en véritable citadelle. D'immenses poutres sortirent des caves et vinrent renforcer la solidité de l'épaisse porte cochère, des barres de fer complétèrent l'énergie déjà puissante des verrous de la petite entrée de servitude, et des caisses de conserves, et de provisions de toute sorte, s'engouffrèrent en quantité, dans les profondeurs du vaste immeuble. Le troisième jour, dans une proclamation adressée à M. Lépine, préfet de police, et rendue publique par les journaux, Jules Guérin se déclarait *prêt à résister envers et contre tous*, au cas où on voudrait appliquer, contre lui, un mandat d'arrêt quelconque. Le soir du 14 août, il envoyait à la presse le communiqué suivant :

#### APPEL A TOUS LES PATRIOTES

Citoyens,

Une poignée d'hommes déterminés à faire respecter la liberté individuelle par un gouvernement

capable de toutes les infamies vont, aujourd'hui 14 août, sacrifier leur existence pour la cause de la liberté des opinions.

Le Peuple de Paris comprendra-t-il la haute portée de l'acte que vont accomplir ces hommes et fera-t-il cause commune avec eux ; ou bien les laissera-t-il lutter seul contre un gouvernement exécuter des ordres de la Juiverie cosmopolite ?

Citoyens,

Quoi qu'il arrive, les Antijuifs enfermés au *Grand Occident de France* sauront faire tout leur devoir.

Ceux qui sont prêts à mourir pour la cause de la liberté vous saluent.

JULES GUÉRIN ET SES CAMARADES.

Combien le Fort Chabrol renfermait-il d'hommes, au moment de cette proclamation, on ne le sait exactement. Tout le monde entraît et ressortait encore, à ce moment, à volonté, et les typographes qui y venaient chaque jour pour leur travail ne pouvaient compter comme manifestants. Ces ouvriers devaient en sortir par la suite, ainsi que nous le verrons plus loin.

En réalité, le siège du Fort Chabrol ne commença que le 15 août, au lever du jour.

Avec les confrères de tous les journaux, j'avais passé une partie de la nuit devant *le Grand Occident*. A part nous, une douzaine d'amis et quelques agents, la rue était à peu près déserte. Vers cinq heures environ, nous vîmes arriver M. Hamard escorté de deux personnes. Un instant, il s'entretint avec les agents de service, puis, il s'approcha de la porte et sonna.

J'ai cette vision encore très nette devant les yeux.

Au tintement de la sonnette, un bruit de cloche, battant à toute volée, retentit dans l'immeuble. C'était l'*Occidentale*, une grosse cloche, que Guérin avait fait installer pour assurer, en quelque sorte, militairement, le service intérieur, qui sonnait ainsi l'alarme, à coups précipités.

Dans le demi-jour qui se levait sur Paris encore endormi, cette sonnerie était très impressionnante.

Quelques minutes se passèrent.

Devant la porte, M. Hamard attendait toujours et nous ne le quittions guère de vue, comme bien on le pense. Soudain, un bruit de volets claquant au mur, nous fit relever la tête. A la dernière fenêtre, un homme parut : c'était Gué-

rin coiffé de son légendaire chapeau gris perle.

En vérité, on se serait cru au théâtre, en présence d'excellents acteurs, tant le décor se prêtait bien à la scène, et au dialogue qui s'engagea aussitôt :

*L'Occidentale* s'était apaisée. Pas un bruit ne troublait maintenant le silence de la rue.

— Qui êtes-vous ?

— Je suis M. Hamard, commissaire de police de la ville de Paris. Je veux parler à M. Jules Guérin.

— C'est moi. Que me voulez-vous ?

— Je suis porteur d'un mandat d'arrêt contre vous. Descendez et ouvrez, au nom de la loi.

— Je refuse, Monsieur, je refuse !

— Dans ces conditions, Monsieur, je vous déclare, d'ores et déjà, en état de rébellion envers la loi.

— Cela m'est égal !

M. Hamard se baisse, glisse un papier sous la porte, se relève et dit simplement :

— Voici la copie du mandat d'arrêt... et se retire.

Mais, à nouveau, Guérin parle :

— Une question, Monsieur le Commissaire : comptez-vous employer la force contre moi ?

M. Hamard s'éloigne sans répondre. Guérin continue :

— Vous ne voulez pas répondre, peu m'importe, mais sachez que, si vous voulez nous prendre par la force, nous résisterons. Nous ne sortirons d'ici que *morts ou libres* !

Il se tourna vers des ombres qui s'agitaient derrière lui :

— A nous maintenant, camarades ! dit-il.

Puis, se repenchant par la fenêtre, et s'adressant cette fois à nous, il souleva son chapeau gris d'un geste large :

— Adieu, Messieurs, adieu !

— Vive Guérin ! crièrent des voix ; et des fleurs lui furent lancées.

Les volets, ramenés vivement sur Guérin, claquèrent encore, et ce fut tout.

Le mandat d'arrêt glissé sous la porte était libellé ainsi :

N° 29

N° DU P.

N° DU G.

N° DU J. 4148

TRIBUNAL DE PREMIÈRE INSTANCE

DU DÉPARTEMENT DE LA SEINE

*Mandat d'arrêt*

DE PAR LA LOI,

Nous, juge d'instruction près le Tribunal de première instance du département de la Seine, vu les

pièces du procès, les conclusions de M. le Procureur de la République du 12 août 1899, mandons et ordonnons à tous huissiers ou agents de la force publique d'arrêter et de conduire à la maison d'arrêt de la Santé, à Paris, le nommé :

GUÉRIN (JULES-NAPOLÉON), né à Madrid (Espagne) le 14 septembre 1860, de Pierre et Augustine Simyan, directeur du journal *L'Antijuiif*, demeurant à Paris, bureau, 51, rue de Chabrol, et même ville, 46, rue Condorcet.

Prévenu d'avoir depuis moins de dix ans, dans le département de la Seine, concerté et arrêté un complot ayant pour but de détruire ou de changer le gouvernement.

Crime ou délit prévu par l'article 89 du Code pénal.

Enjoignons aux gardiens de ladite maison d'arrêt de le recevoir.

Requérons tous dépositaires de la force publique auxquels le présent mandat sera exhibé de prêter main-forte pour son exécution ; à l'effet de quoi nous avons signé le présent mandat, scellé de notre sceau.

Fait au Palais de Justice, à Paris, le 12 août 1899.

Rayé sept mots nuls.

*Signé :* FABRE.

En cas d'arrestation, prière de faire transférer l'inculpé par les chemins de fer.

On connaît trop les détails de cet épisode de l'Antisémitisme, pour que nous y revenions

longuement dans ce livre. Pendant les six premiers jours, ce ne fut qu'allées et venues entre le 51 de la rue de Chabrol et le Ministère, au cours desquelles, grâce à l'entremise obligeante de MM. Lasies, Drumont, Jacquey, Magne, Firmin Faure, Millevoye députés, le ministère laissa partir, sans les inquiéter, les typographes et les employés de *L'Antijuif*, organe du *Grand Occident*. Le septième jour, le 18 août, l'*Agence Havas* annonçait finalement, en ces termes, les intentions du gouvernement à l'égard de Jules Guérin et de ses amis, renfermés avec lui :

Les bruits les plus contradictoires étant répandus sur les résolutions que le gouvernement aurait arrêtées relativement à M. Guérin, nous sommes autorisés à dire que, dès l'origine, il a écarté toute solution consistant à donner l'assaut à la maison de la rue de Chabrol, ou à s'emparer de l'inculpé de vive force.

Il a mis les considérations d'humanité au-dessus de toutes autres.

En conséquence, et aussi longtemps qu'il sera nécessaire, les mesures prises pour interdire à M. Guérin toute communication avec le dehors seront maintenues, ainsi que celles destinées à prévenir et à dissiper tout attroupement.

Dès lors, une surveillance de tous les instants fut organisée autour du Fort Chabrol, et ce ne



fut pas une mince curiosité pour les Parisiens, que cette maison, gardée militairement, en plein cœur de Paris, et dans laquelle on pouvait imaginer les plus sombres tragédies.

Dans le *Journal du siège*, que Jules Guérin fit publier plus tard, dans *L'Antijuif*, les trente-trois journées qui suivirent sont un peu poussées au noir, avec un luxe de détails à faire tressaillir dans leur tombe Ponson du Terrail, Pierre Zaccone, et même le maître du roman feuilleton Alexandre Dumas, ce n'est donc pas là qu'il faut se documenter sur le Fort Chabrol. La vérité est, que tous ceux qui s'y trouvaient, s'y ennuyèrent considérablement, vers les derniers jours. Entrés par coup de tête, pour faire plaisir à Guérin, ou, encore — et c'était le cas de beaucoup — parce qu'ils vivaient depuis des mois à sa solde, et n'avaient point d'autres ressources, les uns comme les autres, poussèrent un soupir de satisfaction, le quarantième jour de leur captivité, lorsqu'ils apprirent qu'ils étaient enfin libres.

Pendant une quinzaine, ce fut parfait, car rien ne manquait pour distraire l'esprit et reconforter l'estomac des assiégés. Dans la journée on buvait, on mangeait, on faisait des armes. Le soir, un gramophone puissant donnait l'illusion

de spectacles variés. Parmi les prisonniers volontaires, il y avait un anarchiste nommé Mayence, qui était poète, et un Algérien nommé Garcia, qui était ténor. L'un chantait les poésies de l'autre. Voici un échantillon de ces chants antijuifs.

### LA VIGIE DU CASTEL GUÉRIN

*Air : Sentinelles, veillez !*

#### I

Veilleur du fort antisémite,  
Au nord que vois-tu ?  
Grimpe au faite qui nous limite ;  
Lève-ton « Morès » rabattu ?  
— Je vois des équipes de « mouches »  
Frôlant nos soldats arsouillés...  
— Les cartouches sont pour les « mouches ».  
Sentinelles, veillez !

#### II

Veilleur sur la bâtisse blanche,  
A l'Ouest que vois-tu ?  
Vers le fer, la pierre, les planches,  
Observe, d'un regard aigu.  
— Les ouvriers ont quitté l'œuvre  
Pour retourner dans leur foyer.  
— Je vois rôder quelques couleuvres...  
Sentinelles, veillez !

## III

Veilleur de notre citadelle,

Au Sud, que vois-tu ?

— On s'anime dans la ruelle...

Quelque gros mouchard est venu ;

C'est Puibaraud ou bien Lépine

Venant nous faire fusiller

— Apprête alors ta carabine...

Sentinelles, veillez !

Il y eut des journées peu enviables, où le manque de pain et d'eau se fit sentir, mais, toujours, au dernier moment, Guérin réussissait à s'approvisionner de vivres et de liquide, grâce à la complaisance et à l'habileté d'amis. Tantôt, c'était par l'hôtel meublé de la cité d'Hauteville que s'opéraient les ravitaillements, d'autres fois, c'était par une bâtisse voisine, ou encore c'était des toits des maisons de la rue de Chabrol, que descendait la manne providentielle ; même de l'impériale des omnibus, les amis étaient assez adroits pour lancer de volumineux paquets de provisions à travers les fenêtres du *Grand Occident*. A l'exemple des personnages de Monte Christo, d'autres amis se firent, paraît-il, enfermer dans des caisses, mais, ici, je préfère laisser la responsabilité du récit à

M. Maurice Ledet, alors ~~secrétaire~~ de Jules Guérin, lequel donna dans *L'Antijui*, le compte rendu détaillé de cet exploit :

Lorsque — écrivit-il — le ravitaillement par la cité d'Hauteville eut été reconnu matériellement impossible, nos amis se rappelèrent ce que nous leur avions dit des percées faites par nous dans le mur du 49, et ils se demandèrent si, à son tour, cet immeuble ne pourrait pas être mis à contribution.

Notre brave ami Ernest fut chargé d'aller reconnaître la place, et, sous un prétexte commercial quelconque, s'introduisit chez M. Giglhia, commissionnaire en marchandises, dont les bureaux sont au rez-de-chaussée.

Il examina fort attentivement les lieux et, au coup d'œil, mesura à peu près l'endroit où venait d'être faite la percée.

Muni de ces indications, il se retira en faisant toutes sortes de promesses de bonnes et cordiales relations commerciales.

Il apporta ces utiles renseignements au Comité des Six, qui s'empessa de nous les faire communiquer, en nous informant d'avoir à faire un trou pour que deux jours après, dans la nuit, on pût nous faire passer des vivres.

Nous avions, nous, plus de temps qu'il ne nous en fallait ; mais nos Amis, eux, n'en avaient pas à perdre : il leur fallait se procurer des conserves, de la viande, du biscuit de soldat, tout un tas d'objets de nécessité absolue pour nous, qui, quoique n'étant

pas difficiles à trouver, ne sont pas toujours à portée de la main.

D'autre part, il fallait introduire les vivres chez M. Giglhia, sans que ce commerçant puisse se douter, le moins du monde, du rôle que ses bureaux allaient jouer dans ce ravitaillement.

Notre ami Ernest retourna donc le voir, engagea une affaire assez importante avec lui, et pour lui donner confiance, eut soin d'en traiter une moins forte, mais qui, étant la première, devait être bien accueillie par le commerçant, dans l'espoir de voir réussir la seconde.

En même temps, Ernest lui demanda s'il ne connaîtrait pas quelqu'un qui se chargerait de lui expédier à Madagascar cinq caisses de divers produits pour son frère, fonctionnaire à Majunga.

Le commissionnaire en marchandises s'offrit aussitôt pour faire cette opération.

C'était l'offre qu'il attendait, et il n'eut garde de la laisser échapper. Après avoir dit combien il craignait d'abuser de la bonté de M. Giglhia, il acceptait de grand cœur l'offre qui lui était faite, car, ne traitant nullement d'affaires avec les colonies, il était véritablement embarrassé pour faire parvenir en toute sécurité ces caisses à destination.

Il fut donc convenu que, dès le lendemain, les cinq caisses seraient amenées, 49, rue de Chabrol et que l'expédition se ferait de là.

Pendant qu'Ernest travaillait ainsi, nos Amis, de leur côté, n'étaient point restés inactifs : les uns étaient partis en quête de conserves, les autres de

viande ou de légumes, chacun suivant sa spécialité.

Ils avaient ensuite fait envoyer ces divers produits chez un Camarade inconnu de dame Police, et demeurant tout au bout de Passy.

Quand le tout fut centralisé à cet endroit, on se trouva à la tête de quatre grandes caisses absolument bondées de victuailles.

Cette petite cargaison fut chargée sur une charrette à bras, et deux de nos Camarades, costumés en commissionnaires, s'attelèrent l'un aux brancards, l'autre à la roue, ne voulant nullement laisser le soin de transporter ces marchandises dans Paris à d'autres qu'à eux-mêmes.

Ils partirent donc cahin-caha, suant et soufflant, faisant de nombreuses haltes, peu habitués qu'ils étaient à faire pareil métier, et après avoir traversé tout Paris, vinrent s'arrêter chez un de nos amis habitant aux environs de la gare d'Orléans.

Ils déposèrent leurs caisses, et le lendemain, deux autres Camarades vinrent à leur tour, les prendre pour les conduire aux Batignolles, chez un fabricant de caisses de nos Amis.

Là, une nouvelle caisse, d'une fabrication spéciale, devait être jointe à la cargaison primitive.

Elle était assez grande et pouvait contenir un homme.

A l'intérieur, deux serrures, placées à chacun des coins du couvercle opposés aux charnières qui, elles aussi, étaient placées à l'intérieur, devaient servir à le fixer ou empêcher toute ouverture sans la permission du locataire de ce singulier logement.

Serrures et charnières étaient invisibles à l'extérieur, et sur les faces extérieures de la caisse, à chaque angle, des vis avaient été disposées qui faisaient croire à une solide fermeture extérieure.

De même que ses quatre autres compagnes, la caisse portait en lettres de cinq centimètres de haut l'inscription : MAJUNGA, MADAGASCAR.

La caisse fut chargée, et nos Amis prirent cette fois-ci le chemin de Belleville, où demeurait l'ami Ernest.

Celui-ci les attendait avec impatience, car l'heure était arrivée d'expédier la petite cargaison à M. Giglia; un camionneur était commandé, qui devait venir la prendre.

Notre ami Ernest s'empressa donc de s'enfermer au plus vite dans la caisse et, dans son nouveau logement, attendit qu'on vienne l'enlever.

Peu d'instants après, le camionneur attendu venait prendre les caisses pour les transporter au 49 de la rue de Chabrol.

Durant le voyage, notre ami fut, à vrai dire, quelque peu cahoté, et souvent il eut à ressentir des secousses qui, en tout autre circonstance, lui eussent arraché des cris de douleur; mais le devoir de camaraderie, d'humanité et de sacrifice à la cause antijuive et française, était là qui le guidait, et il souffrit sans plainte aucune.

Ce fut à l'arrivée rue de Chabrol qu'il eut le plus à souffrir du voyage.

La caisse était lourde, et pour la décharger le commissionnaire ne prit pas, sans doute, de précautions suffisantes, car elle chuta violemment sur le sol,

pour le plus grand malheur de notre Camarade, qui eut à retenir une exclamation de douleur qui aurait pu dévoiler toute la supercherie.

Les caisses furent emmagasinées dans le dépôt de marchandises de M. Giglia; il était à ce moment six heures du soir, l'heure était proche où les bureaux allaient être complètement tranquilles.

Les employés étaient déjà partis; seul, le garçon de bureau était encore là, rangeant les chaises, enlevant la poussière des pupitres, balayant dans ce coin, allant et venant.

Les minutes paraissaient longues à notre ami Ernest, et il commençait à trouver que sa position était loin d'être gaie.

Et toujours le garçon de bureau ne partait point. Il venait encore de l'entendre fermer une porte, puis en ouvrir une autre. Que se passait-il? Était-ce bien le garçon de bureau? N'était-ce point plutôt un mouchard en surveillance dans cet endroit?

Ce serait inquiétant, pensait-il. Comment, en effet, se livrer à un ravitaillement aussi important si cet homme était un mouchard et demeurait là toute la nuit? Il avait pourtant bien pris des renseignements, et, dans ce coin-là, il n'y avait point, la veille, de surveillance. Que s'était-il donc passé?

Enfin, pendant que les réflexions se pressaient en foule à son esprit et que, sans aucun doute, de nouvelles allaient venir encore l'assaillir, il entendit une porte s'ouvrir et se refermer fortement, une clef tourner dans la serrure, tandis que le pêne grinçait dans la gâche.



Cette fois-ci, le garçon était bien parti, il allait être tranquille.

Par mesure de précaution, il attendit encore quelques minutes.

Le silence se faisant plus profond, il se décida à pousser une reconnaissance dans les bureaux ; il ouvrit donc les deux serrures, et ayant relevé le couvercle de sa boîte, il sauta prestement au dehors.

Il alluma une lanterne sourde, dont il avait eu soin de se munir, et s'empessa de voir s'il était bien seul.

Ayant constaté sa parfaite tranquillité, il courut au mur et, par de petits coups légers frappés avec le dos de la main, reconnut l'endroit exact où notre percée, presque terminée, venait aboutir.

A ce moment-là, seul un léger panneau en bois formant le fond d'un casier, nous séparait de lui ; il frappa contre, et l'ayant reconnu, nous nous attaquâmes à ce panneau. Grâce à une petite scie, nous l'avions bientôt supprimé, et notre ami Ernest nous serrait les mains avec effusion.

La voie de communication était libre ; après s'être une dernière fois assuré de sa parfaite tranquillité, il enleva le couvercle des caisses, et les ayant approchées du trou, il commença à nous en faire passer le contenu.

C'est ainsi que nous reçûmes notre plus important envoi.

Le ravitaillement terminé, nous restâmes à causer avec notre brave ami une partie de la nuit, puis nous nous empressâmes d'écrire à nos parents.

Les lettres furent remises à Ernest, et, vers le matin, lorsque l'heure fut venue de l'ouverture des bureaux, il réintégra son domicile et attendit.

Les employés vinrent à leur travail, virent les caisses à l'endroit où elles avaient été placées la veille, et ne s'aperçurent de quoi que ce soit.

Enfin, vers dix heures, un camionneur se présentait porteur d'une lettre pour M. Giglhia, qu'Ernest avait eu la précaution d'écrire avant son singulier voyage.

Dans cette lettre, il disait à M. Giglhia « que son fournisseur avait fait une erreur dans la qualité des marchandises, qu'il était obligé de les lui retourner ; il le priait donc d'avoir l'obligeance de remettre les cinq caisses au porteur de la présente ».

Les caisses furent de nouveau chargées sur un camion et reprirent le chemin de Belleville, où elles ne tardaient pas à arriver, pour le plus grand soulagement de notre Ami.

Après que le camionneur fut parti, il s'empressa de sortir de sa boîte.

Son supplice était terminé.

Le trou fut, paraît-il, découvert le lendemain, et, dès lors, on dut songer à un autre mode de ravitaillement moins mélodramatique.

Bref, pendant les quarante jours du siège, Jules Guérin et ses amis alimentèrent tous les les journaux de France, par les seuls détails de leur captivité.

Parmi les incarcérés, se trouvait cet Algérien

Chanteloube, dont j'ai vanté plus haut les mérites de manifestant. Un beau matin, un drapeau noir flotta sur le Fort Chabrol, et voilà tous les reporters angoissés. *Ils se sont suicidés!*... Renseignements pris, c'était Chanteloube qui était tombé malade, et que l'on croyait agonisant.

Chanteloube devait mourir deux ans après.

Il faudrait un livre entier, pour enregistrer ces divers incidents. A l'aide d'une *puissante lorgnette*, Jules Guérin, affirmait-on, lisait, par dessus les toits, les journaux que des amis tenaient dépliés à des mansardes lointaines. Parfois, les assiégés fabriquaient de petits ballons qu'ils gonflaient à l'air chaud et qu'ils lançaient par la fenêtre. Ces ballons destinés à tomber n'importe où, au gré des vents, contenaient des lettres, dont voici un spécimen :

Fort Chabrol, 9 septembre 1899.

A nos Camarades du G ÷ O ÷ F ÷

Aux Patriotes antijuifs,

A tous nos Concitoyens,

La férocité des misérables qui nous gouvernent et la mort atroce qu'ils nous ont réservée ne sauraient modifier notre résolution.

Notre devise reste : « Morts ou libres ! »

JULES GUÉRIN ET SES CAMARADES.

Malgré tout, Paris ne se soulevait pas, ainsi que Jules Guérin l'espérait, et, *La Libre Parole*, chose qui dut paraître un peu étrange à ses lecteurs, ne fulminait que modérément contre le gouvernement. Drumont, le soir, au journal, nous apportait une figure énigmatique, et nos comptes rendus de la journée s'en resentaient forcément. Devions-nous magnifier à outrance la résistance de Guérin, ou nous borner à enregistrer les faits tout secs ? Certainement *L'Intransigeant* et *La Patrie* furent beaucoup plus antisémites que nous, à cette époque.

Max Régis, revenu d'Alger depuis peu, se montrait lui-même tout désorienté de l'attitude de Drumont, et je le vois encore, me disant, le deuxième jour du siège, alors que n'importe qui — je le répète — pouvait entrer, au Fort Chabrol :

— Je viens de demander à Drumont si je ne ferais pas bien d'aller m'enfermer avec Guérin. Sais-tu ce qu'il m'a répondu ? Eh bien mon cher, il m'a dit ceci : « Faites ce que vous voudrez, mon bon Régis, je n'ai pas de conseil à vous donner. »

Régis ajouta :

— Qu'est-ce que tu me conseilles, toi ?...

J'aimais beaucoup Guérin, je lui répondis :

— A ta place, je commencerai par demander à Jules ce qui peut lui faire plaisir.

Dix minutes après, Max Régis envoyait au Fort Chabrol ce mot, qu'il me fit lire avant de le mettre sous enveloppe :

Cher ami,

Dois-je venir mourir à tes côtés, ou rester pour te venger ?

MAX.

Je ne sais pas la réponse que fit Guérin, mais Max Régis, après quelques jours passés à Paris, rentrait à Alger, avec cette idée bizarre, qu'il mit d'ailleurs aussitôt à exécution : *faire, lui aussi, un fort Chabrol.*

Le 11 septembre, en effet, *quarantième et dernier jour* du Fort Chabrol de Paris, Max Régis ayant réussi à se faire poursuivre à Alger, à la suite de manifestations d'une violence inouïe, se réfugiait dans les bureaux de son journal *L'Antijuif d'Alger*, et pendant vingt-quatre heures à peu près, se donnait, lui aussi, l'illusion d'un Fort Chabrol, format réduit. Je dis pendant vingt-quatre heures, car le lendemain, un peu effrayé peut-être des conséquences de sa fantaisie, Max Régis s'embarquait secrète-

ment pour l'Espagne, en compagnie d'une demi-douzaine de ses co-assiégés.

Revenons au Fort Chabrol de Paris.

Des semaines passèrent, et, malgré tous les détails publiés par les journaux, le peuple de Paris ne vint point essayer de délivrer, par la force, les assiégés. Vers le vingt-cinquième jour du siège, *aller faire un tour rue de Chabrol*, était devenu une simple distraction pour les Parisiens. Le trente-troisième jour, il n'y avait plus guère, autour du fort, que des provinciaux, ou les étrangers qu'amenait l'Agence Coock, et cela prouvait, une fois de plus, qu'en France, il ne faut même pas abuser de l'héroïsme.

A *La Libre Parole*, Drumont disait :

— Guérin a tort; je connais mon Paris; s'il s'obstine, il sera obligé de payer pour qu'on l'aille voir.

Dans l'intérieur du fort, les journées s'écoulaient presque identiques. Une ou deux fois dans la matinée, autant dans l'après-midi, Guérin et ses amis apparaissaient sur le toit du fort, et, immédiatement, des colloques sans aménité, s'engageaient entre lui et les agents de la police secrète, de planton devant la porte. Un matin, ces agents arrêtent un manifestant, et voilà Guérin armant son revolver.

— Gardes — crie-t-il aux soldats de la garde républicaine affectés aux barrages — écartez-vous, ce n'est pas sur vous que je tire !

Les gardes reculent, et il tire dans la direction des agents qui emmènent leur prise. Il tire deux fois, mais personne ne s'affaisse, car il n'a mis dans son arme, que des cartouches à blanc... C'est l'incident du jour. Les reporters s'en vont contents.

Il pleut, et voilà tous les assiégés sur les toits, car le manque d'eau se fait sentir. Un soir, Guérin trouve dans une des rigoles du toit une boule de graisse, il l'examine, et déclare le lendemain qu'on veut l'empoisonner, en jetant sur les toits, où il récolte de l'eau, de la graisse enduite de *mort aux rats*. Ainsi, chaque jour est marqué d'un fait nouveau curieux ou palpitant.

Le trente-huitième jour, il était temps en vérité que cela finisse, car, assurément, le Fort Chabrol allait servir de clou dans les revues de café-concert. Déjà la réclame commerciale s'en emparait. Ces trois extraits, parus dans tous les journaux de Paris et des départements, en donneront une idée :

## LES ASSIÉGÉS DE CHABROL.

Malgré l'étroit blocus, les amis de Guérin  
Pendant plus de deux mois ne manqueront de rien.  
Ils ont reçu de tout, même des savonnettes,  
Et c'est au fin Congo qu'ils feront leur toilette.

### PAR LES TOITS

La foule, généreuse en dépit des sergots,  
Aux amis de Guérin lance, par la toiture  
Des conserves, des pains, des fruits et des gigots ;  
Les femmes ont jeté du Congo, je vous jure !

### JULES GUÉRIN ET LES EAUX MINÉRALES

Parmi les approvisionnements de Jules Guérin, on a cité nombre d'eaux minérales : renseignements pris, les prisonniers volontaires consomment de l'eau de Pougues Saint-Léger, qui, disent-ils, désaltère, aiguise l'appétit et développe les forces nécessaires pour résister à la police et aux grandes chaleurs.

Ce que furent les derniers pourparlers entre le ministère et Jules Guérin, nous le saurons avant le jour du Jugement dernier, car tout finit par se savoir dans la vie. Ce qui est certain, c'est que ce fut Millevoye qui servit de porte-parole, des deux côtés, en la circonstance. Comme par hasard, les députés amis de la première heure avaient disparu, Drumont en tête.



*Nous ne sortirons que morts ou libres !* avait dit Jules Guérin.

La phrase restera, c'est déjà quelque chose.

Je me bornerai, pour clore ce rapide résumé anecdotique du Fort Chabrol, à donner quelques extraits de l'article, que le secrétaire de Guérin fit paraître par la suite, sur la scène de la reddition des assiégés, et que je crois exactement rapportée.

Millevoye, accompagné du frère de Jules Guérin, était venu apporter les propositions du gouvernement, corollaire des pourparlers engagés depuis plusieurs jours, et, voici, d'après le rédacteur de *L'Antijuif*, le langage tenu par Jules Guérin, à ses compagnons de captivité au moment de se séparer d'eux.

20 septembre. — *Deux heures.* — Nous voilà tous réunis, à la Salle du Rapport, autour de Guérin, de Millevoye et de Louis. En voyant nos deux Amis parmi nous, les Camarades, encore incrédules, ont compris que ce ne pouvait être qu'une bonne nouvelle qui nous était apportée. Notre chef, bientôt, nous expliqua qu'après de longs et laborieux pourparlers, pour lesquels le dévouement de notre ami Millevoye avait été souvent mis à contribution, le gouvernement s'était enfin décidé à accepter nos conditions *telles qu'elles avaient été posées dès les premiers jours.*

« Successivement, nous dit-il, ont été remis en liberté nos Amis de la Villette et notre camarade Girard et tous les amis qui se sont dévoués pour nous ravitailler ; aujourd'hui, le gouvernement accepte de vous laisser en liberté et de n'inquiéter ni vous ni moi pour notre refus d'obéissance arbitraire, que le procureur général, dans son réquisitoire, a qualifié de rébellion en réunion. En outre, votre nom ne devra pas être connu ni recherché par la police. L'immeuble du G :: O :: F :: sera laissé à sa destination ordinaire. Aucune entrave ne sera apportée à la publication et à la vente de *L'Antijuis*.

« Quant à ce qui m'est particulier, ajoute-t-il, ainsi que nous l'avons demandé, le gouvernement accepte que je me présente directement devant la Commission d'instruction de la Haute Cour librement, accompagné de notre ami Millevoye et d'un officier de l'armée. De plus, après quelques jours passés à la Santé, à la disposition de la Commission, *je serai autorisé à me rendre dans une maison de santé (1) pour m'y reposer des fatigues du siège que nous venons de subir*, afin que je puisse me rétablir complètement et que je me présente devant la Haute Cour en bon état de santé et capable de m'y défendre, malgré les longueurs d'un procès de cette importance qui nécessitera un effort considérable et prolongé.

« Telles sont les conditions auxquelles le gouver-

(1) A la suite de la comparution de J. Guérin devant la commission de la Haute Cour, le séjour dans une maison de santé fut supprimé.

nement, désespérant de nous réduire, vient de souscrire. Millevoye m'a apporté la parole d'honneur de M. Waldeck-Rousseau que les clauses de ce traité, bien qu'elles n'étant pas écrites, seraient scrupuleusement respectées.

« A présent, embrassons-nous, car bientôt nous devons nous séparer, pour quelques jours seulement peut-être; mais quand on a vécu la vie de sacrifices et de solidarité que nous avons vécue pendant ces quarante jours, on ne peut se séparer en se serrant simplement les mains. »

Ayant prononcé ces dernières paroles, Guérin nous embrasse tous bien cordialement en bon et grand frère qui s'est vu dans l'obligation de remplir auprès de ses cadets le rôle du père de famille.

Dix minutes après cette scène, Jules Guérin prenait place dans une voiture de louage. A ses côtés, s'installèrent l'officier qui s'était assuré de sa personne, et Lucien Millevoye. On conduisit le prisonnier à la Santé, dont il ne devait sortir que pour se rendre au Luxembourg, pour y être jugé.

A dessein, je passe sous silence le nom des amis du directeur de *L'Antijuif*, enfermés avec lui au Fort Chabrol, et qui furent remis en liberté sur sa demande, sans être inquiétés. Aujourd'hui, la plupart d'entre eux sont dans une situation que pourrait peut-être compro-

mettre la divulgation de leur personnalité. Ils ne jouissaient du reste d'aucune notoriété, et ils sont, à l'heure présente, brouillés avec leur ancien chef, lequel, à sa sortie d'exil, les traita, pour la plupart, de renégats ou de policiers, à tort ou à raison.

Guérin prisonnier, une perquisition fut faite au siège du *Grand Occident de France*. Elle amena la découverte d'une certaine quantité d'armes, ce qui permit d'ajouter aux chefs d'accusation déjà relevés contre Jules Guérin, celui de détention d'armes de guerre.

J'ai dit plus haut que sur les trente-six arrestations décrétées contre les principaux personnages des ligues d'opposition, quinze seulement avaient été maintenues, et j'ai donné les noms : Guérin, Dubuc, Brunet, Cailly pour les antisémites, Déroulède, Baillière, Barillier pour la *Ligue des Patriotes*, et Buffet, Godefroy, de Chevilly, de Sabran-Pontevès, de Ramel, de Bourmont, Poujol de Fréchencourt et de Vaux, pour les royalistes.

La première audience de la Haute Cour eut lieu le 9 novembre, le 11, le Sénat se déclarait compétent, et le procès commençait aussitôt.

Je n'ai pas l'intention, cela dépasserait le

cadre de ce livre, de faire l'historique de la Haute Cour de 1899-1900, et je ne veux pas davantage me prononcer sur le jugement qui s'en suivit. Tous les accusés, on le sait, se défendirent énergiquement de s'être entendus.

André Buffet fut quelconque, Déroulède claironnant, agressif pour les royalistes en général, et plus particulièrement pour le duc d'Orléans qu'il qualifia de *mauvais roi*; quant à Jules Guérin, ce lui fut une occasion de raconter sa vie, une vie agitée, qui n'avait pas toujours été jonchée de roses.

Il fut, de l'avis même de ses ennemis, très habile et très éloquent. A titre documentaire, voici un court passage de son plaidoyer :

Non, Messieurs, non je n'ai pas peur, j'ai tellement vécu, j'ai tellement enduré de peines matérielles et morales, que voulez-vous que me fassent trois mois de prison ? que voulez-vous que me fasse votre condamnation à mort ? Il y a dix ans que je l'attends. Elle n'est pas encore venue ! Je la défie !

Oh ! on nous a menacés de toutes sortes de choses ! On nous a dit que, peut-être, l'accusation portée contre nous entraînerait la peine de mort ! Voulez-vous, Messieurs, que je vous livre la réflexion qui m'est venue, la voici : je trouve l'instrument laid, l'opération malpropre. Voilà tout l'effet produit sur moi.

Je crois qu'il disait vrai.

Ce fut aussi l'occasion pour le Sénat d'entendre une des plus belles plaidoiries politiques que je sache, et que prononça M<sup>e</sup> Joseph Ménard, choisi par Guérin, comme défenseur. Le procès commencé le 9 novembre, fut clos le 4 janvier 1900. Je fus un des témoins à décharge de Jules Guérin et de Cailly.

Les derniers jours de l'année 1899 furent remplis par les incidents des audiences de la Haute Cour, incidents trop connus pour être rapportés à nouveau. Je me bornerai à une simple petite rectification. La plupart des journaux de l'époque ont prêté à Jacques Cailly, un des accusés, cette apostrophe un brin triviale : *Un bouchon !* adressée à un des sénateurs qui parlait fort, au cours d'un interrogatoire. La paternité de ce mot, qui, le lendemain, fit la joie des gazettes, revient à un autre des accusés, le jeune Brunet de la *Jeunesse antisémite*, de Rouen.

Le 1<sup>er</sup> décembre, à la suite d'une fantaisie dialoguée, que je fis paraître dans *La Libre Parole* à propos d'une interview publiée par

M. Jules Huret, dans *Le Figaro*, je reçus les témoins de ce confrère.

Nous nous battîmes dans l'île de la Grande Jatte, et je reçus dans l'épaule droite un coup d'épée.

## CHAPITRE X

1900

L'arrêt de la Haute Cour. — Dans une cellule du Luxembourg. — Le strident Jacques Cailly. — Une soirée antisémite salle d'Athènes. — « J'ai les preuves, citoyens, toutes les preuves ! » — Une étrange *Marseillaise*. — Épées d'honneur. — Les élus nationalistes. — Les « dévorants » de la *Patrie Française*. — Une reprise de campagne qui coûte cher. — « Engueule le bonhomme ! » — Max Régis acquitté. — L'œuvre du groupe antisémite à la Chambre. — L'enlèvement de Gyp. — Dumont chez Guérin, à Clairvaux.

Le 4 janvier, la Haute Cour condamnait Déroulède, Buffet et de Lur-Saluces, à dix années de bannissement, et Jules Guérin à dix ans de prison. L'arrêt indiquait que ce dernier subirait sa détention à la prison de Clairvaux.

Ballière, Barillier, Godefroy, de Chevilly, de



Sabran-Pontevès, de Ramel, de Bourmont, Poujol dit de Fréchencourt, de Vaux, Brunet, Cailly et Dubuc furent acquittés. Pour ces trois derniers, une peine quelconque eût été exagérée, car dans cette affaire de complot, Dubuc, Brunet et Cailly n'avaient joué aucun rôle grave, et ils étaient... si jeunes !

Deux jours après le jugement, Jules Guérin partit pour Clairvaux. La veille de son départ, Édouard Drumont avait été le serrer entre ses bras, en versant des larmes, et en lui jurant, devant les gardiens et les personnes présentes, une amitié éternelle. Le lendemain, nous allâmes, à notre tour, rendre visite au prisonnier au Luxembourg.

Ce jour-là, il y avait liberté relative pour les condamnés ou acquittés. Je serrais la main à Dubuc tout joyeux du résultat, ainsi qu'à Brunet. Déjà Jules Guérin m'avait aperçu :

— Comme c'est gentil d'être venu, me dit-il.

Il avait ce grave sourire qui ne le quittait jamais. Pendant plusieurs minutes, nous échangeâmes quelques propos dans le large couloir qui longeait les cellules provisoires, mais un vacarme infernal enleva bientôt tout le charme de cette conversation. C'était Jacques Cailly, une casquette à oreillettes sur sa petite tête

malicieuse, qui remplissait, selon son ordinaire, l'immense local de ses cris aigres. Il maudissait ses juges de l'avoir trouvé inoffensif :

— Je méritais au moins cinq ans de prison, ou dix ans d'exil ! — criait-il.

Il s'arrêta, renfonça à deux mains sa casquette jusqu'aux yeux, et glapit, encore plus ironique :

— Ça m'est égal du reste, la France sait tout ce que j'ai fait pour elle, en dépit de tout ce qu'on pourra dire ! Désormais mon nom est célèbre, car, depuis trois jours, je suis entré dans l'Histoire, par la porte à deux battants !

— Venez chez moi, fit Guérin.

Je revois encore cette cellule provisoire de Guérin, peinte au ripolin café au lait pâle, avec, aux murs, des douzaines de photographies, piquées de menus bouquets de bleuets, la fleur antisémite.

Il y avait sur le lit, sur la table, sur les chaises, un peu partout, des cadeaux de toute sorte, des tas de colis venus de tous les coins de France et d'Algérie, d'énormes boîtes d'oranges, de fruits confits, de bonbons et de dragées.

— C'est mon Noël et mon premier de l'An,

me dit Guérin. Si je gardais tout cela, j'aurais au moins des douceurs pour mes dix ans de captivité.

Nous causâmes de choses plus sérieuses. Il me dit ses projets, et m'expliqua surtout celui de fonder, dans un avenir prochain, un grand journal quotidien :

— Mais que dira Drumont ? dis-je.

Guérin sourit :

— Comme il m'aime beaucoup, je pense que cela lui fera grand plaisir, dit-il.

Nous évoquâmes des souvenirs, celui particulièrement de la petite usine de raffinage de pétrole que Guérin possédait jadis à Aubervilliers, et dont il avait été dépossédé, affirmait-il, par les *grands pétroleurs*.

C'était là, en effet, dans cette petite usine, que j'allais, au temps de Morès, m'exercer au pistolet, avec lui et son frère Louis.

Quand je quittais Jules Guérin, j'étais vraiment très ému.

Pendant les trois mois qui suivirent le procès de la Haute Cour, *La Libre Parole* vécut des journées moins agitées. Les membres des ligues, un peu refroidis par les derniers événements, ne venaient plus manifester si fréquemment sous

nos fenêtres, et il n'y eut guère de la violence que dans les articles du journal. Quotidiennement, Drumont et Delahaye éreintaient un ou deux sénateurs coupables du verdict que l'on sait. Gyp (1) et Méry s'étaient réservés M. Loubet. Pendant que Méry publiait des petites brochures, où il était démontré surtout, clair comme le jour, que lui, Gaston Méry... n'aimait pas M. Loubet, notre collaboratrice Gyp, *gâchait* son spirituel talent, en se livrant à la fabrication de chansons politiques, dont voici un refrain, à titre d'échantillon :

Allons, petit pioupiau,  
Chassons le cauchemar ;  
Chassons, chassons le Lou  
... bet de Montélimar !

Assurément, cela ne valait pas deux lignes de ce petit chef-d'œuvre, de fine rosserie parisienne, qu'est : *Autour du mariage*, pour ne citer que celui-là.

Vers mars, à la suite d'un voyage effectué en Algérie, Édouard Drumont eut l'idée de reprendre, pour son compte, le genre de soirées-conférences imaginées par Jules Guérin. Il était poussé dans cette voie par Gaston Méry, qui

(1) GYP écrivait au journal depuis un an.

allait poser sa candidature aux élections municipales de Paris, en même temps que trois acquittés de la Haute Cour : MM. Dubuc, Barillier et Ballière.

La première de ces soirées eut lieu à la salle d'Athènes, et ce fut, au cours de la partie-concert, que la chanteuse, Eugénie Buffet, donna la « première » du fameux *Loubet de Montélimar*, qui eut, naturellement, étant donnée la composition de la salle, un grand succès. Drumont prononça un discours; il retraça sa vie toute faite d'abnégation, de désintéressement et de sacrifices, mais la fleur du succès revint à Gaston Méry, qui avait pris pour thème de son discours, la vie politique de M. Loubet.

Dressé sur la pointe des pieds, secouant ses cheveux, qu'il portait longs et taillés, depuis deux ans, à la *Drumont*, M. Méry s'écriait :

— Oui, citoyens, j'ai chez moi la preuve que M. Loubet est (ici une injure), j'ai chez moi la preuve que M. Loubet est (ici une accusation); et c'est pour cela que, dans mes livres et dans mes articles *qui passeront à la postérité, citoyens, je l'ai marqué au front, comme avec un fer rouge, d'un stigmate indélébile, qu'il emportera jusque dans la tombe (sic).*

Il y avait à côté de moi un vieux curé qui

essuyait à chaque instant ses verres de lunettes, et qui disait :

— Quel noble jeune homme; demain, sûrement, le gouvernement va faire perquisitionner chez lui, et ce sera terrible!... Courageux enfant! Je vais en rêver toute la nuit!

Méry continuait :

— Oui, citoyens, j'en ai la preuve!

A chaque instant, le nombre des preuves augmentait. A la fin, il affirma que ces preuves innombrables étaient en sûreté chez un ami, dans une vieille armoire de famille, fermée à secret, ce qui fit pousser un : *Ah! tant mieux!* de soulagement, au vieux curé, mon voisin.

Pour corser la conférence, Méry avait recruté, ce soir-là, une espèce de vieille femme jaune, qui s'avança sur la scène, la face farouche, en nous annonçant avec force, qu'elle allait nous faire entendre *la Marseillaise*. Elle serrait dans son poing un immense drapeau tricolore, qu'elle agitait, et, après de nombreuses évolutions, elle ouvrit la bouche largement, et fit entendre une longue clameur.

Je vois encore Drumont sursauter en murmurant à l'oreille de Devos :

— Qu'est-ce que c'est que ça?

La femme jaune ne chantait pas *la Marseil-*

*laisse*, elle la *disait*. A la fin de chaque couplet, elle faisait un bond, agitait furieusement son drapeau et hurlait : *A bas les Juifs !* A la dernière reprise du refrain, elle défit son chignon, lança ses peignes dans la coulisse, éparpilla ses cheveux convulsivement, ce qui eut pour effet de lui voiler la moitié de la figure, et, enfin, tête basse, le drapeau pointé comme une lance, elle se précipita avec une telle fougue vers la rampe, en clamant de sa voix de tonnerre :

Aux armes, citoyens !

que le pianiste accompagnateur, déjà ahuri de n'avoir point à l'accompagner, ne fit qu'un bond de son tabouret sur une chaise.

Cela dura une demi-heure ; après quoi, cette furie s'enveloppa dans son drapeau, mit un genou à terre, rugit deux fois : *Vive la France !* et se retira lentement, en lançant au pianiste des regards sans bienveillance.

J'entends encore Drumont, de retour au journal, dire en secouant la tête :

— Ah ! non, jamais de ma vie, je n'avais entendu une *Marseillaise*, comme ça ! Où avez-vous été pêcher cette femme-là, mon bon Méry ?

Dans les premiers jours d'avril, Papillaud, à l'occasion de mon douzième duel (duel Huret), ouvrit, à *La Libre Parole*, une souscription destinée à m'offrir une paire d'épées d'honneur. Je détenais le record des « rencontres », et tous mes confrères s'inscrivirent avec plaisir. Drumont donna un louis, comme tous ses collaborateurs. Sur cette paire d'épées, joliment damasquinées, on fit graver cette phrase : *Offert par ses camarades de « La Libre Parole » à Raphaël Viau, à l'occasion de son douzième duel*, et elle me fut remise par Drumont, au cours d'une « tournée » générale :

— J'espère, me dit le Maître, qu'elles ne resteront pas vierges longtemps.

Drumont se trompait. Le cadeau amical, imaginé par Papillaud, devait me porter bonheur. Ces épées sont restées intactes dans leur fourreau. Je devais m'arrêter à mon douzième duel.

Le 6 mai, trente et un conseillers municipaux nationalistes entrèrent à l'Hôtel de Ville ; parmi eux se trouvaient Gaston Méry, et deux acquittés de la Haute Cour MM. Dubuc et Barillicr. C'était le triomphe du Nationalisme, qui devait, plus tard, finir si piteusement avec Syveton ; de ce Nationalisme, derrière lequel allaient se



concentrer désormais toutes les forces éparses de l'Opposition.

Ce succès — encore qu'un rédacteur de son journal en bénéficiait — fut envisagé sans grande joie par Édouard Drumont. En somme, c'était plutôt l'idée *Patrie française*, que l'idée antisémite qui remportait la victoire ; déjà le directeur de *La Libre Parole* voyait son étoile pâlir, devant celle de MM. Jules Lemaitre et François Coppée.

En outre, derrière ces deux chefs de la *Patrie Française* tourbillonnaient, affairés et inquiétants, les Vaugois, les Daudet, les Syveton, ces *dévorants*, comme Drumont les qualifiaient, et même, ces *dévorants* traînaient dans leur sillage, des *sous-dévorants* en quantité. Tout ce monde s'était implanté à *L'Écho de Paris*, avec autant de ténacité, que les royalistes Charles Maurras et Talmeyr, s'étaient incrustés au *Soleil*. Tous, après s'être servis de *La Libre Parole*, la désertaient d'un cœur léger.

Autre sujet d'inquiétude : Depuis la Haute Cour, la clientèle de *La Libre Parole* s'effritait, car Millevoye et Henri Rochefort devenaient d'enragés antijuifs. En moins d'un an, le tirage de *La Libre Parole* avait baissé, par ce fait, d'un bon tiers et Georges Thiébaud, lui-même, *l'ingrat*

*Thiébaud* (disait le Maître) exploitait le Juif dans *L'Éclair*, pour son profit particulier.

Pour réagir contre l'accaparement de l'Antisémitisme par ces nouveaux venus à la cause, le directeur de *La Libre Parole* me chargea, à cette époque, de recommencer contre M. Henri de Rothschild, la campagne de l'histoire des braconniers de la forêt du Lys.

C'était, je crois, à propos d'un cocher, qui avait été tamponné par une automobile de M. Henri de Rothschild, lequel, du reste, n'était pas dans son automobile, au moment de l'accident. Quelques semaines auparavant sous ce titre : *La propriété juive*, Drumont avait foncé le premier, dans le même sens.

Un duel avec un Rothschild ferait assurément rebondir *La Libre Parole*, pensait-il. Il faut rendre cette justice à Drumont : pour faire *marcher* la vente du journal, il était toujours prêt à *y aller même de sa peau*, comme il le disait, sans aucune forfanterie, mais il exigeait, sans discussion possible, que nous y allions également *de la nôtre*, quand il commandait, et contre n'importe quel adversaire.

Voici un échantillon des ordres qu'il nous faisait transmettre, par notre secrétaire de ré-

daction ou par Lambs, son secrétaire particulier.

Mon cher Viau

Tu dois avoir vu dans le dernier numéro des *Archives israélites* un entrefilet dans lequel il est dit qu'un certain M. Carra de Vaux (?) doit faire une conférence aux *Études juives*.

Drumont te prie d'engueuler (*sic*) le bonhomme.

LAMBS.

J'ajoute que Drumont tient absolument à cette machine-là. Fais-la donc sans faute.

N'ayant aucun *tuyau* sur M. Carra de Vaux, ne sachant rien de ce qu'il pouvait avoir fait, et de ce qu'il allait dire aux *Études juives*, je crus ne devoir donner aucune suite au désir du Maître. Il s'en montra un peu mécontent. Ce fut, à quelques jours de là, qu'il me commanda de me *ruer* à nouveau sur M. Henri de Rothschild. Je n'avais qu'à obéir. Je fus, dans ces conditions, peut-être un peu plus agressif que je ne l'aurais été à un autre moment. L'article parut le soir même, mais Drumont eut une désillusion. Nous ne reçûmes de témoins, ni l'un, ni l'autre, cette fois encore.

Quinze jours plus tard, en revanche, M. Henri de Rothschild poursuivait en diffamation Dru-

mont pour son article, et moi pour le mien, devant la neuvième Chambre correctionnelle, en nous demandant 30.000 francs de dommages-intérêts (1).

Deux mois plus tard, le 23 juillet, Max Régis, fatigué de son exil volontaire en Espagne, revenait en France pour répondre, devant la Cour d'assise de Draguignan, de son exploit du fort Chabrol d'Alger.

Sur une plaidoirie vibrante de M<sup>e</sup> Joseph Ménard, qui s'attacha à démontrer l'enfantillage de cette manifestation, Régis fut acquitté.

A la Chambre, pendant ce temps, le groupe antisémite avait déposé trois projets : un projet d'amnistie pour les troubles d'Algérie, un projet sur l'abrogation du décret Crémieux et un projet réclamant pour l'Algérie l'autonomie financière.

Aimait-on assez l'Algérie à cette époque !

Afin d'être toujours au courant des affaires d'Algérie, Drumont avait pris à *La Libre Parole* deux journalistes algériens très connus, MM. Jo-

(1) La neuvième Chambre correctionnelle condamna M. Drumont à dix mille francs de dommages-intérêts ; je fus condamné également à dix mille francs. *La Libre Parole* dut faire insérer le jugement dans 20 journaux, à cent francs l'insertion. Le total de cette condamnation s'éleva à 22.773 francs 69 centimes plus les frais. Notre avocat était notre éloquent ami Joseph Ménard.

seph Martin Saint-Léon et Eugène Masson, deux excellents camarades, n'ayant rien de commun avec les *nervis* de l'escorte ordinaire de Max Régis. Souvent, nous arrivait à Paris Lionne, qui avait été adjoint à Régis, alors que ce dernier était maire d'Alger. Il s'était battu, et avait été condamné plusieurs fois pour lui.

En mai, notre collaboratrice Gyp eut une aventure extraordinaire. On était toujours certain de rencontrer cette petite femme élégante et frêle, dans les milieux patriotiques les plus mélangés, et seule les trois quarts du temps. Un soir, à l'issue d'une réunion nationaliste, elle fut enlevée dans un fiacre on ne sait comment, et, du reste, elle-même ne s'en est jamais bien souvenue exactement, tant sa stupeur fut grande.

Ses ravisseurs, après l'avoir fait voyager une heure ou deux, la déposèrent dans une maison isolée de la banlieue de Paris, et l'y laissèrent, après l'avoir enfermée à clef dans une chambre à coucher. A partir de ce moment, la mémoire de Gyp est plus précise. N'entendant aucun bruit, elle ouvrit une fenêtre et, à l'aide de draps de lit, elle s'évada, courut, et se trouva en rase campagne. Elle marcha toute la nuit, et, enfin, le matin, elle tombait écrasée de fatigue dans un champ. L'aube se levait à ce

moment, et Gyp, qui n'avait pas mangé depuis le déjeuner de la veille, prise soudain d'une faim atroce, s'aperçut qu'elle était tombée dans un champ de carottes.

— J'étais tellement torturée par la faim, raconta-t-elle plus tard, que j'en déterrais plusieurs, que je mangeai, telles quelles, avec avidité.

Réconfortée un peu par ce repas frugal, Gyp marcha encore longtemps, puis, ayant rencontré des paysans, elle se fit indiquer son chemin, et revint à Paris, à pied, entre six ou sept heures du matin.

Je crois bien que Gyp ne porta pas plainte contre les auteurs de cet enlèvement, compliqué de séquestration.

L'affaire ayant fait le tour du boulevard, le lendemain, ce fut Gaston Méry qui narra l'enlèvement dans *La Libre Parole*. Cet article — écrit en termes ambigus — se trouva un peu en contradiction avec certains récits d'autres journaux, et Gyp en conçut un vif ressentiment contre Méry et Drumont. A n'en point douter, cet article fut une des causes qui poussèrent Gyp à quitter *La Libre Parole*.

Quelques mois après l'incarcération de Jules Guérin à Clairvaux, Édouard Drumont l'alla visiter.

Voici l'extrait principal de l'article qu'il publia six jours plus tard, à propos de cette visite :

La dernière porte franchie, je suis tombé dans les bras de Guérin. Il porte, on le sait, la pittoresque gandoura qui lui rappelle, en ce coin de France verdoyant mais un peu mélancolique avec les grands bois qui l'entourent, les féeries de notre voyage en terre algérienne.

Guérin et moi, en effet, nous savons que, quel que soit ce que la destinée nous réserve, nous ne reverrons jamais rien de comparable aux heures triomphales, aux heures enchantées que nous avons vécues là-bas, au milieu des fleurs, sous une éblouissante lumière de printemps, dans l'enthousiasme et dans la joie.

Dans un coup d'œil, j'ai retrouvé avec une satisfaction que vous devinez, notre Guérin tel qu'il était, un peu pâli mais toujours solide, souriant et vaillant.

. . . . .

A ce qui va naître de ce qui meurt, des hommes comme Guérin sont nécessaires, et, le moment venu, les verrous les plus solides, les portes les plus massives, les gardiens les plus attentifs n'ont jamais empêché de passer un être que la destinée attend.

C'est, du reste, l'opinion de Guérin, et c'est fraternellement et virilement que nous nous embrassons, à l'extrême limite de l'espace qui lui est accordé, bien persuadés que Clairvaux n'est point

une arrivée, mais une halte où le prisonnier des Juifs se fortifie et se trempe pour les luttes prochaines!...

Puisse cette halte se terminer bientôt!

Puisse bientôt Guérin se retrouver au milieu de ses amis, armé plus que jamais pour la lutte contre la féodalité juive.

ÉDOUARD DRUMONT.



## CHAPITRE XI

1901

•

Cadeau d'étrennes. — Nous avons voté pour la Séparation. — Une rédaction de sceptiques. — L'avenir dévoilé par les plis du nombril. — Il vient pour chercher chicane au patron ! — Un curieux contempteur d'Émile Zola. — De Clairvaux à Bruxelles. — Les accaparements de la *Patrie française*. — Une lettre de Jules Lemaître à Jules Guérin. — Le *Comité national antijuis*. — Pénibles défections.

1901 s'ouvrit sur un cadeau d'étrennes que nous fîmes au Maître, une peinture représentant un coin de la campagne romaine, avec des ruines dans le fond. Ce tableau, découvert par notre administrateur Devos, nous coûta dans les deux cents francs... mais il était signé : *Claude Lorrain* (!).

Chaque premier de l'an, nous agissions ainsi.

A quelques années de distance, nous avions déjà offert au Maître, un *Botlicelli*, dans les mêmes prix, qui représentait un saint Édouard, martyr, très écaillé.

Comme il y avait un certain nombre d'Algériens, à cette fête du premier de l'an 1901, le Maître fit un discours de circonstance. Il leur remémora son dernier discours d'Alger, au cours duquel, il s'était hautement élevé contre l'accusation de *clérical*, portée contre lui, par ses adversaires de là-bas :

Il y a 580 députés à la Chambre — s'écria-t-il. — Combien de députés ont voté la Séparation ? 125. (*Cris : A bas les vendus !*)

Où sont les députés antijuifs dans le scrutin ?

Ils sont parmi ceux qui, fidèles à leur programme, ont voté la Séparation. (*Tonnerre d'applaudissements — Cris de : Vivent les députés antijuifs !*)

Un député socialiste propose la suppression de notre ambassadeur auprès du Pape.

Combien cette proposition rallie-t-elle de voix ? 157.

Où sont encore les députés de l'Algérie ? Parmi les 157.

Vous avouerez qu'il faut un certain aplomb pour nous accuser d'être les esclaves des Jésuites.

Masson, notre brave collaborateur algérien, se pelait les mains, ce jour-là, à force d'applau-

dir. Il était vraiment, celui-là, un anticlérical enragé, et je l'entends encore s'exclamer :

— La première fois que quelqu'un déclare devant moi que Drumont est un cafard, je lui casse la g...!

A part Drumont, qui allait le dimanche à une messe basse du Gros-Caillou, sa paroisse, nous étions en vérité, dans ce journal, un certain nombre de républicains, la plupart fort tièdes en matière de religion. Je suis convaincu, du reste, que Drumont, en fait de convictions religieuses, était plutôt un superstitieux.

Jamais homme, en effet, n'accorda plus entière créance aux sorcières et aux sibylles de toutes catégories que le directeur de *La Libre Parole*. Ce que Gaston Méry, qui y croyait également, amena à la rédaction, de mages et de devineresses, est inimaginable. Un jour, il découvrit une demoiselle Jawonah, de Smyrne, qui prétendait lire l'avenir dans les plis du nombril. Elle appliquait fortement une boulette composée d'un mastic noirâtre, sur l'ombilic de ses clients, et, partait ensuite chez elle, pour l'étudier. Par les plis qui s'étaient gravés dans l'épaisseur du mastic, quarante-huit heures plus tard, vous saviez ce que le sort vous réservait jusqu'à la fin de vos jours.

Nous riions tous un peu, devant ces fumisteries, mais ni Drumont, ni Méry ne partagèrent notre hilarité. Une fois, Méry nous apporta une tête de statue en plâtre, qu'il avait découverte dans un grenier de feu le sculpteur Carpeaux, et il nous déclara sérieusement que « des cheveux et de la barbe poussaient sur cette tête ». Effectivement, une sorte de mousse jaunâtre se voyait dans les creux du plâtre. Laissée à l'humidité pendant des années, cette tête s'était recouverte de moisissures. Jamais Méry n'en voulut convenir.

Un autre jour, Méry me fit voir une racine de *mandragore*, qu'il offrit, je crois, à Drumont, pour le préserver de certains sortilèges. Quelqu'un lui avait affirmé que cette *mandragore* provenait d'une vente d'objets de sorcellerie, ayant appartenu à Catherine de Médicis.

• Vers le mois d'avril de cette année 1901, nous eûmes une surprise.

Un soir nous vîmes entrer à *La Libre Parole*, M. Léon Daudet, alors rédacteur au *Gaulois*, et aussitôt, cette pensée nous vint : « Parions qu'il vient chercher querelle à Drumont ».

Quelques années auparavant, Édouard Drumont, dans un de ses livres les plus relentis-

sants : *le Testament d'un Antisémite*, avait, en effet, traités de la façon la plus offensante le propre père de M. Léon Daudet, l'exquis romancier Alphonse Daudet, et la toute jeune femme de Léon Daudet (1), à propos du *mariage laïque* contracté à Paris par ce dernier.

De Daudet le père, voici ce qu'à la page 235 du *Testament d'un Antisémite*, avait écrit Édouard Drumont :

Dans l'âme de cet écrivain, vous ne trouverez aucun de ces généreux sentiments qui sont l'honneur des hommes. Il n'a nulle reconnaissance envers Dieu qui l'a comblé de bienfaits, qui lui a donné le bonheur domestique, le talent, le succès, la fortune. Il ne se croit obligé à aucun devoir envers lui. Il est hypnotisé par le beau mariage, ce mariage de trois millions (*le mariage de Léon Daudet*), et, un peu à contre-cœur, il en passe pas où l'on veut.

Passant à la jeune épouse, Drumont continuait :

Connaissez-vous plus antipathique créature que cette jeune mariée qui débute dans la vie par une manifestation scandaleuse. Elle a vingt-trois ans, l'âge où l'on croit à Dieu, comme à l'Amour, à la Poésie, à l'Espérance.

. . . . .

(1) Mlle Jeanne Hugo, sa première femme, aujourd'hui divorcée.

C'est Lockroy qui a perverti cette âme innocente.

Nous nous trompions du tout au tout, sur l'objet de la visite de M. Daudet à *La Libre Parole*. M. Léon Daudet venait simplement demander à Édouard Drumont une place de collaborateur dans son journal. Une semaine plus tard, c'était fait. Très éclectique, le nouveau venu dans cet organe antijuif continua à collaborer au *Gaulois*, dirigé, comme on le sait, par M. Arthur Meyer.

Chez nous, M. Léon Daudet s'attaqua aux grands financiers israélites, et il les injuria épileptiquement, sous des dénominations empruntées à la Bible, puis, il exerça son aigreur, sur un ancien ami de son père, Émile Zola, auquel il reprocha ses descriptions naturalistes.

Un jour, Gaston Méry nous apporta, comme par hasard, un ouvrage de ce contempteur de l'auteur de *l'Assommoir* : *Les Kamtchatka*. Il nous en lut de longs passages, et, notamment, la description d'une soirée, donnée dans un monde interlope, soirée, au cours de laquelle, M. Léon Daudet fait réciter à un poète les vers ci-dessous :

Le pendu puait

... Comme un chameau.

.....  
La salope avec son salop,

... Un vieux mégot.

Merde pour moi, merde pour elle.

Par la suite, M. Léon Daudet réunit en volume ses premiers articles de *La Libre Parole*, et il demanda à Drumont la permission de les lui dédier. Drumont accepta.

Quand ce livre parut en librairie, on lut, à la page d'usage, ces mots :

A Édouard Drumont,

Prophète en son pays,

Ce livre est dédié avec admiration  
et tendresse.

L. D.

Nous fûmes longtemps, avant de nous habituer à ce nouveau collègue (1).

En juillet 1901, la peine de dix ans d'emprisonnement dans une enceinte fortifiée, qui avait été infligée à Guérin par la Haute Cour, fut commuée en bannissement. Jules Guérin s'installa à Bruxelles, où je fus le voir quelque temps de là. Son idée de substituer un journal

(1) Drumont disait de lui : « Il m'aime vraiment trop, cela m'inquiète ! »

quotidien à *L'Antijuif* hebdomadaire qui, après le Fort Chabrol, avait continué à paraître — tant bien que mal — tenait toujours, et, il m'affirma qu'il allait s'occuper activement à recruter des fonds, dans ce but :

— Si je réussis, me dit-il, viendrez-vous avec moi ?

Je lui demandais quelques semaines de réflexion.

Les derniers mois de l'année virent se consolider, plus fortement que jamais, l'organisation de la *Patrie Française*, dont le journal attitré était toujours *L'Écho de Paris*. Derrière Lemaître et Coppée, MM. Gabriel Syveton, et Vaugeois s'agitaient de plus en plus, multipliant les conférences, et surtout les appels à la caisse.

Ils avaient détaché de *La Libre Parole* le général Mercier, et essayé, en juin, d'embrigader Guérin, ainsi que le prouve cette lettre, adressée par Jules Lemaître au prisonnier de Clairvaux :

Paris, le 28 juin 1901.

Cher monsieur Guérin,

D'abord, tous mes vœux pour votre prompt rétablissement, avec l'expression de toute mon indi-



gnation contre les abominables procédés dont vous êtes victime.

La lutte devient de plus en plus ardente. Ce gouvernement est capable de tout. Je dois dire que partout où nous allons, c'est dans la « *Ligue antisémite* » que nous trouvons l'aide la plus efficace contre les anarchistes de préfecture.

A Lyon, le commandant Mège a été admirable.

A Toulouse, malheureusement, les organisateurs de la réunion avaient (sans nous consulter) négligé de demander leur concours à vos Amis.

Depuis lors, les membres de la *Ligue antisémite* disent avoir besoin d'un ordre formel de vous, leur chef, pour marcher avec nous.

Je viens vous prier, très simplement, de leur donner cet ordre, si vous jugez comme nous, que *l'union est indispensable entre tous les éléments de l'opposition*.

Croyez que nous prenons tous part au long supplice de votre captivité. Je sais que ni le courage ni la patience ne vous manquent, mais je voudrais que la pensée des innombrables amis que vous avez dans le pays, vous fût un réconfort et augmentât votre force de résistance.

Agréez, cher monsieur Guérin, l'assurance de mes sentiments bien cordialement dévoués.

JULES LEMAITRE.

Pour parer encore à ce nouvel accaparement de la *Patrie Française*, Édouard Drumont fonda

aussitôt le *Comité national antijuif*, lequel comité fut annoncé en ces termes dans le journal :

Le *Comité national antijuif*, qui s'est formé sous la présidence d'Édouard Drumont, député d'Alger, directeur de *La Libre Parole*, a pour unique ambition d'éclairer les électeurs sur leur devoir et sur l'importance capitale que peut avoir leur attitude au moment des élections législatives prochaines. Le but du Comité est de propager dans tout le pays, au moyen de réunions et de conférences, ainsi que par la diffusion de journaux, tracts et brochures, les idées de relèvement national pour lesquelles *La Libre Parole* n'a cessé de lutter depuis dix ans. •

Le *Comité national antijuif* a son siège 14, boulevard Montmartre, à Paris. Toutes les communications doivent être adressées à M. A. de Boisandré, secrétaire, et les envois de fonds à M. Ch. Devos, trésorier du Comité.

Les membres d'honneur de ce comité, au nombre de dix, étaient MM. Drumont, député d'Alger, Charles Bernard, député de Bordeaux, Firmin Faure, député d'Oran, Baranton, conseiller municipal de Paris, Albert Congy, des « Prévoyants de l'Avenir », Léon Daudet, Renauld d'Élissagaray, A. de Boisandré, Gaston Méry, conseiller municipal de Paris, et Charles Devos, administrateur de *La Libre Parole*.

Ainsi qu'on le voit, de l'ancien *groupe antisémite de la Chambre*, s'étaient déjà retirés, à cette époque, les députés Morinaud, Marchal, Gervaise, Lasies, Ferrette, Théodore Denis, Massabuau, Daudé, Millevoye, général Jacquey, de Pontbriand, Pascal, Paul de Cassagnac, de Maussabré, Abel Bernard et Chiché, les uns dégoûtés de la lutte, les autres pour suivre d'autres ligues.

Voilà où en étaient les partis d'opposition, et particulièrement l'Antisémitisme, à la fin de l'année 1901.

## CHAPITRE XII

1902

*Tempus edax !* — La prophétie de Mlle Octavie d'Hydre. — Un portrait physiognomonique. — Le 27 avril à *La Libre Parole*. — Le fulgurant Millevoxe. — Un porte-voix inutile. — Commandant, vous me cachez quelque chose ! — Drumont battu ! — Ah ! les cochons ! — Ils ne boiront pas ! — Fiers colons !... tout s'oublie !... — *Les coulisses du Fort Chabrol*. — D'Élissagaray s'en va... — Dreyfus-Gonzalès et Drumont. — Je pleure notre amitié défunte... — Le mousquetaire Laberdesque. — Max Régis honni à Alger. — *La Tribune française*. — Des duels. — Les Mousquetaires. — Poules au sang.

Le *Comité national antijuif* reçut une trentaine de mille francs des lecteurs de *La Libre Parole* à la date du premier de l'an 1902. Ce jour-là, la petite fête annuelle fut particulière.

ment vibrante. Nous eûmes un discours de Méry, qui salua en Drumont : *le Génial accoucheur de la Pensée française (sic)* (Le Maître aimait assez les qualificatifs de ce genre, et Méry y excellait). Puis la parole fut donnée à un nouvel ami de *La Libre Parole*, M. Congy des « Prévoyants de l'Avenir ». Comme depuis un an environ, les bouchers de la Villette nous délaissaient, M. Congy, employé comptable de son métier, représentait à leur place : *le Peuple dépouillé par le Juif*. C'était un excellent homme qui se laissait faire, puisque son élection, en somme, n'allait pas lui coûter un sou, grâce aux souscriptions de *La Libre Parole*. Après lui, le Maître parla, et il nous remémora sa vie toute faite d'abnégation et de sacrifices :

— *Pour moi, mes amis, vous me connaissez, je ne désire plus rien, etc...*

L'antichambre du journal, où se passait toujours la cérémonie, était assez garnie, mais bien des amis de jadis s'étaient fait excuser cette fois. L'heure était grave cependant. Dans quatre mois, les électeurs de France et d'Algérie allaient avoir à se prononcer. Drumont eut quelques mots amers sur l'amitié :

— C'est le temps, mes chers amis, mes chers

collaborateurs, *Tempus edax*, il a tout usé!...

Visiblement, il était inquiet.

A cette fête manquait Gyp, que M. Léon Daudet avait remplacé, et aussi Jules Delahaye, qui avait abandonné le journal, depuis quelques mois.

Au lendemain du premier de l'An, notre collaborateur Gaston Méry tranquillisa le Maître, au sujet de sa réélection d'Alger. Il lui amena d'abord une nouvelle voyante : Mme Octavie d'Hydre, et cette voyante lut tout de suite dans les cheveux de Drumont, qu'il repasserait avec au moins *deux mille voix de majorité*. Méry acheva de réconforter le directeur de *La Libre Parole*, en publiant dans son bulletin : *L'Écho du Merveilleux* (1), son *portrait physiognomonique*, par une autre pythonisse, russe celle-là : Mme Génia Lioubow. Ce portrait fut reproduit à quelques jours de distance, dans *La Libre Parole*. En voici quelques extraits textuels :

Par la construction osseuse générale, la tête de M. Drumont tient assez du Buffle, mais l'Éléphant prend un peu le haut du front, tandis que le Lion apparaît dans les yeux.

Le front, qu'une incision rigide barre dans le sens horizontal, est véritablement superbe. Saillant et

(1) *L'Écho du Merveilleux*, 1<sup>er</sup> janvier 1902.

massif, presque droit, très vaste. Bien découvert, il garde une légère angularité tout en se bombant suffisamment vers les tempes. C'est bien là le front des « géants de la pensée ».

Les yeux, plutôt grands, bien ouverts, d'un ferme et beau dessin, sont admirables de limpide et chaude lumière. Inquisiteurs et pénétrants, analytiques et rêveurs, affectueux et narquois, ils appartiennent autant à l'artiste et à l'homme qu'au penseur. Ces yeux là sont ceux d'un solitaire, tandis que leur regard est celui, « d'un voyant ».

La bouche, aux lèvres pleines et saillantes mais régulières et modelées, devient où ne peut plus significative, grâce à la si curieuse expression faite de bonté impulsive et de scepticisme gouailleur qui lui est propre.

Elle est sensuelle aussi, très passionnée, voluptueuse même, d'une façon toute spéciale, tour à tour mystique ou pleinement réaliste.

Physiologiquement, M. Drumont est un sanguin-nerveux-bilieux. Cette constitution est celle des forts. Elle promet, en général, une admirable santé et laisse espérer, sauf accident, de soixante-quinze à soixante-dix-huit ans d'existence.

Les fonds ayant augmenté dans la caisse du *Comité national antijuif*, le Maître promet à Papillaud, à Boisandré, à Monniot, et à Charles Bernard, qui voulaient tâter, à Paris ou en province, du Suffrage universel, de les aider pé-

cuniairement. Il en fut de même pour Firmin Faure, député sortant d'Oran, lequel voulait se présenter à Levallois-Perret, plutôt que de se représenter en Algérie.

MM. Morinaud et Marchal, députés sortants d'Algérie, déclarèrent qu'ils ne se représentaient pas.

Sous l'impression de la prédiction de la célèbre voyante Mme Octavie d'Hydre, Édouard Drumont s'embarqua assez joyeux, le 1<sup>er</sup> avril, à destination d'Alger.

Le maire d'Alger, M. Voinot, qui avait succédé à Max Régis, lui organisa une réception enthousiaste. Mais, dès les premiers jours, nous fûmes pris d'inquiétude, en raison de télégrammes et de lettres d'amis, dans lesquels on nous affirmait que Drumont allait avoir fort à faire, avec le candidat qu'on lui opposait cette fois : M. Maurice Colin, professeur de droit constitutionnel à l'École de droit d'Alger.

M. Colin se présentait avec un programme nettement républicain radical.

Autre sujet de crainte : depuis quelques mois on nous affirmait aussi que Max Régis, par de nombreuses excentricités, avait beaucoup baissé dans l'estime des Algériens.



Les élections législatives eurent lieu le 27 avril.

Quelle soirée à *La Libre Parole* ! J'en ai noté tous les détails le lendemain, et je les transcris, sans en changer un mot :

Il est dix heures du soir. Depuis neuf heures, nous sommes tous dans une anxiété qui se conçoit. Pas de dépêche d'Alger, l'Agence Havas est muette ! Drumont est élu, ça ne fait pas de doute, mais tout de même ?... Dans le vestibule une cinquantaine de personnes, abonnés, ligueurs, abbés, journalistes, amis, raseurs. Ce sont toujours les mêmes figures. Quelques-uns sont venus, avec le simple espoir que la soirée se terminerait par du champagne. Si Drumont est élu, ils en boiront. Dans son bureau, notre administrateur Devos, qui sait les rites et coutumes, a fait ranger, en bataille, deux cents bouteilles de « champagnisé ».

A une des fenêtres donnant sur le boulevard, on a installé un appareil à projections, avec un immense transparent, et on fait passer et repasser, depuis une demi-heure, la tête de Millevoye, un des premiers élus. On n'a encore que Millevoye. Gaston Méry s'impatiente et crie à l'opérateur :

— Faites passer la tête de Berry ; il doit être

élu aussi ! Vous devez avoir la tête de Berry, nom d'un chien !

On cherche la tête de M. Berry. Elle n'est nulle part.

En face, sur le trottoir du café Ducastaing, des bandes de citoyens antinationalistes sont plantées et vocifèrent, inlassablement, à l'adresse de Drumont, sur l'air des *Lampions* :

Barbapoux !

Barbapoux !

Barbapoux !

Placide, l'opérateur leur envoie encore trois fois la photographie de Millevoye.

Dans l'antichambre, c'est à ne plus pouvoir se remuer. Des douzaines de faces inquiètes guettent au passage les rédacteurs qui sortent des bureaux :

— Avez-vous les résultats d'Alger ?

— Attendez, pas encore !

Une dépêche nous apprend que, dans le Gers, Lasics est élu. On a son portrait. Devos crie :

— Faut-il faire passer ?

— Non ! fait Méry.

Lasics a refusé de signer le manifeste du *Comité national antijuif*.

Barbapoux !

Barbapoux !

Barbapoux !

Les manifestants s'étranglent toujours sous l'œil de Millevoye, qui s'éternise au transparent, avec un sourire satisfait qui semble dire : « Allez-y, mes enfants, je sais bien que ce n'est point moi que vous conspuez ; j'ai si peu de barbe ! »

Des membres de la *Ligue des Patriotes* passent, et crient : « Vive Millevoye ! » Parfois les bandes ennemies se trouvent face à face, s'injurient et se bousculent, au grand désarroi des inoffensifs bourgeois installés devant des bocks, aux terrasses de la *Maxéville* et du *Ducastaing*.

Une bonne grosse dame happe au passage le commandant Biot, qui a eu le malheur de se hasarder dans le vestibule du journal, et elle lutte avec lui *pour savoir*. En vain, notre collaborateur cherche à fuir ses étreintes. La dame tient bon. C'est Vénus tout entière au dieu Mars attachée :

— Commandant, ne me faites pas souffrir davantage, dites-moi l'affreuse vérité, dites-moi tout ! tout !!

— Mais, Madame !

— Commandant ! Ah ! je le vois bien, vous me cachez quelque chose !

— Mais, Madame, heum ! heum ! permettez, permettez, hum ! hum !

Une sonnerie brusque du téléphone le tire d'embarras :

— Je reviens, Madame, on m'appelle... *Lui*, sans doute, je reviens, hum ! hum ! prout !

Il ne remettra plus les pieds de la soirée ni dans le vestibule ni dans l'antichambre.

Charles Devos a fait acheter, la veille, un immense porte-voix en fer blanc d'un mètre vingt de longueur. On doit l'entendre jusqu'à la Bourse. Sur une chaise, il repose, blafard, comme un long bonnet de Pierrot. Personne n'y touche, il est vierge et sacré, car il est uniquement réservé pour ce seul cri : *Édouard Drumont est élu !*

Il est onze heures et demie. Les conspueurs de Drumont diminuent de nombre. Désarmés sans doute par Millevoye, qui fulgure toujours impassible, à notre balcon, leurs vociférations s'atténuent.

Un bruit de bousculade dans l'antichambre. Qu'est-ce ? Un homme bondit dans le secrétariat, une dépêche à la main. On l'entoure.

C'est une dépêche d'Alger !

Devos l'arrache des mains du porteur, et l'ouvre. Méry blême, et le commandant Biot trépignant, lisent par côté, les yeux hors la tête.

— Nom de Dieu ! fait Gaston Méry subitement.

Les mains de Devos ont tremblé, et il dit à voix basse :

— *Drumont battu !*

Le commandant Biot, pourpre, fait : Brou ! brou ! heum ! heum ! prout ! ce qui est, chez cet excellent camarade, l'indice d'une extraordinaire et profonde émotion. Méry s'est laissé tomber sur un fauteuil et s'écrie :

— Ah ! les cochons !

Nous nous regardons atterrés, tandis que le commandant Biot se promène nerveusement de long en large, en poussant des : Brou ! brou ! heum ! heum !... prout ! qui roulent dans sa gorge, comme des tonnerres.

Drumont battu !

Dans l'antichambre, les garçons de bureau ont annoncé la défaite, aux gens qui attendaient ; nul d'entre nous n'ayant eu le courage de s'en charger. La vaste pièce se vide peu à peu.

La veille, notre collaborateur algérien Martin-Saint-Léon nous avait bien donné à entendre que ce serait dur cette fois, mais Gaston Méry avait haussé les épaules :

— Ce Saint-Léon, quel pessimiste !

L'avant-veille même, lui, Méry, n'avait-il point consulté, une dernière fois, toutes ses voyantes, et, toutes, lui avaient prédit que Drumont passerait avec une *écrasante majorité*. Affolé, il marmottait rageusement entre ses dents : Ah ! les cochons ! ou encore : C'est sûrement ce cochon d'Untel qui en est cause !

Sur l'écran lumineux, l'homme, qui manœuvrait l'appareil à projections, continuait imperturbablement à faire repasser Millevoye entre deux réclames commerciales :

— Faut-il annoncer ? fit Devos.

— Comme vous voudrez ! fit Méry.

— Alors annonçons ! soupira Devos.

Il n'y avait point, naturellement, de cliché portant cette lamentable mention : *Drumont battu*. L'homme en fabriqua un, et le boulevard fut renseigné.

Barbapoux ! Barbapoux ! Barbapoux !

Mais ces cris, de plus en plus s'affaiblirent.

Devos fit retirer le transparent et ferma les fenêtres. Nous croyions être enfin seuls, mais non, il restait encore là cinq inconnus tristes, qui nous serrèrent aussitôt les mains affectueusement. Postés devant les bouteilles de cham-

pagne, ils étaient simplement restés pour boire.

Mais je lus dans les yeux de Devos une froide résolution. Il dit de fortes et nécessaires paroles, et ces amis de la dernière heure nous quittèrent enfin... Nous nous séparâmes, ce soir-là, tristement.

Le dimanche 11 mai, en ballottage, Firmin Faure et Congy furent élus à Paris; M. Joseph Ménard qui s'était présenté à Nîmes, avec ses ressources personnelles, fut battu aussi à très peu de voix près (1). Également MM. Jousselin, Georges Thiébaud, Charles Bernard, Boisan-dré, Papillaud et Monniot échouèrent.

A quelques jours de distance, Édouard Drumont nous revint, et il nous apporta un visage empreint d'une grande tristesse. Il nous affirma que les curés d'Algérie avaient été ignobles pour lui :

— Ils ont tous voté contre moi, par peur du ministère ! dit-il.

Régis, à son avis, avait été « au-dessous de tout ».

— Je ne sais pas encore, non je ne sais pas,

(1) M. Joseph Ménard avait refusé de faire partie du Comité national antijuif.

ajouta-t-il, ce qu'il m'a fait dépenser d'argent là-bas!

Quant aux Algériens, il préférait n'en plus parler :

— Quel pays, mes bons amis! quels énergumènes!

*Fiers colons? Cœurs d'or sertis dans le plus pur des airains?... Peuple vibrant, magnanime et fort?... Race de héros?*

Phrases débordantes de lyrisme patriotique, tant de fois imprimées, dormez éternellement dans les collections de *La Libre Parole*. Grandiloquences, clamées à pleine voix, du haut des tribunes populaires de Mustapàa et d'Alger, le vent du désert venait de vous emporter, pour toujours...

Au cours de l'élection d'Alger, avait paru, à Paris, un livre : *les Coulisses du Fort Chabrol*. Ce livre était signé par un ancien assiégé du fort, M. Spiard, et il tendait à prouver que l'exilé Guérin avait imaginé ce siège, dans le but de tirer le plus d'argent possible des partis conservateurs (principalement des royalistes), mais surtout, et spécialement, pour faire le jeu du ministère, en lui fournissant l'occasion de se débarrasser, d'un seul coup, des personnalités politiques gênantes des ligues.



Dans *L'Antijuif*, Guérin se défendit de cette accusation, et prouva aussitôt que l'auteur des *Coulisses du Fort Chabrol* avait été soudoyé par Gaston Méry, dans l'intention de le perdre politiquement, et par pure jalousie. Il somma Drumont d'avoir à désavouer et le livre et son auteur.

A ce moment, Guérin cherchait l'argent nécessaire à la fondation du grand journal quotidien, qu'il rêvait de créer depuis longtemps; des concours lui ayant été promis, une installation complète pour une grosse imprimerie venait d'être faite dans l'immeuble du *Grand Occident*.

Drumont ne répondit pas à la sommation de Jules Guérin, mais il eut, pendant plusieurs soirs, de longs entretiens particuliers avec Gaston Méry.

Le 11 mai, sous la signature de Gaston Méry, paraissait dans *La Libre Parole*, en article de tête, une exécution en règle de Jules Guérin. Cela était intitulé *l'Auxiliaire du Ministère*, et toutes les accusations publiées dans le livre de M. Spiard s'y retrouvaient amplifiées et aggravées. Ah! la peur de la concurrence!...

Entre *La Libre Parole* et Jules Guérin ce fut, dès lors, la guerre acharnée. Mais alors que

Jules Guérin faisait tête personnellement, Drumont ne soufflait mot, laissant au seul Méry le soin de démolir, son ex-ami, *le bon géant*. Entre temps, deux autres assiégés du Fort Chabrol, les sieurs Otto et Mayence, notoirement peu fortunés, fondaient un petit journal hebdomadaire, lequel... hebdomadairement, traînait Guérin dans la boue.

Le 12 mai, Renauld d'Élissagaray, l'actuel député de Lesparre, qui, pendant la campagne électorale de Drumont, avait été prié par ce dernier d'assurer le secrétariat du journal, me prit à part et me dit :

— Je viens de donner ma démission ; dans deux jours, pas un de plus, je f... le camp ! J'en ai assez de la politique antisémite !

Deux jours après, effectivement, d'Élissagaray nous quittait.

Jusqu'au 20 juin, Gaston Méry continua, sous ce même titre : *l'Auxiliaire du Ministère*, à reproduire dans *La Libre Parole*, les accusations portées contre Guérin, par *les Coulisses du Fort Chabrol*.

Le 21 juin, Jules Guérin envoyait deux témoins à Drumont : MM. le docteur Lorenzi et Lecoutey. En présence de ces messieurs, Dru-

mont parut très ennuyé. Il refusa finalement de se battre, et reconduisit ses visiteurs en leur disant :

— *Dites à Guérin que je pleure notre amitié défunte !*

Guérin répondit dans *L'Antijuif*, en rappelant à Drumont ses brouilles avec Jacques de Biez, le marquis de Morès et tant d'autres. Il ajouta : « C'était mon tour ! »

Entre *La Libre Parole* et *L'Antijuif*, ce fut alors, chaque semaine, des polémiques abominables. Vieilles histoires d'argent, souvenirs d'alcôves, tout fut évoqué, sorti, déballé, devant le public des deux journaux. Le tirage de *L'Antijuif*, qui était mince ne s'en ressentit guère, mais, en quelques semaines, celui de *La Libre Parole* baissa considérablement.

Battu moralement à Alger, Drumont devait l'être en fait, à Paris, à quelques semaines de distance. Le 3 juin, il fut agressé par M. Dreyfus-Gonzales, au cours de sa promenade quotidienne de tous les matins, aux alentours du Champ de Mars.

Voici la scène :

— Vous êtes bien monsieur Drumont ?

— Oui, monsieur.

— Eh bien, monsieur, je suis M. Dreyfus-Gon-

zalès ; vous avez maintes fois insulté ou fait insulter ma mère, dans votre journal ; je suis heureux de vous rencontrer, pour vous dire que vous êtes un lâche.

Là-dessus, gifle reçue par M. Drumont, corps à corps, coups de canne mutuels, et chute du directeur de *La Libre Parole* sur le trottoir.

En effet, au cours d'une polémique avec M. Waldeck-Rousseau, Drumont avait pris à partie, plusieurs fois, Mme Dreyfus-Gonzalès, et Albert Monniot l'avait imité. Quelque temps auparavant, Albert Monniot avait été frappé, lui aussi, à coups de canne, par M. Dreyfus-Gonzalès.

Ce soir-là, au journal, le Maître nous apporta sa canne, et il nous fit remarquer qu'elle était recourbée :

— C'est à force, nous dit-il, d'avoir tapé sur la tête et les reins de ce Juif.

La canne était en acier intérieurement. S'il l'avait tordue ainsi, en frappant son adversaire, celui-ci aurait été obligé de garder le lit pendant un mois au moins ; or, le lendemain, M. Dreyfus-Gonzalès se promenait sur les boulevards.

Drumont n'envoya pas de témoins à M. Dreyfus-Gonzalès (1).

(1) Au Salon de 1903, M. Dreyfus-Gonzalès, qui est un peintre de talent, exposa un portrait de Léon XIII très-

A quelques jours de là, Max Régis arrivait à Paris, et annonçait, à la grande surprise de tous, qu'il renonçait à l'Antisémitisme militant. Interviewé par *Le Temps*, il fit la déclaration suivante :

Je ne veux plus secouer la morne indifférence qui annihile tous ces courages autrefois exaltés ; j'ai suffisamment payé de ma personne. Les résultats acquis ne m'ont pas récompensé de mes sacrifices.

Que d'autres assument cette tâche de réveiller les vaillances assoupies ; moi je me retire de la lutte avec le seul regret d'y être rentré.

La situation politique était en effet changée pour les antisémites en général, et pour lui en particulier, en Algérie. Bien avant les élections législatives, Max Régis ayant trouvé sur la route de son triomphe un adversaire redoutable, en la personne d'un journaliste républicain d'Alger : M. Laberdesque.

Cubain de naissance, mais Français d'origine M. Étienne Laberdesque avait été un des héros de la guerre de Cuba, à l'âge où beaucoup de jeunes gens fréquentent encore le collège. A

curieux. M. Drumont apprit avec chagrin que le Pape avait posé en personne pour ce portrait, par faveur spéciale. Il accusa, par la suite, le Père du Lac de s'être entremis en la circonstance.

seize ans, il avait eu son premier duel, un duel au cours duquel son partenaire avait trouvé la mort, le ventre traversé de part en part. Lui, Laberdesque, l'aine traversée d'un coup de sabre, en était réchappé par un véritable miracle. Emprisonné à la suite des événements dramatiques de Cuba, et condamné à mort, il était parvenu à s'évader la veille de l'exécution. Revenu en France, il s'engageait au 1<sup>er</sup> spahis en 1895, et en sortait libéré en 1900 avec le grade de maréchal des logis. A Alger, Laberdesque avait fondé aussitôt un journal antiséparatiste intitulé *La Revanche*, qu'il dut vendre lui-même, ses camelots étant en butte, chaque jour, aux pires traitements de la part des Arabes et de certains antisémites. *La Revanche* qui portait cette devise : *Par le droit et par la force, par la plume et par l'épée*, mit tout de suite Laberdesque en vedette.

Voilà l'homme qui s'était dressé en Algérie contre l'Antisémitisme. Au plus fort des manifestations contre les Israélites, on l'avait vu — lors de la fameuse bagarre de la brasserie Tantonville plus particulièrement — faire face, seul, à toutes les bandes d'antijuifs, parmi lesquels se trouvaient toujours en tête Max et Louis Régis. Dans ce pays vibrant, où la vail-

lance conquiert rapidement l'enthousiasme des foules, Laberdesque, en quelques semaines, détourna l'agitation antisémitique si complètement, qu'après l'échec retentissant d'Édouard Drumont, Max Régis dut se déclarer vaincu, et renoncer à la lutte. En pleine élection, on avait applaudi Laberdesque, qui le menaçait. D'ailleurs, Laberdesque s'était battu avec le frère de Max Régis, Louis Régis, et l'avait blessé.

Vainqueur de l'Antisémitisme en Algérie, Laberdesque devait continuer à Paris. Peu de jours après l'arrivée de Régis dans la capitale, il y débarquait à son tour, et il relançait ce dernier, avec plus d'âpreté que jamais. Entre ces deux ennemis, un autre duel eut lieu. Ce duel dura deux matinées, et il fut angoissant au possible.

Quel monde à ce duel ! Tout ce que Paris contenait de célébrités sportives, politiques et journalistiques, était là. Pour la première fois je voyais Laberdesque. Souvent, à *La Libre Parole*, des Algériens m'avaient vanté son courage, sa force à l'épée, tous m'avaient raconté sur lui des exploits dignes de d'Artagnan et de Porthos, mais, tout de même, je me disais qu'en France comme en Algérie, on est

parfois tenté d'exagérer. Je dus faire amende honorable, dès le premier jour de cette rencontre.

Quand je rentrai le soir au journal, je dis à Drumont qui me demandait mon impression :

— Mon cher Maître, Max est revenu aujourd'hui vivant, mais, je crois bien que vous pouvez vous préparer à le voir mort demain.

En vérité, Max Régis, malgré son intrépidité indiscutable, avait été toute la matinée, à la merci de son adversaire.

En face de Max Régis, court, trapu et gras-souillet, Laberdesque musclé en athlète, élancé, souple, presque félin et toujours souriant, donna à tous, véritablement, l'impression d'une force supérieure et redoutable, mise au service d'un sang-froid et d'un mépris du danger déconcertants. Le deuxième jour, Régis fut atteint à l'avant-bras, avec une facilité extraordinaire, dès le premier engagement. Lorsque ce fut fini, nous poussâmes tous, amis et ennemis, un ouf ! de satisfaction ; jamais nous n'avions vu Régis pâlir ; et Dieu sait, cependant, si les occasions lui avaient manqué dans la vie. Ce jour-là, Régis était presque aussi blanc que sa che-



mise, et nul d'entre nous ne songea à l'en blâmer.

On peut donc dire — je le répète — que ce duel, qui évoqua les fameuses passes d'armes des héros d'Alexandre Dumas, marqua la fin de la carrière politique de Max Régis, en même temps que l'apaisement de l'agitation antisémitique en Algérie. En quelques mois, Laberdesque avait détrôné l'idole d'Alger.

Après avoir démontré à Max Régis sa supériorité sur les armes, Laberdesque, que ce dernier exploit avait rendu célèbre, même à l'étranger, fonda une société de jeunes et de vieux escrimeurs renommés, qui l'acceptèrent comme leur chef, avec enthousiasme. Cette société s'intitula *les Mousquetaires*, et ses membres organisèrent aussitôt des tournois qui firent frémir nombre de jolies femmes. Le torse nu, les *Mousquetaires* se battaient entre eux, avec de véritables épées de combat. A chaque coup porté, c'était la bonne piqure, souvent très dangereuse, et le vaincu se trouvait à la fois couvert de sang et de gloire. En nos temps prosaïques, l'idée de Laberdesque plaqua une jolie note chevaleresque, dont les friands de la lame lui surent gré.

Voici en quels termes ces sensationnelles

*Poules au sang* étaient annoncées au public, par *Le Mousquetaire*, organe qu'avait fondé en même temps Laberdesque :

### AVIS

Cade Dïu, Mordïus, Dïu Vibant, Carajo, autant de noms d'épée.

Sachez, messieurs les Mousquetaires, que tous les dimanches, Mousquetaires causant de la pointe à la garde, torse nu, sans masque, se font entaille et s'enseignent à corriger les préjugés, les ventres bourgeois, les politiciens à l'eau de rose.

Fatigués des jeux inutiles de l'épée boutonnée, las des estrades et des réclames faciles, la compagnie des Mousquetaires, Mousquetaires rouges et Mousquetaires gris, chaque semaine, avec le concours d'un maître ès-jeux d'épée, ira, en plein air, faire s'escrimer et ferrailler entre eux ses cadets, et les lames seront franches et les pointes aiguisées...

Messieurs les Mousquetaires, à vos rangs, on tire au sort les premières joutes.

LABERDESQUE.

Un des plus fougueux mousquetaires, c'était un de nos meilleurs confrères : M. Rouzier-Dorcières, qui avait eu déjà un nombre considérable de duels, et avec lequel je devais faire plus tard, en collaboration, une revue à grand spectacle : *Ohé ! la Sorcière !*

Aujourd'hui, d'autres soins occupent M. Laberdesque, car cet homme d'action, doublé d'un escrimeur redouté, est aussi un journaliste avisé. Dans le monde de la presse, même d'opposition, il a fort peu d'adversaires et beaucoup d'amis.

Ceci dit, poursuivons.

Régis, revenu à Paris en vaincu, trouva Drumont traitant Jules Guérin de *mouchard*, et Jules Guérin traitant Drumont de *vieux syco-phante*.

A chaque instant, nous étions menacés d'avoir à écrire sur Guérin un article injurieux.

A ce moment, Jules Guérin ayant trouvé des fonds pour son journal : *La Tribune française*, m'écrivit de Bruxelles, aussitôt, la nouvelle, et me dit :

— Quittez *La Libre Parole*, et venez à *La Tribune française*. Vous n'écrirez que ce que vous voudrez.

J'avais beaucoup d'amitié pour Guérin. A différentes occasions, il m'avait rendu, comme à nombre de mes collègues de *La Libre Parole*, des services qui ne s'oublient pas, et si j'avais toujours de l'admiration pour Drumont, au point de vue talent, il n'avait jamais rien fait pour m'attacher profondément à lui. J'acceptai la

proposition de Jules Guérin. Quelques jours après, Gyp acceptait aussi d'être des nôtres, ainsi que trois autres rédacteurs de *La Libre Parole* : Henri Vernier, François Bournand, Duranthon. Avec la rédaction ordinaire de *L'Anti-juif*, qui devait passer à *La Tribune française*, cela faisait une suffisante rédaction. Vingt-quatre heures après, j'adressais une lettre d'adieu à Drumont, et je quittais pour toujours *La Libre Parole*, avec le regret d'y laisser quelques bons camarades.

*La Tribune française* parut le 1<sup>er</sup> septembre 1902. Elle enleva près de deux cents lecteurs à *La Libre Parole*, dans les premiers jours. La perte était minime, mais ajoutée aux précédentes, cela était d'un mauvais présage, pour le journal de Drumont.

Disons-le tout de suite, *La Tribune française*, malgré ce succès de début, ne réalisa pas les espoirs de Jules Guérin, lequel, bon orateur de réunion publique, était un journaliste insuffisant. Ses articles trop longs, bourrés de chiffres, auraient peut-être trouvé une clientèle dans une revue, mais, dans un journal quotidien, ils étaient d'une lecture fatigante.

Une première désillusion nous attendait, du reste, à notre entrée dans ce journal. Le *Grand*

*Occident*, façade qui effrayait encore Drumont, n'existait plus. Terrorisés par la Haute Cour, les ligueurs influents de Paris et de la province avaient cessé, depuis des semaines, de donner de leurs nouvelles et, bien entendu, leurs cotisations revenaient régulièrement impayées. De toutes les bandes violentes qui, en 1899, s'agitaient si fiévreusement autour du Fort Chabrol et de *La Libre Parole*, il ne restait plus qu'une douzaine environ de braillards, qui venaient, de temps en temps, à la rédaction du nouveau journal, nous étourdir de leur jactance, et que, petit à petit, nous évinçâmes poliment.

## CHAPITRE XIII

DE 1903 A 1909

Un pleur de François Coppée; une imprécation de Gaston Polonnais. — A *La Tribune française*. — Un banquet triste. — Le vainqueur des victoires futures. — Vains efforts. — La duchesse d'Uzès se souvient. Déroulède aussi. — M. Drumont refuse de payer l'impôt. — Une provocation en duel. — Curieux statut d'une fédération. — Un portrait désagréable. — Guérin contre Syveton. — L'abjuration et le baptême de « l'israélite-antisémite » Gaston Polonnais. — Une vengeance de l'Empereur des camelots. — Ni articles, ni nouvelles. — La fin de *La Tribune française*. — Léon Daudet contre Gaston Méry. — Vive la république ! Vive le Roy ! — Ceux qui s'en vont. — L'affaire Syveton. — Ma dernière visite à François Coppée. — La mort à *La Libre Parole*. — Drumont candidat à l'Académie. — Un aveu.

1903 devait voir s'aggraver les dissensions déjà si profondes au sein des partis d'opposi-

tion, et plus particulièrement chez les antisémites. En fin de 1902, en vue d'une action commune, les obsèques d'Émile Zola les avaient tous trouvés groupés, pendant quelques semaines, mais les premiers mois de l'année nouvelle les revoyaient plus haineux que jamais. Pour avoir répondu à un reporter qui l'interviewait à propos de Zola :

*Il était mon cousin, la cour porte le deuil,*

le doux François Coppée avait failli se brouiller avec Drumont qui lui opposait l'imprécation farouche du fameux juif antisémite Gaston Polonais, qui s'était écrié : *Ainsi périssent tous les défenseurs d'Israël (sic).*

Le onzième banquet annuel de *La Libre Parole*, qui eut lieu cette année au pavillon d'Armenonville, donna la juste mesure de la dislocation générale. Sur quarante-cinq invités, dix-neuf personnages politiques, et non des moindres, s'excusèrent au dernier moment, sous prétexte de voyage ou d'indisposition. C'était la première fois que ces dix-neuf se refusaient. Voici leurs noms : MM. François Coppée, Gabriel Bertrou, Charles Bernard, d'Élissagaray, Delessaile, Gieules, Saint-Auban, Van Dresch, Turquet, Delpech-Cantaloup,

Georges Vanor, Théodore Denis, Engerand, Maurice Barrès, Archdeacon, de Pontbriand, Charles Maurras, G. Thiébaud, Treille.

Le banquet fut morne dans ces conditions. Édouard Drumont évoqua dans son discours, avec plus d'amertume que jamais, le *Tempus edax* qui ronge chaque jour, insensiblement, le « visage de l'Amitié ». Gaston Méry proclama le Maître : « Vainqueur des victoires futures », et ce fut tout...

On peut dire de cette période de six ans, qu'elle a été le « chant du cygne » de l'Antisémitisme militant. Plus rien ne réussissait aux antisémites, et les meilleures, les plus ingénieuses combinaisons échouaient, l'une après l'autre.

En fin 1903, Mme la duchesse d'Uzès, sollicitée par le directeur de *La Libre Parole* de se mettre à la tête d'une « Alliance patriotique entre le Peuple et l'Aristocratie », déclina l'invitation, en laissant ses familiers répandre le bruit qu'elle n'avait point pardonné à Drumont d'avoir écrit contre elle, en 1894, dans le *Testament d'un Antisémitile*.

Sollicité, dans un but équivalent, Paul Déroulède imitait la duchesse d'Uzès, et chacun comprit que le président de la *Ligue des Patriotes*



se souvenait également que, dans le même livre, Drumont avait déclaré jadis : « Pour faire réussir un coup, il faut un imbécile de bonne foi. Déroulède est là ! » A Gaston Méry que lui avait envoyé Drumont, Déroulède fit cette réponse *à côté* :

« Je vois trois façons de comprendre la question juive : 1° Exterminer les Juifs. Ceux qui prétendent, par ce procédé radical, résoudre le problème, font le jeu d'Israël, qui sait bien qu'on n'en viendra pas là. 2° Éliminer les Juifs. Ceux qui penchent pour ce système — et je crois bien que c'est le vôtre — seraient dans la vérité, s'il y avait un moyen de le mettre en pratique. 3° Dominer les Juifs. C'est le système que, pour ma part, je préfère. »

Même une organisation d'une ligue de jeunes gens, destinée à remplacer la ligue défunte de la *Jeunesse antisémite*, n'eut qu'un piètre succès. Cette ligue baptisée : *les Volontaires de la Liberté*, qui comptait, en fin 1903, cent cinquante membres, était réduite à cinq membres, en 1904, malgré tous les efforts de Gaston Méry. Une autre tentative de ligue, pour le *refus de l'Impôt*, imaginée par Drumont et François Coppée, eut le même insuccès. Après un simulacre de saisie chez MM. Drumont, Coppée et Gaston

Méry, ces messieurs payaient le fisc... et les frais en sus. Huit personnes les imitèrent : MM. de Castellane, de Saint-Quentin, de Montesquieu, de Chalup, Lobien, de Biencourt, le R. P. Buliot et la comtesse du Bouëxic ; et ce fut fini.

Il en était de même pour Guérin.

Depuis des mois, Jules Guérin cherchait un duel retentissant, pour constituer une sérieuse réclame à *La Tribune française*. Il crut tenir ce duel en mai. A cette date, en effet, M. Joseph Reinach venait de faire paraître un livre sur l'Affaire et, naturellement, en divers endroits, Jules Guérin se trouvait cité. Le 24 mai, mon collaborateur M. Julien Richard et moi, nous recevons la lettre suivante :

Bruxelles, 24 mai 1903.

Mes chers amis,

Je reçois aujourd'hui une coupure d'un journal qui reproduit une partie de la préface d'un livre de M. Joseph Reinach. Cette préface contient une injure que m'adresse l'auteur, injure dont je vous prie d'aller lui en demander réparation. C'est la première fois que M. Reinach se permet de m'insulter dans l'un de ses écrits.

Merci et bien cordialement vôtre.

JULES GUÉRIN.

Le soir même, nous nous présentions, Julien Richard et moi, 6, avenue Van-Dyck, à l'hôtel du député des Basses-Alpes, lequel fut interloqué de notre visite. Il avait cité Guérin dans son livre, mais nulle part il ne l'avait injurié. Bref, M. Reinach refusa toute réparation, et nous dûmes nous incliner.

La lutte entre *La Tribune française* et *La Libre Parole* continuait entre temps plus âpre que jamais, jetant chaque jour, de plus en plus, le discrédit sur les directeurs de ces deux feuilles antisémites. Finalement, Drumont imagina de créer une *Fédération nationale antijuive*, qui engloberait les antijuifs de toute la France. Pour remplacer les nombreux membres influents qui avaient quitté le parti, le directeur de *La Libre Parole* plaça à la tête du Comité exécutif quatre nouveaux venus : MM. Archdeacon, Gabriel Berton, Jousselin et Flavien Brenier. D'importantes réunions à la salle d'Athènes eurent lieu, afin de faire du bruit autour de la jeune fédération, et des tournées de conférences en province furent organisées aussitôt. En 1904, pour corser le nombre des adhérents, on décida d'adjoindre à cette organisation un « groupe de dames antijuives ». Une soirée au *Nouveau Théâtre* eut lieu à cette occasion.

Cette démonstration politique du parti antisémite eut cette fois un assez vif succès, et Drumont put croire, un instant, avoir ressaisi la chance. Après lui, au cours de cette réunion, Méry, le député Archdeacon, Charles Bernard, Barillier, Boisandré et Firmin Faure prirent la parole.

Le lendemain, Jules Guérin, dans *La Tribune française* publiait un extrait des statuts de la Fédération antijuive.

Cet extrait (article 22) disait ceci : « La cotisation annuelle est de trois francs, mais en versant immédiatement cinq cents francs, on se libère de toutes les cotisations futures. »

« Ce qui fait, ajoutait ironiquement Jules Guérin, qu'à *trois francs l'an*, on est assuré de n'avoir rien à payer pendant *166 ans et huit mois*. Il terminait en disant qu'il trouvait le procédé un peu *juif*. Mais ces petites attaques — étant donné le peu de lecteurs de *La Tribune française* — n'auraient pu enrayer le sur-saut de succès de *La Libre Parole*, si à *La Libre Parole* la concorde avait régné.

Malheureusement elle n'existait guère.

Pour des raisons connues d'eux seuls, MM. Léon Daudet et Gaston Méry se jalousaient ouvertement. M. Léon Daudet déclarait à tout

propos que Méry était vendu à la République, et ce dernier accusait tous les jours M. Léon Daudet de vouloir livrer *La Libre Parole* aux royalistes. En avril 1903, Gaston Méry avait déjà commencé à battre en brèche M. Léon Daudet, en publiant dans *L'Écho du Merveilleux* son *portrait physiognomonique*, qui restera un modèle de « roserie ».

Ce portrait, que M. Méry reproduisit encore dans *La Libre Parole*, apprenait aux lecteurs que M. Daudet avait une mentalité *effarante*, que son imagination était un *volcan en travail*, un *cinématographe apocalyptique et dantesque*, fourmillant de *figures larvaires*, que ses yeux pouvaient être comparés à un *désert énigmatique et ténébreux*, hanté de *fantômes grimaçants, ricaneurs ou hostiles*, et que ses lèvres étaient phénoménalement *sensuelles* (sic).

Ce portrait signé par Mlle Génia Lioubow, une des sibylles rédactrices de Méry, faisait savoir, en outre, que M. Léon Daudet était fatalement exposé (je continue textuellement), *aux rhumatismes, à la gravelle, à la néphrite, aux épitaxis fréquentes, aux congestions pulmonaires et cérébrales, aux désordres nerveux, aux fièvres malignes, aux maladies de la moelle*

*épinière, aux embolies, aux anévrismes, et aux varices.*

Méry rangeait du reste, M. Daudet, dans la catégorie des *imaginatifs épileptiformes*.

Ce fut vers cette époque, également, qu'eut lieu la conversion officielle et complète de l'israélite Gaston Polonnais, rédacteur au *Gaulois*, au Catholicisme et à l'Antisémitisme!

La vision de ce quinquagénaire pâle, ravagé et noiraud, tirant fébrilement une longue langue plate et pointue, pour y recevoir le sel baptismal me restera inoubliable.

C'était en l'église de Saint-Thomas-d'Aquin. Cent cinquante personnes environ y assistaient. Il y avait là : Arthur Meyer, sage comme un petit saint Jean, Jules Lemaître, égaré comme toujours, François Coppée, recueilli selon son habitude, Le Provost de Launay, froid, de Dion, toujours gentleman, et les généraux de Boissdreff et Goure, quelconques. La marraine était la comtesse de Béarn, et le général Récamier le parrain. Le Père De Sennech, prêtre missionnaire, avait été chargé de recevoir l'abjuration.

Dès que l'assistance fut au complet, la cérémonie commença.

En redingote, à genoux sur un prie-Dieu de-

vant l'autel, un énorme livre de messe à la main, M. Gaston Polonnais semblait loucher du côté du cierge, qui brûlait à sa gauche, en symbole de la Foi qui doit embraser le cœur du catéchumène.

Le Père Domenech s'approcha :

— Gaston-Joseph, que demandez-vous à l'Église de Dieu ?

— Le baptême, répondit M. Polonnais, d'une drôle de petite voix flûtée.

Le Père Domenech se baissa, souffla légèrement sur la tête du néophyte, ce qui déranger une mèche de cheveux volages, fit ensuite le signe de la croix à la hauteur du col, puis l'imposition des mains, et dit :

— Ouvrez la bouche, ô mon fils.

M. Polonnais l'ouvrit, darda la langue longuement, et l'officiant continua :

— *Gaston-Joseph, accipe sal sapientiæ et propitiatio sit tibi in vitam æternam* (Reçois le sel de la sagesse, et sois pris en pitié pour la vie éternelle). M. Polonnais reçut le sel, fit le signe de la croix, et l'officiant reprit :

— *Exorciso te, immunde spiritus* (Je t'exorcise, esprit immonde). Il termina, par cette phrase :

— *Ut habeas partem cum Christo in vitam*

*æternam*. Sois uni au Christ pour l'éternité.

En même temps que sa marraine et son parrain, M. Polonnais saisit son cierge, et tous les trois récitèrent ensemble le *Credo* et le *Pater*.

Sur les yeux et les oreilles de M. Polonnais, le Père Domenech fit un signe de croix, à seule fin que la vérité ait accès, désormais, dans ces deux sens:

— Gaston-Joseph, renoncez-vous à Satan?

— J'y renonce.

— A la perfidie judaïque, et aux superstitions hébraïques !

— J'y renonce !

L'abjuration étant chose faite, le cérémonial du baptême commença;

— Gaston-Joseph, voulez-vous être baptisé ?

— Je le veux.

La tête penchée, M. Polonnais reçut sur le crâne la fraîcheur sacrée de l'onde baptismale.

— Gaston-Joseph, je te baptise au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Gaston-Joseph vas en paix, et que le Seigneur soit avec toi (*Gaston-Joseph, vade in pace et Dominus tecum*).

On connaît la fin de la cérémonie, qui servit d'excellent prétexte au R. P. Domenech, pour prononcer un sermon politique.



Vers le milieu d'août, Jules Guérin cessa presque d'envoyer des articles de Bruxelles. Depuis un mois au moins, nous étions d'ailleurs sans nouvelles de lui. Son frère, Louis Guérin, nous affirmait qu'il était souffrant. De plus en plus, *La Tribune française* déclinait.

En cette fin de l'année 1903, qui entendait ainsi sonner le glas de *La Tribune française*, le hasard, parfois ironique, voulut que mourût Napoléon Hayard, *l'Empereur des Camelots*.

On peut dire d'Hayard, qu'il avait été le porte-voix annonciateur de l'Antisémitisme en France. Aux débuts de la *Ligue antisémétique*, aux temps des meetings populaires de Jacques de Biez et de Morès, c'était lui, qui à la tête de ses fidèles camelots, avait lancé les premiers pamphlets de la ligue, fait connaître aux boulevards les premières brochures antijuives. Géméreusement payé par Morès, Hayard l'avait été moins bien ensuite par Drumont, lors du retour de ce dernier, de son exil volontaire à Bruxelles, et encore moins bien, lors de la fameuse réunion, où Gyp avait lancé, nous l'avons dit, sa puérile chanson : *Loubet de Montélimar*.

L'histoire, assez amusante, mérite d'être contée.

La voici :

Pour cette réunion, de Gyp, Drumont, incertain de sa salle, avait fait mander Hayard, et lui avait dit :

— Mon cher ami, vous êtes un bon Français de France, et vous devez avoir beaucoup d'amis désireux de m'entendre; voici deux cents cartes d'invitations gratuites, pour demain soir.

Hayard prit les cartes, les fourra dans sa poche, et dit :

— Monsieur Drumont, je vous remercie, mais mes amis sont tous des vendeurs de journaux; s'ils viennent vous entendre, ça leur fera plaisir, je n'en doute pas, mais, pendant ce temps, ils ne vendront pas leurs journaux, et ce sera pour eux, une soirée perdue. Si vous tenez à les avoir, ce sera cent sous par tête, pas un sou de moins.

M. Drumont fit une grimace :

— Qu'en pensez-vous, viau ? fit-il.

— Cela dépend de vos entrées payantes, dis-je; si vous en avez peu, une salle à moitié vide produira une impression déplorable :

— Je prends vos hommes, fit Drumont, finalement, mais il faudra qu'ils applaudissent bien à propos.

— N'ayez crainte, fit Hayard, j'y serai en personne, et je donnerai moi-même le signal des applaudissements.

Le lendemain, grâce aux deux cents recrues d'Hayard, la salle de la rue d'Athènes était comble. En tout, on pouvait compter six cents personnes. La soirée ne fut qu'un long applaudissement.

Vingt-quatre heures après, Hayard se présentait avec sa note à *La Libre Parole*.

— Mon ami, lui dit M. Drumont, vos *cent* hommes ont fait merveille, je suis très content.

— Comment mes *cent* hommes ! Mais ils étaient *deux cents*, hurla Hayard, qui avait un organe d'ophicléide.

On devine la suite du dialogue. Hayard soutenant *mordicus* qu'il avait fourni deux cents applaudisseurs, et Drumont, prenant le Ciel à témoin qu'il ne lui en avait commandé que cent.

Hayard dut céder, mais il se crut lésé et promit de se venger.

L'occasion s'en présenta à propos d'une autre soirée, que le directeur de *La Libre Parole* donna pour fêter les débuts des jeunes *Volontaires de la Liberté*. Il fit revenir Hayard :

— Vous savez, mon bon ami, il ne faut pas

qu'il y ait de malentendu cette fois, je ne veux que cent hommes; qu'ils applaudissent bien, c'est l'essentiel.

— Entendu, dit Hayard.

Le soir de la conférence-concert, Drumont constata en entrant, que Hayard avait tenu parole. A peine avait-il prononcé vingt mots, que les applaudissements partirent comme un ouragan : *Vive Drumont ! Vive La Libre Parole ! A bas les Juifs !* Très satisfait, Drumont continua, mais soudain, il pâlit. Sans rime, ni raison, voilà que les applaudisseurs s'étaient levés, et, avec le même entrain, criaient : *A bas Drumont ! A bas les Jésuites ! A bas la Calotte !*

Ce fut navrant.

Hayard avait loué tout simplement les mêmes hommes aux ennemis du chef de l'Antisémitisme. Il ne présenta pas d'ailleurs la note le lendemain, car c'était un honnête homme.

Le 12 septembre, n'ayant point reçu depuis plus de huit jours un seul article de Jules Guérin, et n'ayant pas davantage de ses nouvelles, nous fîmes paraître dans *La Tribune*, à tout hasard, l'avis suivant :

### A nos lecteurs

Notre ami Jules Guérin, qui est depuis avant-hier assez sérieusement indisposé, ne pourra reprendre sa collaboration quotidienne que dans quelques jours.

La vérité est, qu'au dernier moment, les bailleurs de fonds, royalistes, ne tinrent pas parole à Jules Guérin.

C'était la fin.

Le 29 septembre, j'écrivais le dernier article de *La Tribune française*. Le voici :

### A nos amis, à nos lecteurs

Après plus d'une année de lutte, notre directeur et ami Jules Guérin se voit frappé encore une fois par le mal qui avait déjà, à Clairvaux, failli briser cette vaillante nature. Les médecins viennent de lui ordonner un repos absolu, sous peine de compromettre pour toujours et sans espoir de guérison, sa santé profondément atteinte par la prison et l'exil.

*La Tribune française* se voit donc forcée d'interrompre, momentanément, sa publication quotidienne et ceux d'entre nous qui avaient tout quitté, comme ceux qui étaient venus simplement pour soutenir le bon combat, se résignent, malgré eux, à laisser inachevée la tâche si bien commencée.

*La Tribune française* ne fut pas fondée dans un but de spéculation, ceux qui se groupèrent autour de Jules Guérin vinrent sans aucune pensée mercantile. Ils voulurent défendre leurs idées les plus

chères, et rien de plus. S'ils sortent de *La Tribune française* aussi pauvres qu'ils y sont rentrés, ils n'en éprouvent nulle honte.

Il nous reste, maintenant, à remercier du fond du cœur, tous les amis connus et inconnus dont le concours et le dévouement nous ont été si précieux. nous leur disons non pas adieu, mais au revoir !

*Pour la Rédaction,*

RAPHAËL VIAU.

Un mot de Louis Guérin m'avait indiqué le sens à donner à ce dernier article. Depuis le commencement de septembre, Jules Guérin ayant cessé de nous donner de ses nouvelles, ainsi que je l'ai dit plus haut.

Dès lors, c'est en simple curieux, mais en curieux amusé et très renseigné, que j'ai suivi, les derniers événements de cet Antisémitisme jadis si glorieux, et désormais si impuisant, dont les chefs, après avoir combattu côte à côte, plus ou moins longtemps, s'accusaient maintenant des pires infamies, et se vouaient à d'exécrables sorts.

Au moment de la disparition de *La Tribune française*, MM. Léon Daudet et Gaston Méry se dévoraient toujours sourdement à *La Libre Parole*, avec l'espoir tous les deux, de succéder un jour au Maître (un jour qu'ils dési-

raient lointain, bien entendu ; je crois, du reste, que Gaston Méry, que Drumont avait toujours préféré, l'aimait très sincèrement).

Alors que M. Léon Daudet se découvrait de plus en plus une âme royaliste, et s'efforçait de hisser au grand mât de la vieille barque antisémitique, le pavillon fleurdelysé du Roy, Gaston Méry, au contraire, se sentait envahi, chaque jour, du plus pur esprit républicain.

Ses *Volontaires de la Liberté*, ayant vécu ce durent certains fruits, l'espace d'une saison, Gaston Méry, désormais sans escorte, s'enrôla sous la bannière de la *Patrie française*, et, dès lors, nul plus énergiquement que lui, en fin de n'importe quel banquet, réunion ou meeting, ne réclamait à tue-tête une audition de la *Marseillaise*. De son côté, M. Léon Daudet aggrava son royalisme, en exagérant la grosseur de la fleur de lys de ses épingles de cravate. Dans un numéro de *La Libre Parole*, les lecteurs de ce journal purent lire un jour, que, la veille, au cours d'une conférence, M. Gaston Méry avait crié trois fois : *Vive la République !* et qu'au cours d'une autre conférence, M. Léon Daudet n'avait pas hésité à entonner à pleine voix, le chant vendéen : *Prends ton fusil, Grégoire*, après avoir clamé six fois : *Vive le Roy !*

Le 5 novembre 1904, l'agression de Syveton contre le général André, parut bonne à être exploitée par l'Antisémitisme, en particulier. La victime, avait été tellement ridiculisée par toute l'opposition, que l'occasion sembla providentielle à tous les ligueurs. Syveton qui, la veille encore, était qualifié sévèrement dans toutes les rédactions conservatrices, apparut à tous, le lendemain, comme un sauveur. En pleine angoisse d'un avenir qu'il appréhendait peut-être *terrifiant*, Syveton connut, on peut le dire, toutes les épithètes louangeuses. Mais le 8 décembre 1904, Syveton se suicidait, et sa mort porta un coup terrible à l'opposition tout entière.

Ce fut alors odieux.

Pendant des mois, la veuve du défunt fut la proie des pires accusations ; le soir même du suicide, M. Léon Daudet, sans preuve aucune (1), avait d'ailleurs hurlé à l'assassinat, et derrière lui, échos fidèles, Lemaître, Drumont, Rochefort et combien d'autres, avaient poussé le même cri. Ne pouvant plus exploiter utilement, au mieux de leurs intérêts politiques, Syveton vivant, ils exploitèrent tous son cadavre. A cet homme

(1) « Syveton a été assassiné, aucun doute n'est possible. » (Léon Daudet, *Libre Parole*, 9 décembre 1904.)



jugé *ténébreux* et terriblement *inquiétant* par tous ces chefs du parti, on éleva le 10 décembre 1906, deux ans après, une statue, autour de laquelle (sauf François Coppée qui s'excusa) tous ces politiciens exhalèrent le trop-plein de leurs désillusions.

Parmi l'assistance on remarquait : MM. Henri Rochefort, Édouard Drumont, Guyot de Ville-neuve, Gauthier de Clagny, le général Mercier, l'amiral Bienaimé, de Marcère, le député Arch-deacon, Galli, Auffray, Pugliesi-Conti, de l'Estourbeillon, Engerand, Tournade, Maurice Barrès, Marcel Habert, Léon Daudet, Gaston Méry, Barillier, A. de Boisandré, Duval-Arnould, Levée, Poirier de Narçay, Vaugeois, Maurras, Pallez, M. et Mme Launey, Mlle de Lestrangé, MM. Humblot, Andriveau, Oster, Daniélou, ancien secrétaire particulier de Gabriel Syveton, le sculpteur Jean Baffier, Julien Caron, etc. Citons encore le colonel Fleur, président de la Patrie Française de Versailles ; le commandant Sibon, président du comité de Neuilly ; Richard, président du comité nationaliste des Quinze-Vingts.

Après l'amiral Bienaimé, Drumont prit la parole. Voici son discours :

Vous n'attendez pas de moi un long discours, je viens tout simplement au nom des collaborateurs et des amis de *La Libre Parole* apporter l'hommage de notre admiration et le souvenir de notre affection au bon Français, au patriote, à l'homme d'énergie et de calme dont nous inaugurons le monument aujourd'hui.

J'aperçois encore Syveton à la place où il s'asseyait dans mon cabinet de travail; je le revois tel qu'il m'apparut en ces jours qui furent les derniers de cette existence si éclatante et si brève, à la veille de ce procès qui aurait été un triomphe pour lui. Syveton n'était pas de ces ambitieux qui veulent le pouvoir pour les jouissances ou les satisfactions vaines qu'il procure. Quand je lui parlais alors de la situation qu'il s'était faite dans l'opinion et du rôle magnifique qu'il aurait à jouer, il me répondait : « Je n'ai qu'un rêve, arracher notre chère France à la horde de Francs-Maçons, de Juifs et de mercantis qui tueront ce malheureux pays et aller me reposer à la campagne. »

Syveton repose aujourd'hui dans la tombe, mais hélas ! sans avoir achevé sa tâche.

Il me semble, mes chers concitoyens, que ces paroles de l'illustre mort résument la pensée de beaucoup d'entre nous, nous tracent notre devoir et indiquent le généreux mobile qui nous a jetés dans la vie publique. Sauver ce pays, que tant de dangers menacent à l'extérieur, que divisent et déchirent à l'intérieur tant de haines, tant de querelles entretenues par ceux qui en profitent... tel était le

noble idéal de Syveton, tel est aussi le vôtre, j'en suis sûr.

Syveton a payé de sa vie son dévouement à la Patrie. Que son exemple au moins nous fortifie et nous excite à bien servir cette France qu'il aimait tant.

Ce grand calomnié de la Franc-Maçonnerie et de la Juiverie tressaillerait de joie dans la tombe si, au prochain anniversaire, nous venions lui dire : « La France est heureuse, glorieuse et unie; elle a repris son rang dans le monde; elle est redevenue la France d'autrefois... »

Après Drumont, ce fut Rochefort, puis Marcel Habert, puis Gaston Méry, qui exhiba la lettre d'excuses de François Coppée, lettre ambiguë, qu'il lut rapidement (1), et la cérémonie se termina par des vociférations de M. Léon Daudet, telles que *l'Almanach de la Libre Parole* de l'année 1907, qui donna cependant le compte rendu de tous ces discours, jugea à propos de ne point les enregistrer.

Entre temps, l'amnistie fut votée, les proscrits rentrèrent en France. C'étaient, on le sait, MM. Déroulède, André Buffet, de Lur-Saluces, et Jules Guérin. Dans les journaux nationalistes

(1) Plus loin, on verra pourquoi François Coppée s'était fait excuser.

on fêta les exilés, mais *La Libre Parole* ne souffla mot du retour de Jules Guérin (1).

Du reste, l'accueil de la population fut tiède pour tous.

La désastreuse affaire Syveton, qui porta un coup mortel à la *Patrie Française*, atteignit aussi, gravement, l'Antisémitisme. Aux élections de 1906, le *dernier député antisémite*, M. Firmin Faure, abandonnait sa circonscription de Saint-Denis à Gaston Méry, pour faire plaisir à Drumont, et se présentait en Dordogne, sous l'étiquette de *républicain modéré*. L'un et l'autre furent battus. Congy le fut également, et M. Auffray de même. Les rares candidats anti-juifs qui passèrent, ne durent leur mandat qu'à un masque vaguement *libéral*. Enfin, en 1907, M. Léon Daudet quittait Édouard Drumont, après lui avoir proposé, en vain, de lui acheter *La Libre Parole*, et fondait aussitôt un journal antisémite, royaliste : *L'Action française*, qui dragua la majeure partie de la vieille clientèle aristocratique de *La Libre Parole*.

C'est, depuis, entre *L'Action française* et *La Libre Parole*, la même concurrence féroce, qui existait autrefois entre *La Libre Parole* et *La*

(1) Quelques mois plus tard, Jules Guérin eut une rixe avec Gaston Méry en plein boulevard.

*Tribune française* de Guérin. On s'y montre plus courtois de part et d'autre, et voilà seulement la différence.

Lequel de ces deux journaux qui défendent aujourd'hui l'Idée, succombera dans cette lutte ? Il est difficile de le prévoir, mais il faut reconnaître qu'une fatalité bizarre semble s'acharner très particulièrement, depuis surtout deux ans, sur *La Libre Parole*. En 1908, le dernier vieil ami de Drumont s'éteignait presque subitement : François Coppée (1).

Dans les premiers mois de l'année 1908, entre deux voyages, j'eus le plaisir de faire une visite à François Coppée. Je n'avais pas vu le *Poète des Humbles* depuis mon départ de *La Libre Parole*, et je le trouvais très changé, souffrant et surtout attristé des derniers événements politiques, notamment par l'affaire Syveton. Comme, après avoir pris de ses nouvelles, j'abordais ce sujet, François Coppée me dit :

— Si vous le voulez bien, cher ami, *ne parlons pas de ce malheureux*.

J'insistai pour connaître son impression, et il me dit alors ceci :

1) Drumont n'eut jamais que deux hommes participant son intimité : François Coppée et le docteur Paquelin, notre collaborateur scientifique : M. Paquelin est mort en 1905.

— Ses ennemis lui ont fait certainement du mal, mais pas autant, croyez-le, que ses amis... Il ajouta : Hélas ! ce que je vous dis, je l'ai dit à beaucoup de ses trop zélés *vengeurs*, et ils m'en veulent, pour la plupart.

Un vieux chat ou une vieille chatte vint, à ce moment, se caresser à ses jambes.

— Tenez, fit le poète, en souriant tristement, voilà les seuls amis avec lesquels il faudrait vivre, lorsqu'on est, comme moi, simplement un poète.

Il me parut très déprimé, un peu aigri même.

— La politique, cher ami, n'est point décidément mon fait, je n'aurais jamais dû m'y fourrer !... Et, après un silence : Ni Lemaitre non plus ; chaque jour on y perd une illusion, et, au fond, c'est toujours sale.

Nous parlâmes d'autres choses.

Je ne devais plus revoir François Coppée.

Le 9 mai 1909, Adrien Papillaud, un des plus anciens, parmi les rédacteurs de *La Libre Parole*, mourait lui aussi, après plusieurs semaines de cruelles souffrances. A *La Libre Parole*, il avait rendu d'inappréciables services, autant comme écrivain que comme intermédiaire, entre Drumont et certains ministères.

Je n'ai pas la prétention d'apprendre aux lecteurs que, même dans les journaux les plus farouches de l'opposition, il y a presque toujours un rédacteur qui est chargé de cet emploi de confiance. Papillaud excellait dans ces délicates fonctions. Drumont le regretta sûrement. C'était, je l'ai dit au commencement de ce livre, un loyal confrère, toujours gai et toujours prêt à être utile à ses camarades. Il est mort très pauvre, à quarante ans, laissant sans ressources (1) une femme encore jeune et deux enfants, dont le plus âgé n'est encore qu'un adolescent. Papillaud s'était battu huit fois en duel, pour *La Libre Parole*... Drumont fit un éloquent discours sur son cercueil.

Deux mois plus tard, le 14 juillet, le principal rédacteur du journal, Gaston Méry, suivait Papillaud dans la tombe. Gaston Méry avait quarante-trois ans. Il était conseiller municipal de Paris, depuis neuf ans, et, comme Papillaud, il appartenait au journal depuis sa fondation. Il laissa lui aussi une femme et trois enfants, sans

(1) A *La Libre Parole*, il n'y a jamais eu de caisse de retraite pour les vieux rédacteurs, et pas davantage de caisse de secours pour les veuves de ces derniers, même en cas de mort survenue en duel.

aucune fortune. Méry qui pouvait, comme nous tous, avoir ses petits travers, et que l'on railait un peu, en raison de son amour pour les voyantes et les mages, dont il entourait son existence, était un excellent journaliste, très courageux sur le terrain, un travailleur acharné et un père de famille modèle, pour lequel la vie avait été souvent mauvaise.

Frappé dans ses amis et dans ses collaborateurs les plus connus, Édouard Drumont était également — au cours de cette année 1909, qui clôture cette période de vingt années d'antisémitisme — frappé dans une de ses plus chères ambitions. Candidat à l'Académie, il se voyait, le 27 mai, battu par M. Marcel Prévost. Son chagrin fut très vif, et il l'exhala, quelques jours, après, le 5 juin, dans un long article amer, dont voici les principaux extraits :

Paul Hervieu, le Dreyfusard ardent, le chef du parti dreyfusard à l'Académie, n'a passé qu'à une voix, et cette voix a été la voix d'un nationaliste, Henry Houssaye. Je dînais chez Mme Alphonse Daudet, lorsque Coppée nous racontait cela. Ce bon Coppée, si plein de mansuétude et d'indulgence d'ordinaire, était exaspéré ce jour-là.

Un peu plus tard, Coppée mourant, Coppée malade à un point qui ne se peut décrire, faisait un su-



prême effort. Il se traînait à l'Académie pour voter.

Pour qui Coppée accomplissait-il cette dernière sortie ? Pour l'auteur des *Blasphèmes*, pour Richepin.

Le cardinal Mathieu a voté pour Richepin, l'auteur des *Blasphèmes*. De Mun a voté pour Richepin, certainement pour faire plaisir à Coppée. De Mun a voté pour Brioux.

Même le Père du Lac fut un peu maltraité par le Maître, en l'occasion, pour avoir adressé à l'auteur des exquises : *Lettres à Françoise*, qui avait été autrefois son élève, un simple mot aimable :

Cette carte de félicitations envoyée par le Père du Lac à Marcel Prévost, n'a pas produit bon effet — ajoutait-il.

Il eût été tout naturel, dans ces conditions, que le Père du Lac, qui écrit très bien les lettres, m'écrivît une jolie lettre pour me dire : J'ai été désolé de votre échec (1).

(1) À rapprocher de cet échec de Drumont à l'Académie cette spirituelle fin de préface d'un des plus jolis livres de Marcel Prévost : *Nouvelles Lettres de Femmes*.

« Maintenant si quelque philosophe de fumoir, surprenant ce livre entre vos mains, gronde : « Mieux vaudrait, par ces temps troublés, écrire autre chose que des histoires d'amour ! » — Assurez leur que l'auteur y fut conduit par l'humilité. Un prophète fût-il de ce fait perdu pour la société (et je n'en crois rien), ce sera pour compenser tant de gentils conteurs égarés parmi les prophètes. »

Ironie du Destin ! Drumont était justement battu par l'écrivain qu'il détestait presque autant qu'il avait détesté Émile Zola ; par celui auquel il reprochait, depuis des années, de se complaire, exclusivement, dans « l'analyse de toutes les perversions de l'âme féminine ».

Aujourd'hui, c'est un fait acquis, l'Antisémitisme est en période de décroissance. Nul ne peut le nier (1). Édouard Drumont moins que tout autre, et il n'y songe guère d'ailleurs, puisqu'il écrivait dans *La Libre Parole* du 18 juillet dernier, cette phrase attristée :

Ce que je dis est compris d'un petit groupe de Français de race, recrutés dans toutes classes et qui nous ont toujours été fidèles.

La grande masse ne le comprend pas plus que l'élite mondaine.

C'est sur cet aveu, que je terminerai ce dernier chapitre.

(1) A l'heure où j'écris ces lignes, M. Drumont, dans l'espoir de relever *La Libre Parole*, et de lutter victorieusement contre *L'Action française* de M. Léon Daudet, son concurrent, caresserait, dit-on, l'idée de fondre dans *La Libre Parole*, deux journaux conservateurs très connus, *L'Autorité* et *Le Soleil*, et d'amener ainsi les directeurs de ces deux feuilles, MM. Guy et Paul de Cassagnac et Joseph Renaud, à collaborer à son journal, en remplacement de Gaston Méry et de Papillaud.

## EN MANIÈRE DE CONCLUSION

*Sine ira et studio.*

« La Vie est un drame incompréhensible joué par des comédiens qui semblent ivres », a dit Shakespeare.

Je me garderai bien de conclure, dans ces conditions, en fin de ces feuillets écrits sans prétention, et qui n'ont d'autre mérite que la sincérité.

Conclure, c'est souvent vouloir expliquer le pourquoi des choses. C'est aussi juger.

Expliquer *l'incompréhensible*. Besogne malaisée !

« *Juger, c'est un peu tenir la foudre* », a dit quelque part Victor Hugo.

Je ne me vois pas très bien en OEdipe, et encore moins bien en Jupiter tonnant.

Ça ne me ressemble pas.

J'ai constaté ce que j'ai vu et entendu. Cela me suffit.

*Vingt ans d'Antisémitisme !* Où est-il le temps où, à Nantes, en compagnie de mon excellent et bien cher ami, Louis Guillet — un antisémite que son républicanisme éloigna vite de l'agitation ; car il n'était guère clérical, celui-là encore, — où est-il le temps, dis-je, où nous nous escrimions à faire, avec quel entrain, nos premiers articles de tête du *Peuple* ? Je devais bientôt te quitter, mon cher Guillet, pour la Grande ville ! Me suis-je assez jeté, bouillonnant d'ardeur, dans la mêlée ; en ai-je vu, au cours de ces vingt ans !

Je me remémore, ces foules hurlantes, enthousiastes ou insultantes, qui déferlaient jadis, sous le balcon de *La Libre Parole*, ces charivaris effarants de clameurs : « Vive Drumont ! A bas Barbapoux ! A bas les Juifs ! A bas la Calotte ! » le boulevard en délire, et ces batailles à la terrasse des deux brasseries : la *Comète* et le

*Mazarin*, entre antisémites et partisans de la Revision, Drumont apparaissant à la fenêtre, et salué aussitôt, et en même temps, par des vivats et les pires injures. De braves bourgeois, venus avec leur petite famille prendre un bock, dans la fraîcheur du soir, se voyaient, soudain, renversés et piétinés sans savoir pourquoi, par ces frères ennemis, et fuyaient, le chapeau cabossé, les bras levés, en signe d'indicible épouvante. Des agents survenaient, tapaient dans le tas, tandis que les garçons des deux brasseries, plus blêmes que leur tablier, s'efforçaient, parmi les débris de verres, les petits bancs et les chaises retournés, de remettre en hâte, sur pied dans ce désordre, leurs lourdes tables de marbre encerclées de cuivre. Entre des agents essouffés et furieux, passaient des manifestants arrêtés, pâles, le col de chemise arraché, et vociférant contre cette atteinte à leur liberté. Du balcon, Drumont envoyait alors, de la main, à ces malchanceux, un geste de réconfort, et criait : « Courage mes amis ! » et « A bas les Juifs ! »

Parfois, il se trompait d'adresse, et il encourageait ainsi un adversaire que cela achevait de rendre écumant. Le calme renaissait, et nous voyions entrer au secrétariat, Jules Guérin, Dubuc et Cailly, avec des faces triomphantes.

Ils montraient leurs poings ou leur canne, et ils nous narraient leurs prouesses, un peu exagérées souvent. Derrière eux, surgissait la tête osseuse de Chanteloube l'Algérien. Celui-là avait toujours, à son actif, un coup de maître, le fameux coup de crâne sous la mâchoire, qui étendait raide la victime sur le dos, les dents en miettes dans la bouche en sang. Dans l'antichambre, n'osant pas entrer, d'autres ligueurs moins notoires expliquaient aux garçons de bureau d'irrésistibles violences, bien propres à leur assurer toujours la victoire. Ces soirs-là, Drumont partait joyeux du journal :

— Allons, bonsoir, mes amis, bonsoir ; et surtout soignez bien le compte rendu de cette belle manifestation.

Il revenait sur ses pas :

— Savez-vous si on a manifesté aussi bien, devant *L'Intransigeant* ?

Invariablement, quelqu'un lui affirmait que seule *La Libre Parole* avait été privilégiée, et il disait :

— Allons, tant mieux, tant mieux ! avec un large sourire, dans sa barbe.

Les avons-nous vu assez se renouveler, ces scènes, au cours de l'Affaire et des journées de troubles de l'élection de M. Loubet !

Quand Drumont quittait Paris, c'était pour aller contempler, à Alger, des spectacles plus suggestifs encore ; des foules se ruant frénétiquement vers les quartiers israélites, et en revenant, rugissantes, après avoir tout fracassé sur leur passage, aux cris de : *Vive Régis ! vive Drumont !*

Il faut avoir entendu, comme nous les avons tous entendus, Masson, Lionne, et combien d'autres, nous raconter ces scènes, pour se rendre compte du degré de sauvagerie, auquel atteignit, au moment de l'élection de Drumont, l'agitation antijuive d'Alger, l'histoire, par exemple, de ces malheureux juifs inconnus, saisis par une bande d'antisémites algériens, dans un tramway, lancés par dessus la rampe, trainés par les pieds, de façon à leur faire choquer la tête sur les pavés, et laissés comme des loques, ensuite, à demi-morts sur la rue. Il faut avoir entendu Max Régis rapporter cette proposition d'un Arabe, venu pour le voir à la villa Antijuive, et lui disant finalement, en lui montrant une sorte de panier en paille tressé :

— Si tu veux me donner deux francs, je t'apporterai, chaque soir, *dans mon couffin, une tête de Youddi.*

— Je vois encore le frissonnement de mon

vieil ami François Bournand, à qui je racontais le lendemain, la chose, et qui s'écria :

— Est-ce vraiment bien chrétien tout cela ?

..

Ces récits de la campagne antisémitique d'Algérie s'égayaient souvent, cependant, d'épisodes moins sinistres. Pris entre cent autres, celui-ci en donnera une idée.

Lors de l'élection de Drumont à Alger, plusieurs tenanciers de maisons hospitalières — ils étaient presque tous antisémites enragés — concurent le projet d'être particulièrement agréables à leur élu.

Sans avertir Drumont, des amis l'amènèrent, ce soir-là, après un aimable dîner, dans le plus somptueux des établissements de ces messieurs.

Après avoir traversé un vestibule garni de plantes vertes, de drapeaux tricolores et de banderolles où, en lettres d'or, les habitants du lieu, chantaient sa gloire et, aussi, la haine qu'ils professaient pour Israël, le directeur de *La Libre Parole* fut reçu par des hommes en habit, dont la figure respirait une ardente allégresse ; déjà, il s'app préparait à prononcer le discours de circonstance, lorsque, soudain, les



portes d'un salon s'ouvrirent, et il resta figé sur place.

Autour d'une table immense, surchargée de bouteilles de champagne, de coupes, de gâteaux et de fleurs, douze jolies jeunes femmes tendaient vers l'arrivant, dans le plus gracieux geste du bras, les plus odorants bouquets du monde. Leurs lèvres souriantes s'entr'ouvraient aussitôt et, toutes, à l'unisson, clamèrent : « Vive Drumont ! » Elles n'étaient vêtues que de gazes, et, sur elles, d'un énorme lustre (le lustre des folles orgies), des flots de lumière tombaient, avivant l'éclat voluptueux de leurs longs yeux tendres, le carmin de leur bouche accueillante, et les pointes rosées ou sombres de leur gorge en bataille.

Les paroles de présentation furent brèves, dignes et simples.

— Monsieur Édouard Drumont — fit le maître de céans — j'ai respectueusement l'honneur de vous présenter douze bonnes et véritables Françaises de France.

Et il se tut.

« On aura tout vu ! » dut se dire, certainement, une fois de plus, le directeur de *La Libre Parole*.

Il ne trouva cependant que cette phrase :

— Mesdemoiselles, en certaines occasions, lorsqu'un trop grand plaisir surprend, les paroles manquent ; je me trouve en cette agréable situation... Permettez-moi de vous embrasser toutes, sans rien plus, au nom de toutes vos sœurs de France.

Et elles y passèrent, toutes.

Plus tard, en nous racontant les détails de cette amusante soirée, Drumont disait :

— Ces bougres-là avaient fait tout de même royalement les choses. Véritablement il n'y avait pas moyen de rester une minute en état de grâce. Après le champagne, ces dames nous ont servi des danses *inoubliables*, et il y avait, surtout, une sacristi de Dolorès ; ah ! cré matin !...

L'auteur de *La France Juive* n'achevait pas, mais il faisait claquer son pouce, contre le majeur, avec un violent bruit de castagnettes, qui en disait long sur les mérites de cette *sacristi... de Dolorès*.

\*  
\*\*

S'en est-il passé des choses curieuses, à cette *Libre Parole*, au cours de ces vingt années ! Comment évoquer tous ceux qui appa-

raissaient dans ce journal, figures sombres ou souriantes, énigmatiques ou agitées; faces d'amis ou d'ennemis, et aussi, de gais et intrépides compagnons : Lasies, C. Bernard, d'Élissagaray, Firmin Faure, Raphaël Larquier, toute la Gascogne ! Bravoure, gaité. Ah ! les bons et loyaux camarades, ceux-là. Je verrai toujours ce pauvre M. Jules Séverin, écoutant, sérieux comme un pape, ce cruel d'Élissagaray lui raconter, qu'en Éthiopie, toutes les maisons étaient indestructibles, en raison d'un ciment spécial, employé pour relier les pierres entre elles :

— Imaginez, cher monsieur Séverin, disait-il, que ce ciment est délayé dans du lait d'éléphant, et, c'est là tout le secret de sa ténacité éternelle.

— Mais il doit alors falloir beaucoup d'éléphants ? disait M. Séverin.

— Évidemment, répondait d'Élissagaray, et surtout des femelles ! On les compte par milliers, en Éthiopie, les femelles destinées à cet unique usage, mais comme leur traite est assez fatigante (en raison de la grosseur de leurs mamelles), ce sont des esclaves nègres, et eunuques, qui sont spécialement chargés de cette besogne. Il est rare du reste, ajoutait-il, que ces

malheureux puissent travailler plus de cinq heures par jour, même bien nourris. A trente ans, ils ont les mains paralysées.

Le spirituel dessinateur caricaturiste Charles Huard, à qui on doit de si saisissants types de provinciaux, fut en partie lancé par *La Libre Parole*, à la suite d'un album intitulé *En Israël*. Willette, pour *La Libre Parole illustrée* (aujourd'hui disparue), nous apportait aussi de bien curieuses fantaisies, et Vignola, le mordant Vignola, également. Le célèbre peintre Carl Rosa nous arrivait en coup de vent, de la Bretagne, où il était allé chercher ses merveilleuses visions de sous bois ou de plaines, que s'arrachaient les collectionneurs. Quelles heures aimables passées avec cet artiste charmant, que la notoriété n'affolait point. En ces temps-là, c'était Lacombe, l'éminent compositeur qui donnait le feuilletton de la critique musicale, et nous eûmes aussi, pour la critique dramatique, cet exquis *Jean Gascogne*, l'auteur de cette inénarrable comédie : *le Sursis*, et qui devait mourir, en pleine jeunesse. Ordonneau, l'auteur de tant de triomphantes opérettes et de fines comédies, lui succéda pendant quelques mois. Avec Georges Duval,

qui les avait précédés, ces talents sans morgue faisaient, je vous l'affirme, de *La Libre Parole*, un journal vraiment artistique, à cette époque.

Nous eûmes aussi nos poètes : Clovis Hugues, qui fulminait en vers farouches contre les grands financiers, et le spirituel Octave Houdaille, qui se spécialisait dans la fabrication de délicats madrigaux à l'usage des *Reines des Reines*, qui nous venaient voir aux Mi-Carême, et auxquelles le Maître offrait d'étincelantes bagues en... simili-diamants. Plus tard, leur succéda M. Daniélou de *La Patrie française*, qui fut le secrétaire particulier de Syveton. Daniélou nous servait des vers patriotiques inspirés visiblement de la lyre attendrie du bon Coppée et du fier *Clairon* de Déroulède ; ce qui était, en somme, un aimable mélange.

Pendant plusieurs mois, il nous vint, comme collaborateur, un grand monsieur maigre, d'aspect froid et méprisant, qui remettait au commandant Biot de courts articles, où il discutait l'authenticité des titres de la noblesse contemporaine. Il n'entrait jamais à la rédaction. Il disait :

— Je n'ai pas le temps aujourd'hui, en vérité, très cher ; imaginez que je suis attendu avec impatience, chez *ma vieille amie* la marquise

de X... ou encore, chez *cette délicieuse comtesse*. Il m'est impossible, ma parole, de rester une minute de plus. Elle souffrirait trop ! Adieu très cher, adieu !

Ce monsieur pressé signait ses petits papiers : *Le Parisien*... Son vrai nom était : La Feuillade, et il descendait en droite ligne, disait-il, du fameux maréchal de France, Louis de La Feuillade, lequel se signala, dit le dictionnaire Larousse, « par la bassesse de ses flatteries à l'égard du roi Louis XIV, auquel il fit élever la statue équestre de la place des Victoires ».

Un petit homme, camus et brun, nous venait aussi voir souvent. Il avait écrit un ou deux livres contre *l'Invasion juive en France*. Il était sujet grec, et s'appellait *Kimon*. Il fit quelques articles dans *La Libre Parole*.

Achille Plista, un journaliste de grand talent, nous servait de correspondant à Vienne. C'était un camarade fort aimable et un esprit des plus distingués qui, malheureusement, ne venait pas souvent au journal — étant toujours en voyage — et le quitta en 1901.

Vers 1906, Drumont nous adjoignit comme chef des informations : Édouard Ducret, l'ancien directeur de *La Cocarde*, compromis dans l'affaire des faux papiers du nègre Norton. Pour

se signaler, Ducret imagina une arrivée subite *du choléra en France*. Pendant huit jours, il nous fit interviewer toutes les sommités médicales de Paris. En réalité, aucun cas de choléra n'existait. Il avait accroché toute sa campagne sur ce fait, qu'à l'hôpital temporaire d'Auber-villiers, un émigrant russe malade se trouvait en observation, cas des plus fréquents, à Paris d'un bout à l'autre de l'année. Ducret n'ayant pas réussi avec cette nouvelle terrifiante, quittait *La Libre Parole* peu de temps après. Ce pauvre confrère devait mourir en 1902, dans un dénuement profond.

En outre de M<sup>e</sup> de Saint-Auban et de Joseph Mé-nard, nombre d'avocats fréquentaient *La Libre Parole*. MM. Évain, aujourd'hui conseiller municipal, Camille Jarre, qui était en même temps vice-président de *la Jeunesse Antisémit*e, parfois aussi, le vibrant Albert Willm qui, en 1906, devait être élu député de Saint-Denis, contre Mé-ry, auquel, cependant, le député sortant Firmin Faure avait cédé généreusement la place. Et encore, M. Robaglia, ancien lieutenant de vaisseau, qui devait tenter, plus tard, également, du suffrage universel.

Firmin Faure, aujourd'hui complètement re-

tiré de l'Antisémitisme, nous arrivait presque toujours d'Algérie avec Louis Régis, le frère de Max, et Lionne, et, chaque fois, c'était des petites fêtes, chez cette aimable Bob Walter, qui n'était pas ennemie d'une douce gaieté.

Parmi cette foule bigarrée qui évoluait autour de *La Libre Parole*, apparaissait à certaines heures graves, MM. Jules Lemaitre, François Coppée, Millevoye et Syveton. Le premier, hirsute et un peu égaré, le deuxième avec sa figure souriante d'abbé Constantin, le troisième, bienveillant et spirituel, et le quatrième, morne, réfrigéré, et... inquiétant, disait Drumont.

Un solitaire, c'était Jules Delahaye. En temps ordinaire, il habitait la province. Ses articles nous arrivaient de l'Allier, et, il ne venait qu'une ou deux fois par an au journal. Ses opinions l'avaient rapproché de Drumont, mais il le taxait d'avarice, on ne sait pourquoi, et, du reste, il ne s'en cachait pas. Sous un large front de penseur et un nez de Saturnien, une large bouche un peu féroce, mettait une tache rouge dans une barbe touffue. On l'imaginait fort bien, en froc de Grand Inquisiteur. Je crois, du reste, que, pour Jules Delahaye, l'Antisémitisme est surtout une guerre de religion. D'autres personnages surgissaient, des donneurs



d'idées ou de conseils, dont on ne définissait jamais bien le motif. Parmi ces derniers, il y avait un nommé Anthime Ménard, député de la Loire-Inférieure, qui se disait républicain catholique. Son petit conseil donné, il partait l'air effrayé et content à la fois, en disant invariablement :

— Voyez-vous, pour moi, il n'y a qu'une chose importante dans la vie, *c'est la tactique, la tactique !*

Dans l'escalier, on l'entendait encore répéter : *C'est la tactique, la tactique*, jusqu'à la loge du concierge. Nous l'avions surnommé au journal, le député *tic-tac*.

De la province, de joyeux confrères antisémites nous débarquaient souvent ; tantôt c'était Raphaël Larquier, aujourd'hui directeur du *Petit Landais*, qui collaborait jadis, fiévreusement à *L'Antijuis*, et encore Achille Liégeois, qui était au *Soleil du Midi*. C'était Liégeois, avisé comme plusieurs détectives, qui préparait à Drumont les *ovations spontanées*, lorsque ce dernier touchait Marseille, soit pour se rendre à Alger, ou quand il en revenait. Avec une douzaine d'amis, il se trouvait toutes les fois à la gare ou au débarcadère, avec un énorme bouquet de fleurs. Sa voix de ton-

nerre, valait les vociférations de vingt personnes au moins, surtout lorsqu'il clamait : *Vive Drumont !* Une fois cependant, il se trompa de quarante-huit heures sur la date de l'arrivée du directeur de *La Libre Parole*. Fidèle à la consigne, il n'en resta pas moins à son poste, à toutes les arrivées du train Paris-Marseille, avec son bouquet à la main. Le deuxième jour, une dépêche renseigna exactement Liégeois. Mais comme son bouquet dépérissait, visiblement, il le fit rapporter le soir, dans un seau d'eau, à la gare, ce qui lui valut de vives félicitations du Maître, que l'économie touchait toujours vivement.

Achille Liégeois qui m'est parent, est, du reste, un écrivain des plus spirituels, et un journaliste très apprécié.

Au cours des plus tumultueuses manifestations, nous étions certains de voir arriver au secrétariat, sans chapeau, les yeux hagards, la barbe et les cheveux hérissés, Marcel Habert. Son premier cri était celui-ci :

— Avez-vous vu Déroulède ?

Dans ces occasions, il perdait toujours le Président de la *Ligue des Patriotes*. Comme Déroulède ne venait presque jamais à *La Libre*

*Parole*, il l'y retrouvait rarement, et il repartait en se lamentant :

— Où diable vais-je retrouver Déroulède ?  
Pourvu qu'il ne soit rien arrivé à Déroulède !

Ah ! Déroulède pouvait se vanter d'avoir eu Marcel Habert un ami dévoué. Dès qu'il en était séparé, Marcel Habert entraînait en transes. Il devait, d'ailleurs, le prouver péremptoirement, en allant, après la Haute Cour, partager son exil, de gaieté de cœur.

Un homme bien singulier, c'était assurément M. Edmond Turquet, ancien sous-secrétaire aux Beaux-Arts. Il était un des administrateurs du journal, et nous ne le voyions qu'aux jours de fête, premier de l'an ou anniversaire de *La Libre Parole*. Chaque fois, il félicitait la rédaction de la vaillance qu'elle déployait, et il ajoutait :

— *Allez, marchez, mes amis ; nous sommes-là, derrière vous, pour vous fournir des cartouches ; quand il n'y en aura plus, il y en aura encore !* Il faisait partie de l'Ordre de Saint-François, au titre de *tertiaire*, mais nous ignorions ce détail. Un soir, Drumont me pria d'aller entendre la messe de six heures, dans une sorte de chapelle-couvent, située rue de Puteaux, aux Batignolles. Il ajouta :

— C'est un touchant reportage à faire, qui fera grand plaisir à notre bon ami Turquet.

Le lendemain, j'entendis en effet la messe, dans la crypte du couvent en question, et le premier personnage que j'aperçus, fut M. Turquet, habillé en moine. D'autres moines s'y trouvaient, mais l'assistance, à part eux et moi, se composait, exclusivement, de mendiants et d'estropiés des deux sexes. Plusieurs communèrent, M. Turquet aussi. Subitement il disparut. A la fin de la messe, je le retrouvai au bas de l'escalier de la crypte, faisant face à un autre moine. Il tenait à la main une corbeille remplie de grosses saucisses dites *de ménage* ; son vis-à-vis tenait une corbeille remplie de tranches de pain. A chaque mendiant qui sortait, M. Turquet remettait une ou deux saucisses, et, aussitôt, l'autre moine l'imitait pour le pain. A la fin une saucisse manqua, mais, en revanche, il restait deux morceaux de pain, et je me souviens de la face angoissée du dernier mendiant :

— Il n'en reste plus, mon pauvre vieux, mais voici un sou, s'exclama doucement M. Turquet, en mettant cinq centimes dans la main de ce déshérité.

Il se tourna vers moi :

— Maintenant, mon cher ami, si vous voulez partager avec nous un soupçon de pain bis avec quelques figues sèches, ça vous permettra d'attendre le déjeuner.

— Non, merci, lui dis-je, je voudrais simplement savoir, pourquoi vous donnez deux saucisses aux uns, et une seule aux autres ?

Les yeux de M. Turquet exprimèrent le plus vif étonnement.

— Comment, vous n'avez pas compris ? Deux saucisses, c'est un encouragement pour ceux qui ont communiqué avec nous.

On peut retrouver dans la collection de *La Libre Parole* le compte rendu que je fis de cette scène touchante, le lendemain.

Beaucoup d'ecclésiastiques venaient au journal, mais peu y entraient dans un but purement désintéressé. C'était, en général, pour nous demander un article en faveur d'une de leurs œuvres. Un, cependant, me témoigna une réelle amitié : M. l'abbé Bordron, alors curé de Persan-Beaumont. Il est resté, et restera longtemps encore, je le pense, un de mes meilleurs amis. Prêtre selon le cœur du Christ, dénué de tout sectarisme, homme d'une haute mentalité, il devait plus tard, à Paris, se porter dans la

3<sup>e</sup> circonscription, comme socialiste chrétien, contre le député socialiste actuel : Jules Coustant. Il obtint 4.288 voix, ce qui est un succès pour ce quartier ouvrier.

Parfois, les visiteurs qui attendaient d'être reçus par Drumont, ou par l'un de nous, dans le vestibule du journal, trouvaient l'immense table de milieu accaparée complètement par un monsieur tellement myope, qu'il semblait écrire avec son nez. C'était M. Charles Maurras, un des actuels leaders de *L'Action française*, qui corrigeait les épreuves des articles qu'il faisait alors passer, de temps en temps, dans *La Libre Parole*. On aimait assez à rire au journal en ces temps. Comme nous savions Maurras aussi dur d'oreilles que royaliste enragé, nous nous approchions de lui, lorsque la salle était vide, et on lui criait :

— Tu sais que tu l'embêtes, Philippe ; il ne veut pas revenir en France ; il t'a assez vu !

Maurras fixait sur nous ses yeux globuleux, et répondait d'un air entendu :

— Ah ! oui, oui, je l'ai vu Philippe ; il est grand, beau, fort...

— Nous ne le laissions pas achever : — Et bête ! — hurlions-nous.

— Oui, oui, c'est ça, c'est bien ça ! ripos-

tait le pauvre homme, en replongeant le nez dans ses épreuves.

Plaisanteries risquées, je le sais, mais nous étions encore si jeunes.

Maurras, son travail terminé, se rendait chez Drumont et, pendant un quart d'heure, essayait de le convertir à la doctrine royaliste. Mais le Maître, à cette époque, vivait en plein triomphe de sa cause, et ne l'écoutait jamais.

Maurras le quittait, en poussant des gloussements bizarres.

La veille des duels, nous allions rendre une visite, en quelque sorte obligatoire, au Maître. C'était un peu le fameux : *Ave, Cæsar, morituri te salutant*. Drumont nous prenait chaque fois, invariablement, la main, l'examinait avec attention, et déclarait aussitôt, que nous avions une *ligne de vie extraordinaire*. Je me souviens de la veille de mon duel avec M. Jules Huret, du *Figaro*.

— Mon cher Viau, me dit Drumont, après s'être extasié sur ma main, allez encore cette fois sans crainte, vous avez une ligne de chance superbe !...

Le lendemain, M. Jules Huret me mettait quelques centimètres d'acier dans l'épaule droite.

Le Maître donnait cent francs pour parer à tous les frais de ces duels. Quand nous avions payé la location des armes, épées ou pistolets, la location du terrain de la rencontre, les voitures et le déjeuner du combattant et de ses deux témoins, c'était parfois bien juste. C'était, tantôt le docteur Paquelin, tantôt les docteurs Dupouy père et fils, qui nous assistaient dans ces rencontres.

En 1900, nous vîmes une chose curieuse, la réconciliation de Drumont avec M. Arthur Meyer, par l'entremise de M. Léon Daudet (1). Au fond, le directeur de *La Libre Parole* admirait M. Arthur Meyer, et ne s'en cachait pas. De lui, il disait souvent :

— Quel homme ; quelle force !

Il enviait quelque peu, je crois, le directeur du *Gaulois*, d'être l'arbitre des élégances aristocratiques, l'invité des mariages héraldiques. Il fut d'une tristesse profonde, le jour où il apprit que M. Arthur Meyer avait sa place à Sainte-Clotilde, dans le chœur réservé aux membres du Conseil de fabrique, et qu'on pouvait l'y voir, à la messe, suivre dévotement

(1) « La joie de ma vie est d'avoir enfin réussi à réconcilier ces deux admirables natures », nous dit, ce soir-là, M. Léon Daudet.



l'office, dans un missel armoirié, en compagnie de MM. Denys Cochin, comte Pozzo di Borgo et Ambroise Rendu. Au lendemain du mariage de M. Arthur Meyer avec Mlle de Turenne, M. Drumont entra au secrétariat, les cheveux en révolte, les mains au plafond, en s'écriant, paraît-il :

— On aura tout vu, on aura tout vu !

Cette fois, M. Arthur Meyer avait conquis définitivement l'auteur de *La France Juive*. A quelques jours de distance, M. Édouard Drumont consacrait son article de tête à cet événement mondain. Cet article avait pour titre, ce simple mot : *Zut !* Cela sous-entendait peut-être : *Zut pour moi !*

— *On aura tout vu !*

Comme ce mot était vrai, en ces dernières années, à *La Libre Parole* ! Parfois, nous apercevions, vers les six heures, dans une encoignure de la salle d'attente, une jeune fille brune, jolie, humble et petite, qui semblait vouloir éviter nos regards, rentrer dans l'ombre. C'était Mlle Arton, la fille d'Arton du Panama, qui attendait le Maître, pour lui remettre une lettre de son père. Depuis sa sortie de prison, Arton, le vaincu, était devenu, en quelque sorte, le conseiller financier de M. Édouard Drumont, de

même qu'un Monsieur Oppenheim (!) était, à cette époque, un des meilleurs actionnaires de *La Libre Parole*.

En dehors des amis et des collaborateurs immédiats de *La Libre Parole*, ai-je assez vu aussi, des dévouements, imbéciles hélas !

Des jeunes gens, des hommes mûrs, nous arrivaient tout à coup, la figure bouleversée.

— J'ai appris hier, monsieur, par votre bon journal, que la maison qui m'employait est juive ; alors, je viens de donner ma démission avec fracas !

D'autres, entraient, tout joyeux :

— Imaginez que j'ai un voisin Israélite ; hier dans l'escalier, j'en ai rencontré, il lisait *l'Aurore*. Alors, monsieur, le sang ne m'a fait qu'un tour, je l'ai appelé : *Sale Juif !* et je lui ai appliqué, comme il se rebiffait, un énorme coup de poing ; je vais passer sous peu en correctionnelle, mais je suis bien content.

M. Drumont félicitait avec émotion, ce fougueux partisan, lui affirmait que *La Libre Parole* rendrait compte du procès, et M. Léon Daudet, qui ne prévoyait pas sans doute ses *Camelots du Roy*, ricanait chaque fois : « Quels crétins, tout de même ! »

Nous retrouvions, ces bouillants défenseurs,

dans presque toutes les manifestations qui avaient lieu sous les fenêtres du journal. Ils s'attablaient à la terrasse de la brasserie de la Comète ou du Mazarin, dès huit heures du soir, et, dans l'espoir de voir le Maître et de lui serrer la main, ils étaient, pour la plupart, toujours en habit des dimanches. Dieu bon ! Une heure après, nous les apercevions, claudicants, meurtris et en lambeaux, tant leur ardeur dans la lutte les avaient entraînés dans des rixes regrettables. Nous en voyions parfois emmenés au poste par des gardiens de la paix, et ils nous criaient, en se débattant :

— Venez me réclamer, je suis Untel, vous savez bien, votre vieil ami !

C'était notre administrateur Charles Devos, qui, généralement, se rendait au commissariat de la rue Drouot, réclamer ces captifs. Devos nous ramena, le soir de l'élection de Drumont à Alger, un nommé Olive Barbinois, simple employé dans un grand magasin de la rive gauche, qu'il venait de délivrer ainsi. Ce Barbinois qui n'avait plus de cravate, et dont l'œil droit semblait passé à l'encre, nous expliqua « que le jour où tous les Juifs seraient chassés de France, serait pour lui le plus beau jour de sa vie »...

« Figurez-vous, nous dit-il, que notre caissier qui est Juif, *l'est depuis plus de dix ans.* »

A n'en point douter, Barbinois estimait que, le jour où tous les Juifs seraient hors de France, lui, Barbinois, le remplacerait. Toute la question antisémitique se bornait à ça, pour lui.

— En attendant, lui fit Devos, vous feriez peut-être bien de rentrer chez vous pour soigner votre œil.

De ma vie je n'oublierai la réponse de cet homme :

— Mon œil, ça m'est égal ; je serai là encore demain, s'il le faut ; j'en ai un deuxième pour la cause !

Il nous venait même des fous, qui nous proposaient, froidement, de tuer M. Loubet, ou encore le commandant Dreyfus. Pendant huit jours, je fus personnellement en butte aux poursuites effrayantes d'une vieille femme, qui voulait, à toute force, crever les yeux à M. Joseph Reinach, et qui ne demandait pour toute récompense... qu'un baiser de Drumont.

*L'Action française*, qui essaie aujourd'hui, à grand renfort de violences plus ou moins neuves, plus ou moins extravagantes, d'utiliser les derniers spasmes de l'Antisémitisme, au bénéfice du duc d'Orléans — ce qui est, d'ailleurs, le droit

de ce dernier, encore que l'instrument me semble passablement hors d'usage — a tout de suite vu accourir à elle ces aigris trépidants.

Ai-je besoin de citer, aussi, ce pauvre vieux confrère : Grégori, qui crut, un beau jour, forcer la veine et la célébrité, en tirant stupidement sur le commandant Dreyfus, ou, encore, évoquer ce lamentable Mathis, garçon de café neurasthénique, que des articles de *L'Action française*, mal digérés, poussèrent à se livrer sur la personne du Chef de l'État, à l'acte odieux et inepte que l'on sait...

\*  
\* \*

On peut dire que le dernier sursaut de l'antisémitisme militant a eu lieu le 17 octobre 1909.

La mort de Gaston Méry ayant laissé libre, à cette date, le siège de Conseiller municipal du Faubourg Montmartre, *L'Action Française* eut l'idée de présenter un candidat antisémite, M. André Gaucher.

On connaît le résultat : M. André Gaucher obtint 276 voix.

La veille, M. Léon Daudet, au sortir d'une réunion organisée pour ce candidat, s'était écrié :

— Ma seule présence, ce soir, aux côtés de Gaucher, lui assure au moins 1.500 voix.

N'insistons pas.

\*  
\* \*

Il m'arrive tout de même, maintenant, de songer avec un peu de mélancolie, à *La Libre Parole* d'autrefois, à tous les amis de jadis, à ces êtres jeunes, ou déjà touchés par l'âge, qui se groupaient autour du Chef de l'Antisémitisme; tous séduits par la magie de son Verbe, par l'attirance chevaleresque et patriotique de l'Idée qu'il incarnait. Que sont-ils devenus? Beaucoup sont morts : Morès, Millot, Théodore Denis, Raphaël Marchand, François Coppée, Berthon, Paquelin, Papillaud, Gaston Méry, Jules Guérin (1), j'en oublie certainement. D'autres ont délaissé la politique, et Régis voyage, on ne sait jamais juste où. D'autres ont quitté l'Antisémitisme militant, sans esprit de retour, pressentant vaguement, le danger clérical, et surtout royaliste, dans lequel devait finalement

(1) Jules Guérin est mort le 13 février dernier, d'une urémie, contractée, en portant secours à de pauvres gens d'Alfortville, victimes de l'inondation. Depuis longtemps, il s'occupait d'affaires. Comme tant d'autres, il est mort très peu fortuné.

sombrer, peu à peu, l'Antisémitisme, au cours de ces dernières années.

*La Libre Parole* d'autrefois n'était, en effet, il faut le dire, nullement une jésuitière. Je vois encore d'Élissagaray (1), spirituel et claironnant comme un véritable cadet de Gascogne qu'il est, tirant à l'épée avec moi, dans l'antichambre du journal, et s'écriant, à chaque coup bien placé : *Encore un, mon bon ! et vive la République !* exclamations qui firent, certain soir de septembre 1901, fuir, épouvantés et blêmissants, deux vieillards abonnés, qui, assurément, désiraient de tout leur cœur la mort de la *Gueuse*. Du reste, d'Élissagaray avait été un des plus ardents à pousser Édouard Drumont à s'affirmer candidat républicain, lors des élections d'Alger.

Et il n'y avait pas que d'Élissagaray, à professer des sentiments républicains dans ce journal, il y en avait d'autres, et j'étais du nombre. Ceci dit en passant, pour détruire la légende d'une *Libre Parole*, composée uniquement de cléricaux et de conservateurs irréductibles, légende fausse, comme la plupart des légendes.

Et il m'arrive aussi, de songer aux compagnes des rédacteurs de ce journal.

(1) D'Élissagaray est aujourd'hui député de Lesparre. Il est passé avec un programme nettement républicain.

Quelles pages émouvantes, on pourrait écrire sur *les femmes des rédacteurs de « La Libre Parole »* !

— Ce soir, mon mari rentrera-t-il vivant ? Voilà leur pensée de chaque matin, pendant des années.

Nous étions, en effet, cinq ou six, qui nous couchions, deux soirs sur dix, avec cette pensée : — Demain, je vais recevoir probablement la visite d'une paire de témoins.

Quand cela arrivait, c'était chez tous, à la rentrée au logis, la même petite comédie à quelque variante près. La femme, la veille ou l'avant-veille, avait lu l'*article violent*, et elle disait : — Rien de nouveau, au moins ?

Le visage souriant on répondait : — Mais non, chérie... — de l'air le plus rassuré du monde.

Le lendemain, *si c'était à l'épée*, nous déployions des trésors de subtilité, pour endosser, sans éveiller l'attention, la fameuse chemise « non empesée » de rigueur, en pareil cas. Généralement nous nous battions dans l'après-midi. Une demi-heure seulement, avant la rencontre, un ami prévenait la femme du combattant, et, avec des paroles rassurantes, l'amenait à *La Libre Parole*. Là, le cœur serré, penchée sur le téléphone, qui allait lui apporter la bonne



ou la mauvaise nouvelle, la malheureuse s'angoissait parfois pendant des quarts d'heures, qui lui semblaient des siècles.

Ah ! elles n'étaient guère antisémites, à ces moments-là, les femmes des rédacteurs de *La Libre Parole*, et beaucoup en voulaient un peu à Drumont.

On revenait blessé ou victorieux, et, invariablement, la femme disait chaque fois : — Tu sais, jure-moi que tu ne te battras plus jamais !

On jurait, et quinze jours après souvent, on retournait sur le pré, de plus belle. Pouvions-nous prévoir en effet, que l'article commandé le lendemain par le Maître nous y contraindrait à nouveau ? Pouvions-nous surtout refuser de nous battre, lorsque Drumont nous disait :

— Mon cher ami, je n'ai pas de conseils à vous donner, vous ferez ce que vous voudrez, mais vous connaissez ma manière de voir à cet égard.

Au retour, Drumont nous embrassait, et si nous étions blessé, il disait :

— Voyez-vous, cher ami, sur le terrain, il faut tout de suite foncer sur l'adversaire, l'étourdir... en somme, lui faire peur ; je parie que vous avez négligé cette excellente recommandation. Il fallait foncer, foncer, tout de suite, foncer

encore, mon cher ami, et vous l'auriez eu !

Son conseil avait du bon, avec certains adversaires. En le suivant, je n'ai été blessé que quatre fois, au cours de mes douze rencontres.

On ne se bat plus maintenant à *La Libre Parole*, et c'est tant mieux, pour Édouard Drumont tout le premier. Fortuné au delà de ses plus ambitieux espoirs de jeunesse, pourquoi tenterait-il maintenant la *Grande faucheuse* qui, inlassable, depuis vingt ans, a moissonné à ses côtés tant d'êtres jeunes ou vieux, et qui croyaient en lui...

Lecteurs, vous en savez maintenant autant que moi sur l'Antisémitisme, de 1889 à 1909.

A l'heure présente, je ne regrette rien des années écoulées — on ne fait pas sa vie. — Elles m'ont valu des joies fortes, des jouissances supérieures, qui m'ont consolé de certaines tristesses. J'ajoute que nul — même parmi mes adversaires d'autrefois — ne peut me reprocher d'avoir commis, pendant ce temps, une action déloyale.

C'est une chance que je sais apprécier





## INDEX DES NOMS CITÉS

### A

Allaphilippe, 134.  
Alliaud (Mme), 64, 65, 80, 81, 82.  
Ampach, 182, 183, 185.  
Andrieux, 70.  
Andrivau, 335.  
Antoine, 80.  
Archain, 99.  
Archdeacon, 318, 335.  
Arton, 48, 50, 367.  
Arton (Mlle), 367.  
Auffray, 335.

### B

Baffler (Jean), p. 335.  
Bailly (R. Père), 154, 167, 168, 169.  
Ballière, 204, 230, 262.  
Barbier frères, 121.  
Barbinois, 369.  
Baranton, p. 288.  
Barillier, 204, 230, 262.  
Barrès (Maurice), 80, 99, 318.  
Béarn (comtesse de), 324.  
Belot, 107.  
Ben Cheick, 133.  
Ben Youssef, 133.  
Bernard (frères), 44.  
Bernard (Abel), 180, 289.  
Bernard (Charles), p. 180, 288, 353.  
Bernard Lazare, 134.  
Berry (Georges), p. 295, 296.  
Bertrou (Gabriel), p. 317.  
Bickart-Dreyfus (lieutenant), 188, 221, 222, 223.  
Bienaimé (amiral), 335.  
Biencourt (de), 320.  
Biez (Jacques de), 7, 8, 9, 10, 11, 43, 47, 97, 305.  
Billot (général), 144, 155, 158.  
Binet, 145.

Biot (commandant), *partout*.  
Bischoffheim (Maurice), 199, 200, 201, 202.  
Bloch (F.), 106, 107.  
Bob-Walter (Mme), 358.  
Boisandré (André de), *partout*.  
Boisdeffre (général de), 158, 324.  
Bordron (abbé), 363.  
Bouëxic (comtesse de), 320.  
Bouin, 101.  
Boulancy (Mme de), 154.  
Bourliac (abbé), 30.  
Bourmont (de), 230, 231, 263.  
Bournand (François), 141, 167, 171, 350.  
Bouvier, 108.  
Bovet (Marie-Anne de), 181, 186.  
Braisse (capitaine), 222.  
Brenier (Flavien), 321.  
Breteuil (vicomte de), 14.  
Briand (Aristide), 5, 154, 167, 170, 171, 172, 173.  
Brieux, 343.  
Brisson (Henri), 84, 166.  
Broglie (prince de), 181.  
Bruchard (Henri de), 161, 187.  
Brunet, 189, 230, 231.  
Buffet (André), 203, 230, 231, 262, 267.  
Buffet (Eugénie), 267.  
Buliot (R. Père), 320.  
Burdeau, 23, 24.

### C

Cahen, 80.  
Cailly (Jacques), 195, 228, 231, 264.  
Cambon, p. 174.  
Carl-Rosa, 354.  
Carnot (Sadi), 84, 85, 87.  
Caron (Julien), 335.  
Carpeaux, 292.

Carra de Vaux, p. 273.  
 Carrière (commandant), 217.  
 Casimir-Perier, 84, 85, 86, 97.  
 Cassagnac (Guy de), 344.  
 Cassagnac (Paul de), 218, 289.  
 Castellane (de), 15, 191, 320.  
 Cavaignac, 84.  
 Cazel (Mgr), 61.  
 Challemel-Lacour, 84.  
 Chalup (de), p. 320.  
 Chanoine (général), 188, 214, 215.  
 Chanteloube, 188, 218, 219, 220.  
 Chevilly (de), 230, 231, 262.  
 Chiché, 180, 289.  
 Chincholle, 110.  
 Christiani (baron de), 195, 228, 231, 264.  
 Clagny (Gautier de), 335.  
 Clemenceau (Georges), 69, 120, 154, 156, 180.  
 Clerget, 164.  
 Coësti, p. 43, 50, 52.  
 Colin (Maurice), 284.  
 Collinet, p. 103, 104.  
 Comte de Paris, 84.  
 Congy, 288, 291.  
 Constans, 84.  
 Coppée (François), 188, 203, 205, 206, 207, 216, 271, 286, 316, 335.  
 Couesdon (Mlle), 109, 110, 111, 145.  
 Coutan (Jules), 364.  
 Cravoisier (Eug.), 93, 110, 126.  
 Crémieux-Foa, 25.  
 Crémieux-Wiallard, 96.  
 Croisset (Francis de), 202.  
 Cruppi, député, 24.

## D

Daniélou, 335, 355.  
 Darias (général), 94.  
 Daudé, ancien député, 403, 138, 180, 288.  
 Daudet (Léon), 271, 282, 283, 284, 285, 292, 322, 323, 324, 332, 333, 334, 338, 368, 371.  
 Daudet (Mme Alph.), 283, 342.  
 Daudet (Mme, née Jeanne Hugo), 283.  
 Dausset, p. 286.  
 Delahaye (Jules), 42, 133, 138, 139, 266, 358.  
 Delessalle, 317.  
 Delorme, 26.  
 Delpech, sénateur, 109.  
 Delpech-Cantaloup, 317.  
 Demachy, 42.  
 Denis (Pierre), 99.  
 Denis (Théodore), 101, 138, 144, 180.  
 Denys-Cochin, 336.

Déroulède (Paul), 14, 16, 80, 159, 195, 196, 197, 229, 262, 318, 419.  
 Devos (Charles), 96, 98, 142, 182, 200, 201, 268, 279, 299, 300, 301.  
 Dion (marquis de), 15, 324.  
 Dolores, 352.  
 Domeneck, prêtre missionnaire, 324, 325, 326.  
 Drault (Jean), 100, 164, 191.  
 Dreyfus (Alfred), 90, 91, 92, 93, 94, 95, 143, 144, 166, 182, 217, 218, 371.  
 Dreyfus (Camille), 24, 61.  
 Dreyfus (Mathieu), 143.  
 Dreyfus (Maxime), 103, 104.  
 Dreyfus-Gonzalès, 290, 305, 306.  
 Dreyfus-Gonzalès (Mme), 306.  
 Drumont (Edouard), *parlout*.  
 Dubuc, 98, 99, 159, 174, 195, 228, 230, 237.  
 Ducret, 356.  
 Du Lac (Père), 307, 343.  
 Dumay (Gaston), 44, 230.  
 Dupont, 89.  
 Dupouy d'Auch (docteur), 43, 138, 153.  
 Durand (Marguerite), 143.  
 Duranthon (Emile), 122, 141, 142, 153, 154, 183, 184, 185, 309.  
 Duval-Arnould, 335.  
 Duval (Georges), 36, 37, 46, 47, 354.

## E

Elissagaray (Renaud d'), 130, 138, 304, 353, 373.  
 El Keir, 133, 134.  
 Engerand, député, 22, 318, 335.  
 Emile-Henry, 78.  
 Esterhazy (capitaine), 135, 136, 143, 144, 154, 155, 164, 165, 166, 224.  
 Estourbeillon (de l'), 335.  
 Etienne, député, 174.  
 Evain, 457.

## F

Fabre, 237.  
 Faure (Félix), 87, 97, 188, 190, 196, 197, 229.  
 Faure (Firmin), 180, 238, 288, 328.  
 Faure (Sébastien), 76.  
 Faye (Alfred), 138, 159, 188, 224, 225, 226.  
 Ferrette, député, 288.  
 Feuillant, 15.  
 Fiquet, député, 60.  
 Flammarion, éditeur, 6, 7.  
 Fleur (colonel), 335.

Floquet (Charles), 48, 55, 66.  
Fréchencourt (de), 191.  
Freycinet (de), 48, 55, 56.

**G**

Gabion (Marius), préface et 108, 109.  
Gabriel, ancien député, 14, 16.  
Gadobert (Benjamin), 42.  
Galli, 335.  
Gambetta, 102.  
Garcia, 240.  
Gascogne (Jean), 354.  
Gaucher (André), 271.  
Gauthier de Clagny, député, 138, 335.  
Gérin (J.-B.), 22, 138.  
Germiny, 208.  
Gervaise, anc. député, 180, 288.  
Gieules, 317.  
Girard (Jules), 193, 230.  
Godefroy, 191, 230, 231, 262.  
Gohier (Urbain), 138, 161, 180.  
Goudeski, 191.  
Gourre (général), 324.  
Grégoire, 173.  
Grégori, 371.  
Guérin (Jules), *partout*.  
Guérin (Louis), 265, 332.  
Guillet (Louis), 346.  
Guinaudeau, 161.  
Guixiou-Pagès, 230.  
Gyp, 159, 275, 276, 292, 314, 327, 328.

**H**

Habert (Marcel), 333, 360.  
Hamard, chef de la Sûreté, 234, 235.  
Hannaux, 161.  
Hanet, 108.  
Hayard (Napoléon), 98, 100, 327, 328, 329.  
Heinhreich (Ch.), 183.  
Henry (colonel), 180.  
Henry (Veuve), 181, 182.  
Hervé-Breton, 107, 108.  
Herz (Cornélius), 69, 70.  
Hoffmann (Médora, marquise de Morès), 12.  
Houdaille (Octave), 138, 355.  
Houssaye (Henri), 342.  
Huart (Charles), 354.  
Hugo (Jeanne), 283.  
Hugues (Clovis), 355.  
Hugues (vicomte d'), 99, 102, 138.  
Humbert (Alphonse), 181.  
Hunblot, 335.  
Huret (Jules), 261, 270, 365.  
Hydre (Octavie d'), 290, 292, 294.

**I**

Ignat, 111.  
Ildefonse, maître d'armes, 64, 65, 80.  
Isaac, ancien sous-préfet, 24.

**J**

Jacquey (général), 180, 238, 288.  
Jarre (Camille), 98, 99, 100, 138, 159.  
Jawonah (Mlle), 281.  
Jouaust (commandant), 217.  
Jourde, 14.  
Jousselin, 301.  
Judet (Ernest), directeur de *l'Eclair*, 205, 207.  
Jungle (Ernest), 105.

**K**

Kervéguen (comte de), 15.  
Kimon, 356.

**L**

Laberdesque, 307 à 312.  
Labori (M<sup>e</sup>), 162.  
La Feuillade (de), 356.  
Lafon, 61.  
Laffon (Emile), 345.  
Laisant, ancien député, 15.  
Lamase (comte Pradel de), 25, 43.  
Lambert, 134.  
Lambs (Alphonse), 84, 273.  
La Palva, 136, 137.  
Larosoire, 28.  
Larquier (Raphaël), 193, 532, 359.  
Lasies, 288, 296, 353.  
Launay (M. et Mme), 335.  
Laur (Francis), 14, 15.  
Laurent-Tailhade, 185, 186.  
Leblois, 160.  
Lemaître (Jules), 203, 216, 217, 271, 280, 287.  
Lemire (abbé), député, 73.  
Léon XIII, 306.  
Lepic, 161.  
Lépine, 174, 189, 241.  
Lepoitevin (Juge), 226.  
Lestranges (Mlle), 335.  
Leudet, 193, 242.  
Levée, 335.  
Leyret (Henri), 161.  
Liégeois (Achille), 359, 360.  
Lionne, 173, 349.  
Lioubow (Génia), 292, 323.  
Lobien, 320.  
Lockroy, 147.  
Loubet (Emile), 188, 190, 196, 197, 198, 202, 266, 267, 348.

Lorbac (de), 41.  
 Lorenzy (docteur), 304.  
 Lucas (Charles), 103, 104.  
 Luynes (duc de), 14.  
 Lur Saluces (Eugène de), 182, 230.

**M**

Mac-Mahon, 86.  
 Magne (Napoléon), 238.  
 Mallebay, 173.  
 Marcère (de), 335.  
 Marchal, anc. député, 130, 288.  
 Marchand (colonel), 188, 216.  
 Maret (Henri), p. 48.  
 Mariage (président), 23, 24.  
 Marréaux-Delavigne, 160.  
 Martin St-Léon (Joseph), 275.  
 Massabuau, député, 103, 138, 180, 288.  
 Masson (Eug.) 173, 275, 280, 349.  
 Mathis, 371.  
 Maurras (Charles), 271, 318, 364, 365.  
 Maussabré (de), 289.  
 Mayence, 240, 304.  
 Mayer (Armand), 26, 44.  
 Mayer (Germain), 107, 108.  
 Mazille Cahon, 111-117.  
 Méline, 166.  
 Ménard (Anthime), 359.  
 Ménard (Joseph), 138, 159 et 205, 213, 224, 274.  
 Mercier (général), 144, 158, 180, 203, 286, 335.  
 Mermeix, 14, 16.  
 Méry (Gaston), *partout*.  
 Meyer (Arthur), 6, 21, 284, 324, 366, 367.  
 Meyer (capitaine), 223.  
 Meyronnet, 14.  
 Miège (commandant), 287.  
 Millevoye (Lucien), 14, 16, 138, 139, 161, 180, 238, 254, 257, 271, 297.  
 Millot, 8, 9, 10, 13, 43, 86.  
 Mirbeau (Octave), 160.  
 Monicourt (de), 230.  
 Monniot (Alb.), 101, 102, 183, 191.  
 Montesquieu (de), 320.  
 Morès (marquis de), *partout*.  
 Morinaud, ancien député, 188, 216.  
 Mourlon, p. 58, 66.  
 Mouthon (F-I), 62.  
 Mun (comte de), 343.

**N**

Nicolas II, 188, 211.  
 Narçay (Poirier de), 335.

**O**

Odelin, ancien conseiller municipal, 42, 85, 96.  
 Oppenheim, 367.  
 Orléans (duc d'), 203, 204, 230, 370.  
 Ordonneau, 354.  
 Otto, 304.

**P**

Pallez, 335.  
 Papillaud (Adrien), *partout*.  
 Papus, 41.  
 Paquelin (docteur), 42, 138, 339.  
 Pascal (Félicien), 41.  
 Pascal, ancien député, 180, 289.  
 Paschal Grousset, 61.  
 Pellieux (général de), 144, 158.  
 Perceval (de), 230.  
 Picquart (général), 135, 145, 156, 158.  
 Pierret, 166, 167.  
 Plista (Achille), 356.  
 Polonnais (Gaston), 324, 325, 326.  
 Poignant (Georges), 182.  
 Poniatowski, 14.  
 Pontbriant (de), sénateur, 289.  
 Ponjade (capitaine), 26.  
 Poujol, 263.  
 Pottier (Paul), 218.  
 Pozzo di Borgo, 366.  
 Pressensé (de), 161.  
 Proust (Antonin), 48.  
 Provost (Marcel), 342, 343, 344.  
 Provost de Launay, 324.  
 Publié, 134.  
 Pugliesi-Conti, 335.  
 Pulbaraud, 241.  
 Puissaye (de), 130.

**Q**

Quillard (Pierre), 161.

**R**

Ramel (de), 263.  
 Récamier (général), 324.  
 Régis (Max), *partout*.  
 Régis (Louis), 173, 309.  
 Reinach (Joseph), 181, 182.  
 Renaudin, 111.  
 Renaud (Joseph), 314.  
 Rendu (Ambroise), 366.  
 Richard (Julien), 320, 321.  
 Richepin (Jean), 343.  
 Robaglia, 357.  
 Rochefort (Henri de), 80, 86, 136, 161, 162, 189, 271, 334, 335.  
 Roget (général), 196, 197.  
 Rogier (Jean), 105.  
 Roi des Belges, 201.

Rothschild (baron Alph. de), 10,  
16, 23, 24, 51, 52, 53, 55, 79.  
Rothschild (Henri de), 110, 122,  
272, 273.  
Rothswiller (génér.), 188, 213, 214.  
Roze (Léon), 191.

**S**

Sabatié, 103.  
Sabran (Pontevès de), 191, 230,  
231, 263.  
Saint-Auban (Emile de), 42, 58,  
67, 138, 317.  
Saint-Eloi, huissier, 86.  
Sardou (Victorien), 115, 116.  
Sarrazin, 230.  
Sarrien, ancien ministre, 166.  
Saulty (marquis de), 15.  
Scheurer-Kestner, 143.  
Schnoebelin (abbé), 146, 147, 148.  
Scholl (Aurélien), 38.  
Schowb (Maurice), 91.  
Selly (comte de), 15.  
Sévène, 107.  
Séverin (Jules), 123, 124, 138, 353.  
Séverine, 72, 73, 74, 78, 97, 98,  
99, 101, 104, 136, 137, 160, 180.  
Sibon, 335.  
Sidonie, 72, 76.  
Soudey, 15.  
Spiard (Charles), 193, 302, 303.  
Spire (André), 102.  
Spitzer, 10.  
Strauss, sénateur, 9.  
Strauss, 161.  
Susini (de), 15.  
Syveton (Gabriel), 203, 270, 271,  
286, 316, 334, 336, 337, 339.

**T**

Talmeyr, 271.  
Tarente (prince de), 15.  
Thiébaud (Georges), 5, 99, 122,  
138, 161, 217, 230, 231, 271.  
Tixier, maître d'armes, 80.

Treille, sénateur, 138.  
Tournade, 335.  
Toussenel, 5.  
Turenne (Mlle de), 367.  
Turquet, ancien sous-secrétaire  
aux Beaux-Arts, 138, 139, 317,  
361, 362, 363.

**U**

Uzès (duc d'), 14.  
Uzès (duchesse d'), 318.

**V**

Vaillant, 75, 78.  
Vallée, 51, 54.  
Vandmann (J.), 183.  
Van Dresch, 317.  
Vanor (Georges), 318.  
Vaugeois (Henri), 286, 235.  
Vaux (baron de), 191, 230, 231, 263.  
Vauxelles (Louis), 218.  
Verelst (Albert), 105.  
Vergoz (Louis), 40.  
Vernier (Henri), 122, 134, 314.  
Victor-Napoléon (prince), 84,  
182.  
Vignola, 354.  
Villeneuve (Guyot de), 335.  
Violet frères, 44, 230.  
Voinot, ancien maire d'Alger,  
173, 294.  
Vos, 81, 82, 83, 77.

**W**

Waideck-Rousseau, 257.  
Wiallard, 22, 36, 96.  
Willette, 9, 10, 354.  
Willm (Albert), député, 357.

**Z**

Zadoc-Kahn, grand-rabbin, 18.  
Zola (Emile), 154, 155, 156, 157,  
284, 317.

# TABLE DES MATIÈRES

AUX LECTEURS . . . . .	1
INTRODUCTION . . . . .	1

## CHAPITRE PREMIER. — De 1889 à 1892

L'apparition de <i>La France juive</i> . — Première blessure, premier succès. — <i>La Ligue nationale antisémite de France</i> . — Drumont, Jacques de Biez et Morès. — Les statuts de la ligue. — L'affiche de Willette. — La réunion de Neuilly. — Je suis catholique, Nom de Dieu ! — Millot ou l'Ouvrier victime d'Israël. — Une lettre du grand rabbin Zadoc-Kahn . .	5
--	---

## CHAPITRE II. — Les débuts de « *La Libre Parole* »

Apparition de <i>La Libre Parole</i> . — Le procès Burdeau-Drumont. — Trois mois de prison. — Campagne contre les officiers juifs. — Le duel Crémieux-Foa-Drumont. — Rencontre mortelle entre Morès et le capitaine Mayer. — Ce qu'on voit dans une salle d'attente d'un journal. — Comment un jeune écrivain imaginait apercevoir l'auteur de <i>La France juive</i> . — La voix du Maître. — Ah ! ces Juifs ! ces Juifs ! — Les vaincus seront les vainqueurs de demain ! — Le front dans les étoiles. — C'en est un ? — Colères d'antisémite. — Les bouchers de la Villette. — Enseigne féroce. — Le désespoir d'un concierge. — Mon ami, je vous aime beaucoup, mais... — Georges Duval nous quitte. — Jacques de Biez est parti. — Drumont entre à Sainte-Pélagie. — Panama. — Ames d'amis d'autrefois. . . . .	20
--	----

## CHAPITRE III. — 1893

Le Panama lance <i>La Libre Parole</i> . — Une idée du charpentier Vallée. — L'enlèvement de M. Alphonse de Rothschild. — Un morceau de pain ? Vingt mille francs. — Dans le tombeau de Mausole. — Dans le même seau. — Boisandrè rêve. — La traîtresse province. — Ah ! ce Murlon, quel turpide ! — Drumont candidat à Amiens. — Quelques duels. — Saint Ildefonse. — Une bibliothèque garde-manger. — Le coup du téléphone de minuit. — Cet homme empoisonnera ma vie ! — L'affaire Morès-Cornélius Herz. — Arton, le dernier des amis. — Brouillés. — La bombe du Palais Bourbon. — Séverine à <i>La Libre Parole</i> . — Pauvre abbé Lemire ! — Un portrait graphique . . . . .	49
---	----

## CHAPITRE IV. — 1894

La petite Sidonie. — Exécution de Vaillant. — Vos, le peintre des ruines, — Toujours l'Anarchie. — Un Rothschild,	
---	--



évidemment ! — Une pièce politique de Barrès au théâtre Antoine. — Ce garçon respectait les personnes d'âge et du sexe. — Une idée de gouvernante. — Le portrait Drumont-Viau. — Je pose comme un ange. — Le plébiciste de *La Libre Parole*. — L'assassinat de Carnot. — Election de Casimir Perrier. — Bruits inquiétants. — Vers la frontière. — Drumont à Bruxelles. — Un exploit de M<sup>e</sup> Saint-Eloi. — En Cour d'assises. — Arrestation du capitaine Dreyfus. — Un vieux soldat qui s'attendrit devant un petit ballon rouge d'enfant . . . 75

#### CHAPITRE V. — 1895

Vision dans la cour de l'Ecole militaire. — De retour dans l'ambiance. — Laidies figures. — Encore un qui nous quitte. — Drumont rentre de son exil volontaire. — Mage de l'Epiphanie en marche vers l'étoile. — Embrassements antisémitiques dans une gare. — Embrassement éblouissant à *La Libre Parole*. — Deux mille qui criaient comme dix mille. — Cortège antijuif à travers Paris. — Trois inconnus qui nous aimaient bien. — Dans une apothéose. — Le bouquet miraculeux. — La question juive à la Chambre. — Denis le Précurseur. — Quelques duels . . . 92

#### CHAPITRE VI. — 1896

Toujours sous les armes. — Méry découvre la Voyante de la rue Paradis, mais Chincholle du *Figaro* la lui dispute. — Président de la République avant dix ans. — L'affaire de la forêt du Lys. — En route pour Coyo de la Morlaye. — Tous braconniers. — M. Séverin. — L'assassinat du marquis de Morès. — Guérin, d'Elissagaray et M. de Puissaye veulent le venger. — Projets. — Sylvain Lecouturas explorateur. — Le duel Bernard-Lazare-Drumont. . . 106

#### CHAPITRE VII. — 1897

Séverine quitte *La Libre Parole*. — Déjeuner anniversaire sous les lambris de Mme de Palva. — Réflexion sur des marches d'escalier. — Des discours. — Mon ami, vos paroles me peinent. — Reprises de l'Affaire. — Les visites du capitaine Esterhazy. — Un dompteur de diables . . . 136

#### CHAPITRE VIII. — 1898

La lettre « J'accuse ». — Le duel Drumont-Clemenceau. — Le procès Zola. — Dans la salle du Harlay. — Bandes ennemies. — Un spectacle inoubliable. — De Paris à Versailles en mail-coach. — Le serment d'Esterhazy. — Les Femmes d'Israël. Le Révérend Père Bailly et Aristide Briand. — Régis à Paris. — Drumont à Alger. — Journalisme antijuif. — Marches antisémites. — Drumont député. — Les « Listes rouges ». — Quelques duels. — L'impressionnable Duranthon . . . 154

#### CHAPITRE IX. — 1899

L'agitation continue en Algérie. — La mort de Félix Faure. — Au « Grand Occident ». — Le 23 février. — « Sauvez la France, général ! » — A l'Elysée ! — L'attentat contre M. Louhet. — Un « dégénéré d'espèce supérieure. » — Risques de métier. — Dans les ligues. — Les dîners du général Rothswiller. — La récompense du dîner de François Coppée. — « Tout est prêt ! » — Général, je ne bois jamais d'alcool. — Une lutte contre un faux-col. — Sous l'œil du tsar Nicolas. — La recette du canard au sang. — « Où est-il ? » — Le Soldat sau-

voir. — Pauvre général Chanoine ! — Marchand, la victime des ligueurs. — Le méfiant général Mercier. — Les hardis tueurs et les irrésistibles Algériens. — Bickart-Dreyfus, l'homme violent. — Biot le tentateur. — Le triple duel de M<sup>e</sup> Faye. — Les trente-six arrestations du 12 août. — Jules Guérin au « Grand-Occident ». — Une nuit historique. — Le Fort Chabrol . . . . . 188

### CHAPITRE X. — 1900

L'arrêt de la Haute-Cour. — Dans une cellule du Luxembourg. — Le strident Jacques Cailly. — Une soirée antisémite salle d'Athènes. — J'ai les preuves, citoyens, toutes les preuves ! — Une étrange *Marseillaise*. — Epées d'honneur. — Les élus nationalistes. — Les « dévorants » de la Patrie Française. — Une reprise de campagne qui coûte cher. — « Engueule le bonhomme ! » — Max Régis acquitté. — L'œuvre du groupe antisémite à la Chambre. — L'enlèvement de Gyp. — Drumont chez Guérin à Clairvaux . . . . . 262

### CHAPITRE XI. — 1901

Cadeau d'étrennes. — Nous avons voté la Séparation. — Une rédaction de sceptiques. — L'avenir dévoilé dans les plis du nombril. — Il vient pour chercher chicane au patron. — Léon Daudet contempteur de Zola. — De Clairvaux à Bruxelles. — Les accaparements de *La Patrie Française*. — Une lettre de Jules Lemaitre à Jules Guérin. — Le comité national antijuif. — Pénibles défections . . . . . 279

### CHAPITRE XII. — 1902

*Tempus edax !* — La prophétie de Mlle Octavie d'Hydre. — Un portrait physiognomonique. — Le 27 avril à *La Libre Parole*. — Le fulgurant Millevoye. — Un porte-voix inutile. — Commandant, vous me cachez quelque chose. — Drumont battu. — Ah ! les cochons ! — Ils ne boiront pas. — Fiers colons !... tout s'oublie !... — Les *Coulisses du Fort Chabrol*. — D'Elissagaray s'en va. — Dreyfus-Gonzales et Drumont. — Je pleure notre amitié défunte. — Le mousquetaire Laberdesque. — Max Régis honni à Alger. — *La Tribune Française*. — Des duels. — Poules au sang. — L'agonie d'un parti . . . 290

### CHAPITRE XIII. — De 1903 à 1909

Un pleur de François Coppée, une imprécation de Gaston Polonnais. — A la Tribune française. — Un banquet triste. — Le Vainqueur des victoires futures. — Vains efforts. — La duchesse d'Uzès se souvient : Déroulède aussi. — Drumont refuse de payer l'impôt. — Une provocation en duel. — Curieux statut d'une fédération. — Un portrait désagréable. — L'abjuration et le baptême de « l'Israélite antisémite » Gaston Polonnais. — Une vengeance de l'Empereur des camelots. — Ni article ni nouvelles. — La fin de *La Tribune Française*. — M. Léon Daudet contre Gaston Méry. — Vive la République ; vive le Roy ! — Ceux qui s'en vont. — L'affaire Syveton. — Ma dernière visite à François Coppée. — La mort à *La Libre Parole*. — Drumont candidat à l'Académie. — Un aveu . . . . . 316

EN MANIÈRE DE CONCLUSION . . . . . 345